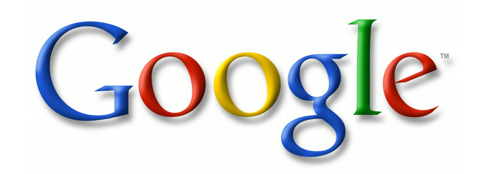
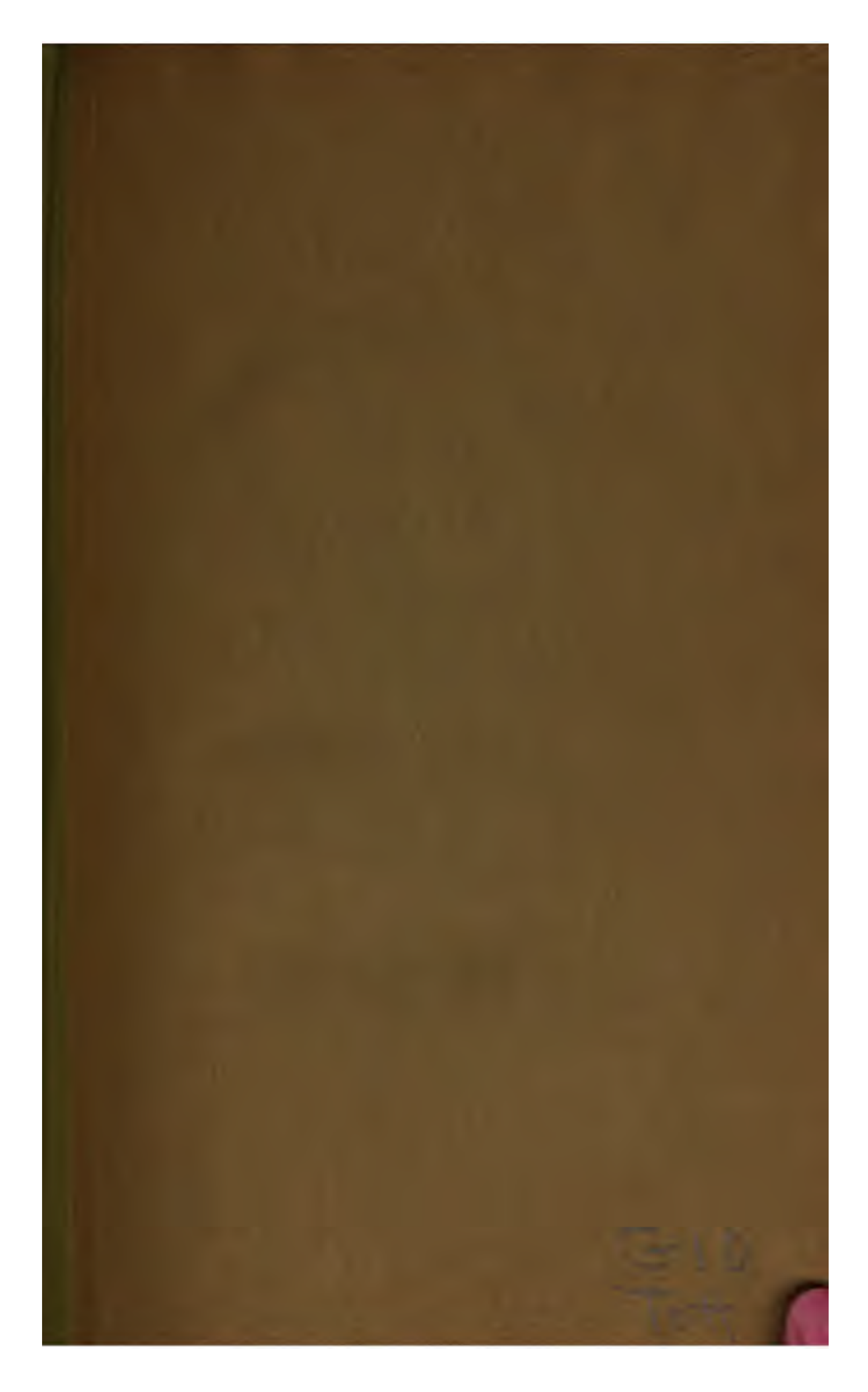






MÉMOIRES
DU BARON DE TOTT.

TROISIEME PARTIE.

MÉMOIRES

DU BARON DE TOTT,

SUR LES TURCS ET LES TARTARES.

TROISIEME PARTIE.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIV.



MÉMOIRES DU BARON DE TOTT.

TROISIEME PARTIE.

JE n'avais vu ſur ma route qu'une faible partie des déſordres & des cruautés qu'avait commiſe l'armée Turque, en ſortant de Conſtantinople ; mais arrivé dans la capitale, j'y trouvai tout le monde encore ému d'un ſpectacle horrible, dont il me fut aiſé de recueillir les détails.

Un ancien uſage dont on ne retrouve ni le motif, ni l'origine, mêle à l'appa-

reil imposant de la réunion des forces d'un grand Empire contre ses ennemis, les bouffonneries les plus plates ; & les Turcs nomment ce composé ridicule, Alay, (c'est-à-dire, la pompe triomphale). Elle consiste en une espèce de mascarade, où tous les corps de métier présentent successivement aux spectateurs l'exercice mécanique, de leurs arts respectifs. Le laboureur conduit sa charrue, le tisserand passe sa navette, le menuisier rabote, & ces différens tableaux élevés sur des chars richement décorés ouvrent la marche & précédent l'étendart de Mahomet [1], lorsqu'on le sort du Sérail pour le porter à l'armée, afin d'assurer la victoire aux troupes Ottomanes.

[1] Ce drapeau d'étoffe de soie verte, est conservé dans le trésor, d'où on ne le tire jamais que pour aller à la guerre. Il a cependant été question de le déployer contre les rebelles qui détrônèrent Sultan Achmet. Le Visir de ce Prince, qui fut la premiere victime sur laquelle les mécontens exercèrent

Cet oriflamme des Turcs qu'ils nomment Sandjak - Chérif ou l'étendart du Prophète, est tellement révéré parmi eux, que malgré les différens échecs dont sa réputation a été ternie, il est encore le seul objet de leur confiance, & le point sacré de leur raliment. Tout annonce aussi la sainteté de ce drapeau : les seuls Emirs ont droit de le toucher ; ils composent la troupe qui l'entoure, il est porté par leur chef ; les seuls Musulmans

leur rage, sans l'assouvir, avait donné ce conseil à son Maître, & les révoltés qui n'avaient dans le principe de leur réunion, que le pillage pour objet, eussent été sans doute dissipés par la multitude, que la banniere sainte eut réuni contre eux. On conserve aussi dans le trésor une autre relique de Mahomet. On trempe tous les ans celle-ci dans un volume d'eau, que le Grand-Seigneur fait ensuite distribuer, par phioles, aux Grands de l'Empire. Des mécréans, car il y en a même chez les vrais croyans, prétendent que cette relique est une vieille culotte du Prophète ; mais ce qu'il y a de certain c'est que cette eau bénite, coûte fort cher à ceux qui en sont gratifiés, & que les gens qui sont porteurs de cette faveur, font également valoir les biens de ce monde, & le salut de l'autre, pour rançonner le favorisé.

peuvent élever leurs yeux jusqu'à lui ; d'autres mains le souilleraient, d'autres regards le profaneraient ; le fanatisme le plus barbare l'environne.

Une longue paix avait malheureusement fait oublier, le ridicule, & surtout le danger de cette cérémonie ; les Chrétiens s'empressèrent imprudemment d'y accourir, & les Turcs qui par la position de leurs maisons pouvaient louer leurs fenêtres, commencèrent par profiter de cet avantage. Un Emir qui précédait cette bannière, cria à haute voix cette formule : *Qu'aucun infidele n'ose profaner par sa présence la sainteté de l'étendart du Prophète, & que tout Musulman qui reconnaîtra un infidele ait à le déclarer sous peine de réprobation.* Dès ce moment plus d'asyle, ceux même qui en louant leurs maisons s'étaient rendus complices du crime en deviennent les délateurs ; la fureur s'empare des esprits,

elle arme tous les bras, les forfaits les plus atroces sont les plus méritoires. Plus de distinction d'âge ni de sexe, des femmes enceintes traînées par les cheveux, foulées aux pieds de la multitude, y périrent de la manière la plus déplorable. Rien ne fut respecté par ces monstres, & c'est sous de tels auspices que les Turcs commencèrent cette guerre.

Le Hatty-Chérif (Diplôme impérial) qui la proclamait, conçu dans la forme ordinaire, invitait tous les vrais croyans en état de porter les armes, à se réunir sous l'étendart de la foi, pour en combattre les ennemis. Cette espèce de convocation de l'arrière-ban promettait une nombreuse armée; mais il s'en fallait beaucoup qu'elle promît une armée composée de bonnes troupes: l'ignorance & l'avarice aimèrent mieux employer cette multitude de volontaires dont on cesserait de s'occuper après la guerre, que

de rassembler tous les Jénissaires dont la solde & les prétentions se seraient accrues à perpétuité. On peut aussi présumer que le Grand-Seigneur craignant de rendre à ce corps l'énergie dont son père avait été la victime, ne voulut l'employer que comme un accessoire à ses forces. L'inconvénient le plus réel, celui dont on se douta le moins, ce fut le manque absolu de prévoyance, par rapport aux vivres. Il est dans la nature du despotisme de se flatter toujours de suppléer à la prudence par l'emploi de l'autorité. Le Grand-Visir commandait l'armée; tous les Ministres l'accompagnaient, les Regisstres même de la Chancellerie étaient traînés à leur suite. On ne douta ni des succès, ni de l'abondance ; la confiance fut aussi générale qu'aveugle.

Tandis que ces grands Officiers en s'éloignant de Constantinople semblent

transporter avec eux le siége même de l'Empire, des Substituts nommés à chaque emploi résident dans la Capitale, & répondent au Despote de la prompte exécution de ses volontés [1].

On va voir les ressorts du Gouvernement en action; les détails qui se présenteront successivement en feront mieux juger qu'on ne pourrait le faire sur une dissertation vague & dénuée de l'appui des faits.

J'étais arrivé depuis peu de jours à Constantinople, & j'avais à peine eu le temps d'y prendre les arrangemens nécessaires pour hâter le retour de mes équipages, que j'avais laissé en Crimée & en Bessarabie, lorsque le premier Mé-

[1] On doit cependant remarquer que l'absence des registres de la Chancellerie retarde nécessairement l'effet des ordres dont l'exécution requiert des formes; mais on observera également que les affaires de ce genre intéressent rarement le Despote, & que si elles l'intéressaient, on se passerait des formes.

decin du Grand-Seigneur m'envoya demander à onze heures du ſoir, ſi je voulais le recevoir. Le myſtère qu'il exigeait en même-temps, joint à la faveur dont je ſavais que cet homme jouiſſait auprès du Sultan, excitait ma curioſité, ſans me faire préſumer qu'une miſſion directe fût l'objet de cette viſite : le Médecin m'apprit cependant que Sultan Muſtapha inſtruit de mon retour, l'avait expreſſément chargé de m'en demander le motif : ſi vous avez à vous plaindre de quelqu'un, il vous ſera fait prompte juſtice ; je viens de quitter le Sultan, il m'a beaucoup parlé de vous, il connaît votre origine [1], il croit qu'elle lui donne des droits ſur votre zèle. Je priai le Médecin d'aſſurer Sa Hauteſſe de ma reconnaiſſance ; & quoique cette dé-

[1] On a déja vu que mon pere était Hongrois, qu'il avait ſuivi le Prince Ragotzy, & l'on ſait que la Porte a donné aſyle à ce Prince, & à tout ce qui l'accompagnait.

marche parut m'être perſonnelle, je ſentis parfaitement qu'il était impoſſible que je fuſſe l'unique objet des ſollicitudes d'un Prince dont les armées étaient en campagne. En effet ſon émiſſaire qui avait ordre de lui porter ma réponſe, revint le lendemain à pareille heure que la veille; mais plus inſtruit. Cependant comme ce Médecin Italien parlait encore difficilement le Turc, les queſtions qu'il avait à me faire avaient été miſes par écrit; j'écrivis auſſi mes réponſes, & cette correſpondance du Grand-Seigneur avec moi, en m'attirant ſa confiance, fut ignorée de ſes Miniſtres juſqu'au moment où Sa Hauteſſe exigea de moi, des ſervices dont la publicité devint indiſpenſable.

Tandis qu'Emin-Pacha, ſans aucun des talens néceſſaires au Viſiriat & au Généralat, aveuglé par ſon intérêt perſonnel, croyait pouvoir conſerver l'un

avec tranquillité, & remplir l'autre avec gloire, en faisant la paix avant de commencer la guerre; son armée grossie journellement par l'affluence des Musulmans fanatiques, devint bientôt l'ennemi le plus dangereux de l'Empire. La disette des vivres, le désordre qui s'établit dans cette multitude affamée, le pillage qui accompagna les distributions, les massacres qui en résultèrent, l'autorité toujours faible, & toujours méprisée quand l'administration est évidemment vicieuse; tout annonçait des revers. Le Grand-Seigneur, le seul qui prit un véritable intérêt au succès de ses armes, venait d'adresser à son Visir l'ordre d'une nouvelle disposition. Emin-Pacha osa prendre sur lui d'y désobéir; sa fausse politique fut trompée, son armée fut battue, & dispersée, & bientôt un ordre plus ponctuellement exécuté, plaça sa tête à la porte du Sérail, avec cette inscription: *pour n'avoir*

pas suivi le plan de campagne envoyé directement par l'Empereur.

Moldovandgi lui succéda; ce nouveau Visir se montra plus entreprenant sans être plus habile; il fut également battu; mais il fut assez heureux, en perdant le Visiriat, de ne perdre qu'une place aussi dangereuse, qu'éminente, & que personne n'était en état d'occuper.

A l'ignorance orgueilleuse des Généraux se joignait l'inepte présomption des subalternes, & les Turcs qui traînaient après eux un grand train d'artillerie, mais dont chaque pièce était mal montée, & tout aussi mal servie; foudroyés dans toutes les occasions par le canon de leurs ennemis, ne se vengeaient de leurs désastres qu'en accusant les Russes de mauvaise foi. Ils se prévalent, disaient-ils, de la supériorité de leur feu, dont il est effectivement impossible d'approcher; mais qu'ils

ceſſent ce feu abominable, qu'ils ſe préſentent en braves gens à l'arme blanche, & nous verrons ſi ces infidèles réſiſteront au tranchant du ſabre des vrais croyans. Cette multitude d'imbéciles fanatiques oſaient même reprocher aux Ruſſes quelques attaques que ceux-ci avaient fait pendant le ſaint tems du Ramazan. Cependant le Grand-Seigneur informé que les obus avaient incommodé ſa cavalerie, me demanda le deſſin de ces pièces, dont l'invention était encore nouvelle à Conſtantinople, & pour ſatisfaire la curioſité qu'il avait de connaître les différentes bouches à feu dont on faiſait uſage en Europe, j'envoyai à ce Prince les Mémoires de Saint-Remy, dont il ne pouvait cependant qu'examiner les planches, & lorſqu'il ſortait, il les faiſait porter par un des gens de ſa ſuite.

Sultan Muſtapha dont on a vu les

premiers

premiers ſoins ſe diriger ſur les finances, après avoir répandu des ſommes énormes ſans ſuccès, commençait à marchander avec ſes Miniſtres pour les nouvelles dépenſes qu'ils lui propoſaient, & tandis que ceux-ci l'accuſaient d'avarice, il ſe reprochait une facilité, qui ne ſervait, diſait-il, qu'à enrichir les fripons dont il était entouré. Il était difficile en effet que ce Prince pût voir d'un œil tranquille ſes tréſors diminués, ſon armée diſſipée, & des ennemis qu'il avait cru pouvoir dompter dès la première campagne, victorieux ſur le Danube, le menacer encore d'une invaſion dans l'Archipel.

Son activité en le tranſportant partout, lui faiſait découvrir à chaque inſtant de nouveaux abus, il s'en plaignait à ſes Miniſtres, jamais ſans les faire trembler, mais toujours ſans fruit pour le bon ordre que leur volonté

même aurait eu peine à rétablir. Les nouvelles troupes qui du fond de l'Aſie ſe rendaient à l'armée, paſſaient le Boſphore, & s'arrêtaient à Conſtantinople, moins pour ſolliciter la Porte que pour la faire compoſer. Pendant que les Chefs de ces Milices volontaires traitaient de leurs ſubſides pour la campagne, ces Aſiatiques répandus dans la Capitale, armés juſqu'aux dents, embuſqués ſoir & matin dans les carrefours en y détrouſſant les paſſans, accéléraient la négociation par la néceſſité urgente de ſe débarraſſer d'une pareille canaille. Le Gouvernement trop faible pour en réprimer l'inſolence, marchandait auſſi ſans utilité & cédait ſans pudeur. Dans le nombre de ces brigands qui ſe ſuccédaient, une troupe partie du pays des Las [1] apprend en arrivant que quelques

[1] Le pays des Las s'étend le long de la côte méridionale de la Mer Noire, & comprend les villes de Synop & de Trébiſonde.

Jénissaires de leur compagnie [1] sont détenus dans la forteresse d'Yssar [2] sur le canal. Son traitement venait d'être convenu & soldé, mais elle ajoute à sa prétention la délivrance des prisonniers. Le Visir n'ose ni accorder ni refuser; il fallut avoir recours à un accommodement. On convient que cette troupe passera devant le château, en fusillera la porte, & que le Gouverneur forcé en apparence par cet acte d'hostilité, livrera les coupables. Des exemples antécédens pourraient justifier ce ridicule expédient, mais il n'est pas moins une preuve de lâcheté remarquable dans un Gouvernement absolu, parce qu'il

[1] Cette Compagnie que je crois être la trente-cinquième, est d'autant plus nombreuse que les Las ne s'engagent jamais dans une autre, & le nombre des inscrits va jusqu'à 30,000.

[2] C'est le château où l'on enferme les Jénissaires qu'on veut punir ou étrangler, & cette alternative rend ce séjour très-scabreux.

peut servir à découvrir le caractère invariable du despotisme ; son pouvoir ne peut échapper un moment au Despote, sans qu'aussi-tôt la multitude ne s'en empare.

Tandis que la faiblesse du Gouvernement leur faisait fermer les yeux sur les excès d'une soldatesque effrénée, les Ministres cherchaient à se dissimuler la guerre de mer dont l'Empire était menacé. Aucun vaisseau Russe n'avait encore paru à Constantinople, donc les Russes n'ont pas de vaisseaux, ou si par hasard ils en ont, cela ne fait rien aux Turcs, puisqu'il n'y a point de communication entre la Baltique & l'Archipel. Les Danois, les Suédois dont le pavillon était connu des Turcs, ne pouvaient détruire cet argument dans leur esprit. Les cartes déployées à leurs yeux n'avaient pas plus de pouvoir, & le Divan n'était pas encore persuadé de

la possibilité du fait, lorsqu'il reçut la nouvelle du siége de Coron, de l'invasion de la Morée & de l'apparition de douze vaisseaux de ligne ennemis [1].

Cependant l'incertitude des Ministres n'avait pas empêché de préparer quelques forces maritimes. On pressa l'armement de trente vaisseaux de guerre, & l'on ne vit bientôt dans une supériorité aussi marquée que le plaisir de se dédommager dans l'Archipel des malheurs qu'on venaient d'essuyer sur le Danube. On retrouva aussi dans les registres de l'Empire que la derniere guerre avec

[1] L'ignorance des Turcs sur la Géographie fournit des traits encore plus frappants que celui-ci. Un Ambassadeur de Venise venant à Constantinople avec deux vaisseaux de guerre de la République, rencontra dans l'Archipel la flotte du Grand-Seigneur, qui en tems de paix sort annuellement pour y percevoir le tribut des îles. L'Amiral Turc invite l'Excellence à son abord pour le fêter, & dans la conversation lui demande si les Etats de la République sont voisins de la Russie : indigné de cette ignorance, le Noble lui répond : Oui, il n'y a que l'Empire Ottoman entre deux.

la Russie avait occasionné l'armement d'une flottille composée de cent cinquante demi-Galéres destinée à pénétrer dans la mer de Zabache, & les détails consignés dans le compte des dépenses ne spécifiant aucun des motifs qui avaient déterminé cet armement, on oublia que les ports d'Azoff & de Taganrog alors en litige n'étaient plus pour rien dans la guerre actuelle : la construction des Galiotes fut ordonnée & conduite avec la plus grande célérité.

Ces préparatifs en augmentant l'affluence des troupes & des matelots destinés aux deux armées navales, portèrent la licence à un tel excès que chaque jour était marqué par quelque nouvelle catastrophe, & M. le Comte de Saint-Priest, Ambassadeur de France, que la belle saison avait attiré dans sa maison du canal, ne voulant ni se priver du plaisir de la promenade, ni s'exposer

à l'insulte des gens de guerre qu'il avait déja éprouvé en voiture, prit le parti de cheminer la baïonnette au bout du fusil, ainsi que les personnes qui l'accompagnaient; ce moyen de sûreté était également le seul qui pût faire respecter la personne de l'Ambassadeur, par les troupes de bandits qui filaient journellement par terre & par mer pour se rendre à l'armée. La situation du Palais de France à la campagne était telle que tous les batteaux qui remontaient le canal, devaient passer sous les fenêtres, qui du côté de la marine étaient soigneusement fermées. Nous étions sortis après le dîner pour notre promenade ordinaire, & nous avions déja gagné les hauteurs de Tarapia, lorsque nous entendîmes une fusillade assez vive en mer du côté du Palais, & nous nous étions arrêtés pour fixer notre opinion à cet égard, quand les cris d'un homme

qui venait à nous déterminèrent M. de Saint-Prieſt à aller à ſa rencontre. Nous apprîmes que la Palais était aſſailli par une troupe de ces coquins. Nous précipitons alors notre marche, pour réprimer leur audace ; mais nous ne pûmes arriver à temps, le bateau d'où ils avaient fuſillé le Palais était déja très-loin, & quoique M. l'Ambaſſadeur en fut quitte pour des volets percés & des vitres caſſées par une quinzaine de balles que nous trouvâmes dans le ſallon, cette inſulte lui parut aſſez grave pour en porter des plaintes à la Porte. Un Interprète envoyé à cet effet, raconte le fait au Reis-Effendi, & celui-ci après l'avoir écouté avec toutes les démonſtrations du plus grand intérêt : Quoi, dit-il, ces gueux-là ont oſé inſulter le Palais de France : ils ſont donc fous ! Comment peuvent-ils croire échapper à la punition ? Ne ſavent-ils

pas que ſur la première plainte on les pourſuivra. En vérité, je n'en reviens point ; c'eſt une véritable démence. S'attaquer à l'Ambaſſadeur de France? ſur leur route n'avaient-ils pas aſſez de maiſons Grecques, Juives, Arméniennes? que ne s'en prenaient-ils à celles-là, au lieu de nous mettre dans l'embarras.

C'eſt ainſi que ce Miniſtre déplorait la néceſſité d'aſſurer la tranquillité d'un Ambaſſadeur, lorſqu'il trouvait tout ſimple de ſacrifier celle du public. Un Colonel des Jéniſſaires eut ordre de venir avec ſa troupe garder la maiſon de campagne de M. de Saint-Prieſt. Des Officiers du corps furent expédiés en même temps à l'embouchure de la mer Noire, pour arrêter les coupables avant le départ du vaiſſeau qui devait les tranſporter à Varma. On aſſura bientôt qu'ils avaient été pris & noyés;

mais la faibleſſe du Gouvernement était telle, que ce fait qui était faux ne parut pas même vraiſemblable. Quelque tems après, une aventure du même genre, mais dont le motif quoique moins ſérieux pouvait amener des événemens aſſez funeſtes ſe paſſa à ma porte. J'occupais à Buyukdéré la maiſon de campagne que M. de Vergennes y avait fait conſtruire pendant ſon Ambaſſade ; un quai qui ſervait de grand chemin la ſéparait de la mer. Des ſoldats paſſaient en cauſant aſſez haut pour qu'un perroquet, dont la cage était ſur une fenêtre aſſez élevée, pût diſtinguer & répéter quelques propos libres dont leur gaieté aſſaiſonnait leur diſcours. Ils s'arrêtent auſſitôt en injuriant celui qui oſait ſe moquer d'eux : nouvelle répétition ; ils deviennent furieux, préparent leurs armes & ſe diſpoſent à aſſaillir la maiſon, pour faire main baſſe ſur les habitans : cepen-

dant le tumulte éveille l'attention d'un Jénissaire qui gardait ma maison dans l'intérieur, & curieux d'en connaître la cause, il ouvre la porte au moment où la rage de ces hommes allait éclater. Menacé d'abord d'être leur premiere victime, il parvint cependant à un éclaircissement, il dénonce le perroquet, on s'irrite de cette excuse, & ce ne fut qu'après leur avoir présenté le coupable qui heureusement continua de les imiter, que l'on parvint à les calmer & leur faire quitter prises. Quelques tasses de café qu'on leur offrit & qu'ils acceptèrent, mirent fin à cette querelle qu'il était aussi difficile d'éviter que de prévoir.

Tandis qu'on voyait la Capitale & ses environs infestés par une soldatesque effrénée qui n'avait de courage que celui des brigands, les provinces livrées aux mêmes désordres & molestées par

les Gouverneurs avec autant d'impunité, éprouvaient à la fois toutes les vexations; le principal objet des Ministres était de pourvoir conjointement à l'approvisionnement de Constantinople & à la subsistance des troupes. Cela rendit les vexations plus cruelles & en même tems plus multipliées. Les mesures avaient été si mal prises d'abord, que le peuple ne pouvait manquer de souffrir doublement & de la précipitation non moins cruelle, qu'impérieuse avec laquelle on levait les impôts, & de l'injustice des agens chargés de les lever.

Le Gouvernement Turc peut se considérer dans tous les tems, comme une armée campée, dont le chef ordonne du centre de son quartier général, de fourager les environs. C'est ainsi que le Visir pourvoyait son armée par la mer Noire; tandis que la Capitale ne vivant plus que des denrées répandues

ſur les côtes de l'Archipel, avait beſoin d'aſſurer ſa ſubſiſtance par la ſupériorité des forces maritimes préparées contre les Ruſſes. Mais ſi la violence était parvenue à preſſer la conſtruction, à hâter le gréement des vaiſſeaux & à raſſembler la multitude des hommes qu'elle forçait d'être matelots, tout indiquait auſſi que l'ignorance & la préſomption avaient dirigé ces préparatifs.

Des vaiſſeaux élevés de bord, dont les batteries baſſes étaient cependant noyées au moindre vent, ne pouvaient offrir à l'ennemi que beaucoup de bois & peu de feu. Les manœuvres embarraſſées, les cordages & les poulies qui rompaient au moindre effort, trente hommes occupés à la ſainte Barbe à mouvoir la barre du gouvernail, d'après les cris du timonier placé ſur le gaillard. Aucun principe d'arimage, nulles

connaissances nautiques, des batteries encombrées, point d'égalité dans les calibres, tel était l'état méchanique de cet armement dont la conduite ne pouvait-être confiée qu'à des hommes assez ignorans pour s'en contenter. Cependant les commandemens furent brigués, & le Capitan-Pacha qui tient les grandes nominations dans son casuel, en distribuant les vaisseaux de la flotte au plus offrant, donnait à chaque Capitaine le même droit de vendre les emplois de son vaisseau, & ce petit commerce que l'usage avait consacré, mettait le comble aux malversations si capables d'anéantir la marine des Turcs sans le secours de leurs ennemis. Accoutumés jusqu'alors à vexer annuellement l'Archipel avec une petite escadre, les Officiers de mer, n'avaient acquis aucun principe militaire, aucune vue, aucun art, aucune expérience de ce genre,

& lorsque la flotte appareilla, il semblait encore qu'il ne fût question que d'aller percevoir un tribut qu'on ne pouvait leur disputer. Le seul Hassan, transfuge d'Alger & nommé Capitaine du vaisseau Amiral, parut s'embarquer dans l'intention de faire la guerre; mais cet homme dont la témérité est connue, & qui pensa toujours qu'elle suffisait à tout, & qu'elle tenait lieu de tout, voulut alors se signaler par une invention aussi funeste à Tchesmé qu'elle avait semblé étrange à Constantinople. Cette invention consistait dans un nombre de barres de fer qui fixées sur le plat-bord débordaient horizontalement en se prolongeant par delà la perpendiculaire de l'eau, afin d'empêcher l'abordage de l'ennemi, mais si ce détail ne donne pas une grande idée du génie de l'auteur, je crois en avoir donné une assez précise du talent des Turcs, pour

qu'on ne doute pas de leur admiration.

La durée des vents du Sud, en retardant le départ de la flotte, loin de ſervir à la mettre dans un meilleur état, favoriſa ſeulement & la déſertion des matelots & quelques vexations lucratives que les Capitaines continuaient d'exercer, ſous le prétexte de completter leurs équipages. Pendant ce temps l'armée de terre, quoique deux fois détruite, était devenue plus nombreuſe que jamais, & l'Empire Ottoman attaqué vivement par terre & par mer, mais oppoſant de toutes parts des forces triples à celles de ſon ennemi, ſe livrait à tout l'orgueil d'une proſpérité qui ne paraiſſait pas douteuſe.

L'abſence des troupes laiſſant un peu de tranquillité dans la Capitale, & l'eſpoir préſomptueux des grands ſuccès diſpoſant le peuple plus favorablement, M. le Comte de Saint-Prieſt voulut profiter

profiter de cette circonſtance pour donner une fête à l'occaſion du mariage du Roi. Ce fut auſſi pour y faire participer les Turcs qu'il voulut joindre aux préparatifs de bals & de feſtins dont les ſeuls Européens auraient joui, une illumination & un feu d'artifice que je me chargeai de préparer. Déja la ſalle du bal qu'il avait fallu conſtruire était achevée, l'artifice était prêt, & nous n'avions plus à nous occuper que de l'arrangement des décorations, lorſque la nouvelle de la deſtruction des deux armées de terre & de mer, en répandant la conſternation dans Conſtantinople, fit échouer nos préparatifs. Il n'était plus poſſible de ſonger à donner des fêtes. Le Grand-Seigneur dans la plus vive inquiétude, les Miniſtres abattus, le peuple au déſeſpoir, & la Capitale réduite à craindre la famine & l'envahiſſement: telle était la ſitua-

tion actuelle d'un Empire qui un mois auparavant se croyait si formidable. Cependant l'ignorance qui veut toujours flatter l'orgueil qui l'accompagne, ne voyait dans cette double catastrophe que les décrets impénétrables de la Providence à laquelle il faut aveuglément se soumettre. Personne ne savait parmi les Turcs qu'une multitude indisciplinée contribue plus efficacement à sa propre destruction, que les efforts de l'ennemi qui lui est opposé. Mais si le manque seul de discipline avait suffi pour détruire l'armée de terre à Craoul, il fallut de plus pour perdre la flotte à Tchesmé le concours de la plus souveraine ineptie de la part de l'Amiral & de ses Capitaines.

Cette flotte sortie du canal des Dardanelles pour chercher l'escadre Russe, après avoir fait route sur Chio avait mouillé sur la côte d'Asie, entre la

terre ferme & les Isles de Spalmadores en avant du Port de Tchesmé. Des frégates nouvellement construites & dont la marine Turque ne connaissait pas l'usage avant cette guerre, mouillées sur les aîles de cette longue ligne devaient signaler l'ennemi, lorsqu'il paraîtrait, & avaient ordre de le laisser s'engager dans ce défilé, où les trente vaisseaux bien espacés & mouillés sur quatre ancres devaient les attendre. Cette ingénieuse embuscade ainsi préparée, les vaisseaux Russes disposés plus militairement, après avoir doublé Chio & reconnu les premiers vaisseaux Turcs, les prolongèrent effectivement jusqu'au centre de la ligne, sans que ceux-ci fissent aucun mouvement pour se mettre sous voiles. Cependant les deux Amiraux se trouvant par le travers l'un de l'autre, le Russe après avoir lâché sa bordée, s'approcha du Turc, pour lui

jetter de l'artifice & sauta lui-même pendant cette manœuvre. Hassan-Pacha, alors Capitaine de pavillon, (& qui m'a fourni les détails que je donne ici), après avoir vu son vaisseau échappé à ce fracas, se croyait hors de danger, lorsqu'il apperçut sa poupe enflammée & son bâtiment prêt de subir le même sort. Déja son équipage s'était jetté à la mer, il s'y précipita lui-même, & assez heureux pour se saisir d'un débris de l'Amiral ennemi, il échappa encore aux éclats du sien, dont le feu ne tarda pas à gagner les soûtes aux poudres.

Il est aisé d'appercevoir qu'en réduisant le calcul à l'importance de la perte faite de part & d'autre, celle des Russes infiniment plus considérable justifierait la résolution qu'ils prirent d'abord de ne plus attaquer les Turcs; mais ceux-ci dont les connaissances militaires s'étendaient à peine sur les

effets du salpêtre, effrayés de celui qu'il venait de produire, ne calculèrent que le danger de sauter, si les Russes les joignaient encore. Tchesmé fut aussitôt l'asyle où toute l'armée se retira dans le plus grand désordre, & quelques canons débarqués à la hâte & placés sur les deux caps qui ferment ce Port tranquillisèrent les fuyards.

Il paraît que les Russes s'occupaient pendant ce temps à observer les mouvemens de l'ennemi, & l'on peut croire que ce ne fut pas sans un grand étonnement qu'ils apprirent le lendemain ce qui s'était passé à Tchesmé. Ne pouvant aussi attribuer cette conduite étrange des Turcs qu'à une terreur panique, d'après laquelle on peut presque toujours tenter avec avantage les choses qui semblent promettre le moins de succès, ils se présentèrent devant le Port avec deux brûlots qu'ils y

envoyèrent. A l'apparition des Ruſſes, les Turcs encore effrayés de la veille ſongèrent plutôt à ſe ſauver par terre qu'à défendre leurs bâtimens. Mais l'aſpect de deux petits vaiſſeaux qui ſe dirigeaient vers le Port, réveilla chez eux l'idée de conquête, & les prenant pour des transfuges, loin de s'occuper à les couler bas, ils faiſaient des vœux pour leur heureuſe arrivée, bien déterminés cependant à mettre l'équipage aux fers, & jouiſſant déja du plaiſir de les conduire en triomphe à Conſtantinople [1].

Cependant ces prétendus déſerteurs entrés ſans difficulté, amarrèrent leurs gouvernails, hiſsèrent leurs grappins, & vomirent bientôt des tourbillons de flammes qui embrasèrent toute la flotte; le Port de Tcheſmé encombré de vaiſ-

[1] Cette anecdote m'a été garantie par le même Haſſan-Pacha que j'ai cité plus haut.

ſeaux, de poudre & de canons, n'offrit alors qu'un volcan dans lequel toute la marine des Turcs fut engloutie. Si cette cataſtrophe humiliait l'orgueil Ottoman, les Miniſtres de cet Empire durent bientôt s'occuper d'un intérêt plus preſſant; une prochaine famine menaçait la Capitale. En effet la deſtruction de la flotte Turque, en abandonnant l'Archipel aux Ruſſes empêchait l'approviſionnement de Conſtantinople, l'ennemi pouvait encore forcer le détroit, ſe préſenter à la pointe du Sérail, ſaccager la ville, dicter la loi au Grand-Seigneur. La conſternation était générale, aucune crainte n'était mieux fondée; l'ignorance qui ſe fait toujours juſtice, quand la terreur a détruit ſa préſomption, n'eut rien à objecter à l'ordre du Grand-Seigneur de m'abandonner aveuglément la défenſe des Dardanelles, & de me ſoumettre tous les moyens de garantir

la Capitale. Cette commiſſion ne pouvait cependant m'être donnée ſans des formes préalables, la Porte s'empreſſa de les remplir, en requérant l'Ambaſſadeur de France à cet égard. Le Reis-Effendi m'invitait en même-tems & me preſſait de venir concerter avec lui les meſures que je croirais néceſſaires dans une circonſtance qui exigeait la plus grande célérité.

J'aurai de ſi fréquentes occaſions de parler des Miniſtres Turcs, qu'il me paraît utile de donner quelques notions préliminaires ſur le caractère de ceux qui étaient alors en place, notions néceſſaires à l'intelligence des détails dans leſquels les circonſtances m'entraîneront indiſpenſablement.

On a déjà vu que le Grand-Seigneur depuis ſon avénement au trône, occupé d'économie, voyait à regret que la guerre diſſipait ſes tréſors ſans lui pro-

curer la gloire dont il était avide. Ce Prince ne pouvait cependant accuſer les Miniſtres qui réſidaient auprès de ſa perſonne du mauvais ſuccès de ſes armes, & s'il les croyait incapables d'y remédier il n'était malheureuſement pas en ſon pouvoir de leur ſubſtituer des hommes plus éclairés; c'était d'ailleurs à l'armée que les grands talens euſſent été néceſſaires, & les Miniſtres qui jouiſſaient le plus de la faveur de leur Maître avaient trop d'adreſſe pour lui perſuader qu'il lui ſerait avantageux de les éloigner de ſa perſonne. Iſmaël-Bey excellait ſur-tout dans cet art ſi difficile de gouverner ſon Souverain, de diriger toutes les affaires, ſans compromettre ſa tranquilité perſonnelle, & ſans rien abandonner de ſes plaiſirs.

Iſed-Bey Surintendant des monnoies, jouiſſait plus particulièrement de la faveur de ſon Maître, mais ſans exciter

ni haine ni jaloufie, affez fage pour ne point ambitionner le Miniftère, il n'employait fon crédit qu'à modérer l'humeur que le Grand-Seigneur prenait fouvant contre fes Miniftres, & donnait tous fes foins aux malheureux & aux indigens qu'il fecourait journellement.

Mélek-Pacha Caymakam ou Subftitut du Grand-Vifir & beau-frere du Grand-Seigneur, ne fe diftinguait dans cette première place que par la fuperbe figure qui avait déterminé la Sultane à le demander à fon frere; & le Grand-Tréforier moins favorifé, mais fier d'une forte de réputation acquife par fon pere dans la dernière guerre, plein de confiance dans celle qu'il allait acquérir lui-même, plus ardent qu'ambitieux, était auffi plus remarquable par fon activité que par fes lumieres. Les Miniftres du fecond ordre, le Mufti lui-même eurent trop peu de part au Gouverne-

ment, pour que j'entre dans aucun détail ſur leur perſonnel.

Iſmaël-Bey chargé de conférer avec moi ſur l'état des Dardanelles & ſur le danger qui menaçait la Capitale, crut maſquer les craintes du Gouvernement en enveloppant notre conférence des voiles de la nuit. Il me reçut dans ſa maiſon particulière, où je le trouvai occupé d'une affaire dont l'importance faiſait une puiſſante diverſion à celle qui nous réuniſſait. Ce Turc recherché dans ſes moindres goûts, mais d'une recherche enfantine, déſirait deux ſerins qui chantaſſent le même air. Ses gens avaient parcouru la ville ſans ſuccès, & le Miniſtre cherchait de nouveaux moyens pour ſatisfaire ſa fantaiſie lorſque j'arrivai pour concerter avec lui ceux d'éloigner la cataſtrophe qui menaçait la Capitale.

L'état des Dardanelles ne lui était

pas mieux connu qu'à moi, mais il était évident par les lettres de Moldovangi-Pacha, ci-devant Grand-Visir, & dont la disgrace avait été bornée au Gouvernement subalterne des Châteaux du Canal, sous le titre de Défenseur des Dardanelles, que cette barrière crue jusqu'alors inexpugnable ne résisterait pas à la plus faible attaque; l'escadre Russe qui navigeait en vue des premiers Châteaux avec le vent favorable, n'avait qu'à en profiter pour pénétrer dans la mer de Marmora, & venir ensuite jusques sous les murs du Sérail, dicter la loi au Grand-Seigneur.

Telle était la situation de cette Cour orgueilleuse, l'ignorance des Ministres & la friponnerie des subalternes avaient préparé cette position, si humiliante, & si propre à donner les plus vives inquiétudes. L'examen que j'étais à portée de faire journellement des Châteaux

construits, auprès de Constantinople, sur le même systême que ceux des Dardanelles, suffisait pour m'indiquer le parti que je devais prendre en y arrivant. Le moyen d'embosser des vaisseaux de guerre, offrait peu de facilité; deux bâtimens qui n'ayant pu joindre la flotte avaient été préservés de l'incendie, actuellement mouillés en dehors des premiers Châteaux, pouvaient être enlevés par l'escadre Russe avant mon arrivée, & l'Arsenal ne contenait plus qu'un vieux vaisseau déclaré hors d'état de servir. J'arrêtai cependant avec le Reys-Effendi que ce bâtiment radoubé à la hâte, garni de son artillerie, décoré du pavillon Amiral & chargé de madriers, de pelles, de pioches & d'autres ustensiles dont je lui donnai l'état, ferait voile au plutôt pour venir me joindre aux Dardanelles.

Le Capitaine d'un Corsaire Malthais

pris depuis plusieurs années, & qui croyant adoucir sa position, n'avait fait en se disant Chevalier de Malthe, que rendre son rachat plus difficile, gémissait dans les fers. M. le Comte de Saint-Priest désira profiter de cette occasion pour délivrer ce malheureux. A cet effet je prétextai la nécessité de préparer des brûlots, & je feignis de manquer de connaissances à cet égard, afin de mieux colorer la demande que je fis de cet esclave; je vantai ses talens, je déclarai que cet homme seul était capable de me suppléer. J'obtins qu'on me l'enverrait avec le vaisseau, & je reçus l'assurance la plus positive de sa liberté, si je lui trouvais les talens que j'avais annoncé; j'étais bien sûr aussi de lui donner dans ce genre tous ceux qu'il n'aurait pas, mais ce qu'il m'était difficile de prévoir & ce qui arriva cependant, c'est que cet homme pré-

venu par les Turcs des vues que j'avais ſur lui, fut aſſez borné pour ne rien comprendre au motif de ma démarche & pour me déſavouer. On verra bientôt un réſultat bizarre d'une inſinuation dont la charité était le ſeul motif.

L'empreſſement que le Grand-Seigneur avait de me ſavoir aux Dardanelles, ne me permit d'attendre aucune des choſes dont j'avais beſoin pour y commencer mon travail [1]. Sa Hauteſſe avait donné ordre que tout m'y fût ſoumis. Je demandai un Commiſſaire; on nomma Muſtapha-Bey petit-fils du fameux Dganum-Codga [2], & je noliſai ſur le champ un

[1] A l'eſpérance de dominer l'Univers ſuccéda ſi rapidement l'idée de l'anéantiſſement qu'à la nouvelle de l'apparition des Ruſſes, tout Conſtantinople perdit la tête, on y fit des prières publiques pour le ſuccès de mes ſoins, & le Grand-Seigneur qui avait pris confiance dans mon zèle, & qui malheureuſement n'avait rien de mieux à faire pour le moment ne crut pouvoir reſpirer qu'après mon départ.

[2] Dganum-Codga était Amiral lors de la révolution, qui après avoir détrôné Sultan Achmet menaçait encore ſon

bâtiment Français pour me conduire aux Dardanelles. Le Commiſſaire de la Porte m'y avait précédé de quelques heures, & les ordres dont il était porteur en aſſujettiſſant Moldovandgi-Pacha à tout ce que je jugerais convenable, n'avait pas diſpoſé ce dernier en ma faveur. Je ne crus pas non plus devoir me fier à l'engagement myſtérieux du pain & du ſel par lequel on a déja vu que cet homme avait fait avec moi le pacte d'une amitié inviolable. Cependant la crainte où le tenait les ordres qui lui étaient adreſſés, & celle que lui inſpirait la préſence d'un ennemi accoutumé à le vaincre, lui firent diſſimuler ſon mécontentement. Cela me donna le temps de le calmer. J'y parvins en careſſant ſon amour-propre, & nous n'eûmes aucune altercation appa-

ſucceſſeur. Le chef des rebelles fut tué dans le Divan par cet Amiral dont la fermeté & la prudence rétablirent le bon ordre.

rente pendant mon séjour aux Dardanelles. Son humeur ne s'exhala que dans ſes premiers lettres à la Porte ; & le peu de ſuccès de ſes plaintes en arrêta le cours.

Mon premier soin fut d'examiner l'état des Châteaux ; mais il ſuffiſait de jetter un doup-d'œil ſur les ſoldats chargés de leur défenſe, pour juger qu'il n'y avait pas plus de reſſource dans le moral que dans le phyſique. La terreur s'était tellement emparé des eſprits qu'on s'expliquait hautement ſur l'abandon des batteries au premier coup de canon.

La permanence des garniſons établies chez les Turcs, en faiſant de chaque ſoldat un citoyen domicilié, lui donne trop d'objets intéreſſans à ſoigner, pour qu'il puiſſe ſe dévouer uniquement à la défenſe de la Citadelle où il eſt fixé ; ſes intérêts s'étendent au dehors de l'en-

ceinte. La discipline chez les Turcs, toujours sévère & jamais exacte, ne suffit pas pour l'y renfermer. Un simple coup d'œil jetté sur la construction des Dardanelles suffisait pour appercevoir les motifs de cette désertion. Des murailles séches, élevées de plus de trente pieds au-dessus des batteries à fleur d'eau, menaçaient de s'écrouler sur les canons & les Canonniers, à la première volée des Russes; ce genre de défense devenait plus dangereux pour les Turcs que l'attaque même de leurs ennemis.

Une artillerie imposante par la largeur des bouches à feu ; mais peu redoutable après la première décharge, à cause de la lenteur du service de ces énormes pierriers, formait les batteries principales des Châteaux d'Europe & d'Asie, dont les feux se croisaient aux Dardanelles, mais qui se joignaient à peine aux deux Châteaux de l'embouchure. Cette artille-

rie toute en bronze, sans tourillons & sans affuts, était seulement appuyée par la volée sur des pièces de bois échancrées, en même-temps qu'un massif de pierres en appuyant les culasses, empêchait le recul. Nombre d'autres piéces couchées sur le sable, ainsi que plusieurs mortiers, semblaient être plutôt les débris d'un siége, que des dispositions à le soutenir. Tel était l'état des Dardanelles, lorsque j'y arrivai, & l'Escadre Russe composée de sept vaisseaux de ligne (dont deux à trois ponts) & de deux frégates, n'avait sans doute qu'à profiter du vent favorable avec lequel elle se maintenait à l'embouchure pour tenter un succès que M. Elphinston s'était promis, & contre lequel les Turcs n'avaient rien opposé.

Le canal des Dardanelles situé à 50 lieues à l'Ouest de Constantinople, entre l'Archipel & la petite mer de Marmora,

s'étend depuis la côte de Troyes jusqu'à Gallipoly, vis-à-vis Lampsaque. Cette espace d'environ douze lieues, d'une largeur inégale, presente différens points où les terres d'Europe & d'Asie (que ce canal sépare) se rapprochent à la distance de trois à quatre cent toises. C'est aussi à trois lieues de son embouchure, du côte de l'Archipel, au plus étroit de ce canal, qu'ont été bâtis les deux Châteaux appellés Dardanelles, dont les boulets traversent facilement d'une rive à l'autre. Ce point de défense a été long-temps la seule barrière établie pour garantir Constantinople. Devenus plus inquiets; mais toujours aussi peu instruits, les Turcs ont ensuite fait élever deux Châteaux à l'embouchure, dont la distance d'environ 1500 toises, rend le tire incertain, & la défense insuffisante.

J'ai déja parlé de deux vaisseaux de guerre Turcs, dont l'armement retardé à

Conſtantinople, les avait empêché de partir, avec la flotte, & leur avait fait éviter la cataſtrophe de Tcheſmé. Ces vaiſſeaux étaient mouillés entre les deux Châteaux; mais ils étaient mouillés ſi en dehors qu'ils pouvaient être facilement enlevés par l'eſcadre ennemie. Mon premier ſoin fut de donner ordre à ces bâtimens de rentrer, afin de les emboſſer de manière à ce que leurs batteries ſoutinſſent celles du Château, en rétréciſſant l'ouverture du canal. Cependant l'inſpection des équipages & des Officiers me força de ſuſpendre l'exécution de cet ordre dont ils me parurent abſolument incapables. Le vent quoique favorable était même inſuffiſant pour les tirer de la poſition dangereuſe où ils ſe trouvaient. Cette poſition devint exceſſivement critique le troiſième jour de mon arrivée.

Tandis que j'étais au Château d'Eu-

rope, ſitué à l'embouchure, l'eſcadre Ruſſe ſortant en colonne du golfe d'Eſ-nos ſerra la côte d'Europe en la prolongeant vers la pointe du Château, & ſemblait par cette manœuvre vouloir plutôt retomber ſur les deux vaiſſeaux pour les enlever, que tenter de forcer le paſſage. Tout leur était également facile à exécuter. Une frégate ſeule n'eut pas trouvé plus de réſiſtance auprès des deux vaiſſeaux de guerre, que les Châteaux n'en euſſent offert à toute l'eſcadre. Le ſeul avantage qui nous reſtait, celui qu'il importait de conſerver, c'était de n'être pas reconnus auſſi faibles que nous l'étions. La marche de l'eſcadre ennemie annonçait qu'elle craignait de ſe mettre ſous le feu des groſſes batteries; je n'avais cependant à lui oppoſer qu'une ſeule coulevrine de fer; mais dont le calibre était de 60 livres de balles. Les Turcs l'avaient abandonnée,

plutôt que disposée hors du Château, elle était appuyée sur deux madriers, & dirigée perpendiculairement à la route de l'escadre. Un cap avancé d'une centaine de toises, où l'on avait placé quelques canons d'un petit calibre, cachait cette coulevrine, qui dans cette position ne pouvait être découverte par les vaisseaux Russes qu'au moment de leur débouquement, & à l'instant même où ils se trouveraient exposés au tire de cette pièce; mais le cap laissant à découvert la crête des murailles, ainsi que les habitations qui avoisinent la Forteresse, l'escadre nous lâcha ses bordées, & cette canonnade vive, mais infructueuse, n'aurait servi qu'à accoutumer les Turcs au feu, si quelque chose avait pu les aguerrir: ils disparurent au premier coup, & j'eus peine à conserver sept à huit hommes pour servir la coulevrine, seul moyen de défense dont je pouvais disposer. Il

me fallait encore attendre que l'ennemi vint se placer sous sa direction, cette piéce était immobile, mais cette immobilité même assura le premier coup qui fut tiré sur la frégate d'avant-garde; cette frégate mit à culer aussitôt, & le second coup fut prêt pour le vaisseau qui suivit; cependant la canonnade des Russes continua par-dessus le cap, & la flotte vira de bord après nous avoir fait passer huit à neuf cent boulets sur la tête. Je m'étais apperçu que plusieurs de ces boulets éclataient en l'air, & l'on m'apporta quelques obus qui n'avaient point crevé. Cette tentative répétée trois jours de suite dans le même ordre & à la même heure, en m'obligeant d'occuper ce poste m'empêchait de préparer des moyens de défense plus solides, & je tentai un expédient qui me parut propre à éloigner l'ennemi de la côte. A cet effet, en arrivant le soir aux

Dardanelles, je fis sortir une petite piece de canon prise sur les Vénitiens, & après avoir fait rougir des boulets, & chargé la pièce en conséquence, je donnai aux spectateurs, qui me suivaient toujours en foule, un petit échantillon de boulets rouges. Le Pacha, & les Turcs témoins de cette expérience, croyait déja l'Empire Ottoman vengé de l'incendie de sa flotte. On disposa dans la nuit des grils, du charbon & des soufflets à la batterie du Cap que les Russes avaient jusques-là canonné de préférence; mais si les Turcs s'empressèrent d'exécuter les ordres que je venais de donner, quelques Grecs furent sans doute aussi soigneux d'en prévenir les Russes; leur flotte n'approcha plus de la côte, & leurs projets semblèrent se fixer au siége de Lemnos.

Le premier usage que je fis de la tranquillité que je venais de me pro-

curer fut de m'aſſurer des deux vaiſſeaux qui paraiſſaient être la pomme de diſcorde. Je me hâtai d'y faire jetter près de 400 Juifs qu'on raſſembla aux deux Châteaux, & qui malgré le jour du Sabbat travaillèrent à touer ces bâtimens pour les mettre hors de danger. Cette opération les éloignant en même-temps de la ligne des courants, un vent frais, qui ſouffla quelques jours après, fit remonter ces deux vaiſſeaux juſqu'aux ſeconds Châteaux, où leur artillerie était plus néceſſaire.

La ſurabondance des eaux que la Mer Noire reçoit & qu'elle ne peut évaporer, verſée dans la Méditerranée par le Boſphore de Thrace & la Propontide, forme aux Dardanelles des courans ſi violens, que ſouvent les bâtimens, toutes voiles dehors, ont peine à les vaincre. Les pilotes doivent encore obſerver lorſque le vent leur ſuffit, de diriger

leur route de manière à présenter le moins de résistance possible à l'effort des eaux. On sent que cette étude a pour base la direction des courants, qui renvoyés d'une pointe à l'autre forment des obstacles à la navigation, & feraient courir les plus grands risques si l'on négligeait ces connaissances hydrographiques. C'était assurément le seul genre d'instruction que les pilotes des deux vaisseaux Turcs fussent capables de me donner, & la marche de ces bâtimens me fit acquérir des lumières très-utiles pour déterminer les points de défense les plus avantageux du canal. Je vis en effet qu'une batterie placée sur la pointe des Barbiers, entre les premiers & les seconds Châteaux, en croisant son feu avec celui d'une autre batterie qui serait établie en Europe sur le cap opposé à distance convenable, donnerait aux Turcs l'avantage de canonner l'avant & l'arrière des

bâtimens qui tenteraient de forcer le passage ; tandis que les ennemis ne répondraient des deux bords qu'en présentant le côté aux courans, manœuvre qui ne pourrait manquer de les faire céder à l'effort des eaux. Cette disposition donnait encore à l'artillerie Turque, l'avantage d'employer utilement les boulets ramés sur des voiles qui tendues fortement par un vent frais, nécessaire pour tenter le passage, seraient bientôt déchirées & hors d'état même de garantir les bâtimens d'un naufrage à la côte. Un autre motif non moins puissant me déterminait à adopter ce systême de défense. Ces batteries commandaient le mouillage des Taches blanches [1], elles entretenaient le feu presque sans interruption jusqu'aux

[1] Anse du canal sur la côte d'Asie entre les premiers & les seconds Châteaux. C'est le seul mouillage du canal où l'ennemi eût pu tenter un établissement, après avoir forcé le passage du premier goulet.

Dardanelles, & il m'était démontré que cette disposition garantissait Constantinople, si les Turcs voulaient seulement servir passablement l'artillerie que j'allais disposer. Une autre pointe plus rapprochée des Châteaux des Dardanelles en Europe, appellée la pointe des Moulins, pouvant croiser sur les Barbiers & le Château d'Asie, indiquait encore la construction d'une batterie, & je me déterminai à en établir une quatrième sur le bord du Simoys pour servir d'épaulement à la Forteresse qui y touche, & qui par la raison que j'ai déja dite n'était pas tenable.

Tandis que je m'occupais de ces dispositions, & que l'on expédiait les ordres nécessaires pour rassembler les habitans des villages voisins destinés à faire ce travail par corvée, Moldovandgy-Pacha qui voulait sans doute faire parler de lui, imagina de rétablir les murailles dé-

truites d'un vieux Château des Génois ſitué ſur le haut d'un cap d'où l'on découvrait l'Archipel, & qui placé en vue de l'embouchure, était ſi élevé & ſi éloigné que les boulets n'arrivaient à la mer que pour s'y plonger par une parabole. Moldovandgy m'avait parlé de ſon projet, & quoiqu'il fût diſpendieux & ſans utilité pour la défenſe, je m'empreſſai d'y applaudir; je cédai auſſi aux inſtances que le Pacha me fit de grimper ſur ſon rocher pour viſiter ſes travaux; j'y trouvai deux ou trois cent maçons, qui élevaient ſur d'anciens fondemens une muraille sèche de dix-huit pouces d'épaiſſeur, en même-temps qu'un grand nombre de charpentiers fabriquaient dans cette enceinte le logement de la garniſon; mais ce qui me parut le plus remarquable ce fut l'empreſſement du Pacha à faire peindre avec une eau de chaux les nouvelles murailles qu'il fai-

fait élever. On peut juger par cette opération qu'il ne prétendait pas masquer sa batterie. L'ennemi pouvait l'appercevoir à dix lieues en mer ; mais il était difficile qu'il en fût effrayé. C'était cependant le seul but de Moldovandgy, & la terreur des Turcs était si grande, que tout moyen d'éloigner l'ennemi leur paraissait préférable à ceux de le vaincre, s'il tentait de forcer un passage que la nature avait préparé pour le rendre inexpugnable.

Ces dispositions morales m'avaient déterminé à tracer les batteries sur vingt-deux pieds d'épaisseur. Déja les habitans des villages voisins réunis aux travaux élevaient ces épaulemens en terre & en fascines ; mais à peine leur avait-on donné quelques tentes pour se mettre à l'abri des orages. Aucuns soins du Gouvernement pour la subsistance de ces malheureux, dont les récoltes aban-

données pendant ce temps étaient journellement détruites ſous leurs yeux.

M. le Baron de Pontécoulant, qui avait accompagné M. le Comte de Saint-Prieſt à Conſtantinople, ſe propoſant de retourner en France, ne voulut pas partir dans des circonſtances auſſi inquiétantes pour l'Empire Ottoman ſans me faire une petite viſite, & prendre ſur les lieux mêmes une idée préciſe des Dardanelles. Il y arriva dans le temps où mes diſpoſitions étaient tracées, ce qui ſuffiſait pour le mettre à portée d'en juger. Il put appercevoir avec autant de facilité le découragement, le déſordre & la nonchalance habituelle des Turcs. Le Pacha uniquement occupé à peindre en blanc les méchantes murailles qu'il élevait hors de la portée du canon, croyait faire aſſez pour moi en ne me contrariant pas, & le Commiſſaire de la Porte chargé de faire toutes les dé-

penſes

penſes que je jugerais convenables, négligeait celles qui auraient été utiles, & s'occupait à charger ſon Regiſtre de toutes celles qu'il croyait pouvoir ſuppoſer. Le moral des Turcs était ſans doute l'ennemi le plus dangereux qu'ils euſſent à combattre; c'était auſſi celui qui me donnait le plus d'inquiétude. Mais comme dans les occaſions les plus difficiles, c'eſt toujours faire une grande faute que de négliger les petits moyens, je penſai à tirer parti de l'arrivée du Baron de Pontécoulant, & après lui avoir fait part de mon projet. Je le préſentai au Pacha comme un Inſpecteur que l'Ambaſſadeur de France m'avait envoyé. Je le ſuppoſai chargé d'examiner l'état des Dardanelles, d'en rendre compte au Grand-Seigneur, & de partir enſuite pour la France, afin d'en informer l'Empereur, mon Maître. M. de Pontécoulant joua parfaitement ſon rôle, il mon-

tra toute la mauvaiſe humeur dont nous étions convenus, & ce ſtratagême donna au Pacha un peu plus d'activité. Ce Viſir crut auſſi devoir marquer à M. l'Inſpecteur les plus grands égards, & lorſque le Baron de Pontécoulant prit congé de lui, il me chargea de lui faire accepter un petit préſent en argent, ce qui chez les Turcs eſt toujours le comble de l'honnêteté. Nous ne pouvions être de cet avis; mais comme un refus aurait perſuadé au Pacha qu'on avait intention de lui nuire à la Porte, & que cette opinion lui eût donné beaucoup d'humeur, j'engageai M. de Pontécoulant à vaincre la répugnance qu'il avait pour les politeſſes orientales, & les bateliers qui l'avaient amené, en profitant du préſent, ſe trouvèrent fort bien de la délicateſſe Françaiſe.

Ce voyage dont la curioſité était le ſeul objet, & dont je venais de tirer un parti utile, devint bientôt pour le

Grand-Seigneur, le motif de l'inquiétude la plus vive. En effet, M. de Pontécoulant, contrarié dans son retour par les vents du Nord, forcé de débarquer sur la côte d'Europe, au-dessus de Gallipoly, & d'y prendre des chevaux, arriva par terre à Constantinople. Les gardes de la Douane qui veillaient à la porte d'Andrinople l'arrêtent pour le visiter : étonnés de voir un Européen, ils lui demandent qui il est, d'où il vient ; & sur sa réponse qu'il est le Beyzadé de France [1], & qu'il arrive des Dardanelles ; les gardes persuadés alors que c'est moi, le laissent passer sans autre explication, & courent annoncer mon retour au Grand-Visir. Celui-ci s'empresse d'en faire part au Grand-Seigneur ; la consternation s'empare des esprits, on croit les Dardanelles forcées,

1 Gentilhomme de France, expression dont les Turcs se servaient depuis long-tems pour me désigner,

& Sa Hauteſſe envoie ſur le champ un homme de confiance à M. de Saint-Prieſt pour lui demander les détails qu'il ignore ; mais cet Ambaſſadeur en expliquant l'erreur, & en faiſant part au Grand-Seigneur des obſervations de M. de Pontécoulant, tranquilliſa ce Prince & ſes Miniſtres.

J'étais un ſoir chez Moldovandgy-Pacha auprès duquel je logeais, & qui commençait à me traiter avec aſſez de confiance, lorſqu'un Turc ſe préſente, & rappelle la promeſſe qu'il lui a faite de me parler en ſa faveur. Oui vraiment, me dit le Pacha, je vous recommande cet homme, vous pouvez en tirer un grand parti, il a des diſpoſitions ſurprenantes pour le jet des bombes. La moindre de vos leçons le fera exceller : nous venons de voir de lui une épreuve qui aurait eu le plus grand ſuccès ſans un accident dont on ne peut

pénétrer la cauſe, mais dans lequel le mortier en crevant a mis ſept hommes ſur le carreau. Pendant ce diſcours j'examinais l'homme à talens, & je reconnu à la forme de ſon turban que c'était un crieur de Moſquée. Je le complimente ſur le bonheur qu'il a eu d'échapper à ſon épreuve, & le queſtionne ſur ſon procédé. J'ai, me dit-il, fait tout ce qu'il fallait faire, & quoique ce malheur ſoit arrivé à la première bombe que j'ai tirée, je ſuis bien certain de n'avoir rien omis de ce qui pouvait aſſurer le ſuccès. Voyons, lui dis-je, détaillez-moi vos opérations. D'abord, repliqua-t-il, le mortier diſpoſé ſur ſon affût, je l'ai dirigé vers la mer, j'ai rempli la chambre de poudre, & l'ai comprimée avec de la terre battue au maillet, après quoi j'ai rempli également de poudre une bombe de calibre. Vous-voyez, interrompit le Pacha, qu'il

eſt très-inſtruit. Pourſuivez, dis-je à ſon protégé. Je plaçai, continua-t-il, la bombe dans le mortier, & j'y mis le feu. . . . . Quoi! ſans fuſée? m'écriai-je, Ah! malheureux, vous deviez être la première des victimes qui ont été ſacrifiées à votre ignorance, & comment ſe peut-il qu'avec le nombre de mortiers deſtinés à la défenſe des Châteaux, il n'y ait pas un Bombardier qui ſache au moins qu'on ne tire pas des bombes ſans fuſée? Cela prouve cependant, me dit alors le Pacha, qu'il lui manque peu de choſe pour devenir un habile homme, & je vous renouvelle la prière que je vous ai déja faite d'achever ſon inſtruction. Forcé en quelque manière de céder à tant d'ineptie, j'envoyai chercher le garde-Magaſin, nous examinâmes ſes états, & nous n'y trouvâmes pas même les matières premières pour la compoſition des fuſées : cependant le Pacha

insistait pour le Crieur, & désirait que je fisse une épreuve devant lui. J'avais sans doute si peu d'intérêt à le satisfaire que cela ne valait pas la peine de s'en occuper ; mais comme on perd toujours infiniment à dire non aux ignorans, je me déterminai à faire monter par mon Charpentier un méchant tour ; je tournai quelques fusées, je me procurai du salpêtre, du soufre, je préparai la composition, j'en chargeai plusieurs devant mon éleve, je lui fis observer toutes les conditions qui en assurent le succès ; & les bombes furent tirées le soir à la grande satisfaction de Moldovandgy, qui n'attendait plus qu'une semblable épreuve de son protégé pour l'installer Bombardier en chef. Cependant la maladresse de cet homme était telle, que pendant plusieurs jours de travail, il ne put parvenir à charger une fusée de manière à pouvoir servir ;

& ce nouvel éleve découragé du travail, mais non moins avide de gloire, eut encore recours à son protecteur. Il réclama contre la difficulté du moyen que j'employais, sollicita de nouveau son appui, afin de m'engager à lui montrer à tirer des bombes sans fusées. Ce qui paraîtra encore plus absurde, c'est que Moldovandgy, ce Visir qui avait fait lever le siége de Cotchim, & commandé ensuite l'armée Ottomane, eut encore l'ineptie d'adopter la proposition de son protégé.

On jugerait par cette anecdote seule, combien les Turcs étaient peu en état de se défendre, & combien il était intéressant de cacher leur faiblesse aux ennemis. Ce n'était cependant pas des Grecs dont l'espionage était connu, qu'il fallait craindre une délation dangereuse. Accoutumés à plier sous le joug du despotisme Ottoman, & aussi

peu inſtruits que les Turcs, tout ce qui appartenait à ces derniers avait droit de leur en impoſer. Mais il fallait éviter que les Européens ne rendiſſent compte de notre état, c'était l'objet de l'embargo qui fut mis auſſitôt après l'incendie de la flotte. Un grand nombre de bâtimens de toutes les nations était déja détenu aux Dardanelles, & depuis plus longtemps les Turcs avaient ceſſé de naviguer dans l'Archipel [1]. Les fournitures que j'avais demandé à la Porte étaient arrivées, & je n'attendais plus aucun

[1] Pendant toute la guerre, les bâtimens neutres ont ſeuls été chargés du tranſport des bleds pour le compte du Grand-Seigneur, & la Porte donna aux Français une préférence qui fut très-utile aux Négocians établis à Conſtantinople.

On ne doit pas omettre de rappeller dans cette note une ſpéculation de commerce capable d'éclairer la politique des nations. Un bâtiment Anglais chargé de riz à la Caroline ſe rendit en droiture à Conſtantinople, ſur la ſeule indication des papiers publics, il n'était adreſſé à perſonne, il vendit ſa cargaiſon dans le port.

envoi, lorſque je vis paraître une groſſe Saïque [1] qui deſcendait à pleines voiles. J'obſerve en même-temps que ce bâtiment loin de ſe ranger pour prendre le mouillage des autres bâtimens, conſerve la file du courant & ſe dirige entre les Châteaux. Je ſuppoſe alors que chargé de munitions, il s'approche des magaſins, mais j'apperçois bientôt des grappins à chaque bout de vergue; & je vis alors que la Porte en ſe rappellant la demande que j'avais faite de l'eſclave Malthais pour la conſtruction des brûlots, s'était ſur ſon refus, empreſſée de le remplacer. Mais je n'en fus pas moins ſurpris de la prévoyance de l'inventeur qui hiſſait ſes grappins

[1] Eſpèce de bâtiment Turc dont la conſtruction eſt particulièrement affectée à la Mer Noire ſans cependant être propre à aucun genre de navigation. En effet ces navires ne pouvant tenir ſur les bords par un gros tems périſſent fréquemment à la côte, lorſque forcés de faire vent arriere, ils n'ont pas aſſez d'eau à courir.

à 60 lieues de l'ennemi. Cependant le bâtiment ayant dépaſſé le mouillage, un coup de canon de chaque rive l'avertit de ployer ſes voiles ; rien ne l'arrête. J'étais entré dans le Château d'Aſie pour voir de plus près cet incendiaire. On lui tira un ſecond coup de canon à boulet ; & lorſque je vis qu'un troiſième coup dirigé plus près de lui ne l'arrêtait pas davantage, & qu'il était prêt à nous dépaſſer, je me déterminai à faire tirer deſſus, en recommandant toutefois de le ménager, l'adreſſe du canonnier ne lui emporta heureuſement que ſa poulène. Mais le déſordre que cet événement répandit dans le bâtiment le fit arriver auſſitôt, & un détachement de la garde que j'avais envoyé à bord pour ſaiſir le Capitaine, après avoir fait mouiller le vaiſſeau, m'amena ce zélé Muſulman.

Il faut ſe peindre le fanatiſme igno-

rant qui ſe dévoue & croit pouvoir lui ſeul détruire la flotte ennemie, pour juger de la rage de ce forcené, lorſqu'il ſe vit arrêté dans ſa courſe & traduit au tribunal d'un Chrétien ; nous étions tous des traîtres à ſes yeux, qui d'accord avec les Ruſſes l'empêchions d'aller venger les vrais Croyans de la honte de Tcheſmé. Il reprochait auſſi aux Turcs raſſemblés autour de moi, la déférence qu'ils me témoignaient. On fit de vains efforts pour le calmer ; ce ne fut que le lendemain qu'il commença à entendre raiſon, & que ſa tête fut aſſez refroidie pour appercevoir toute la démence de la frénéſie qui l'avait agité.

Quelques ſoins que le Commiſſaire de la Porte eut pris de raſſembler les habitans des villages voiſins en état de travailler à élever les épaulemens des batteries & d'y joindre quelques Juifs, ce nombre d'ouvriers était encore inſuffiſant, & je

ne pouvais embraſſer à la fois tous les travaux. Ceux de la pointe des Barbiers avançaient cependant, malgré la peſte qui m'enlevait journellement des travailleurs [1]. Forcé d'être conſtamment au milieu d'eux, cette maladie n'était pas le moindre des inconvéniens de ma poſition; mais ne pouvant éviter une communication néceſſaire, je m'abſtenais ſeulement de toutes celles qui n'étaient point utiles à mon travail, & lorſque quelque orage raſſemblait les ouvriers ſous les tentes diſpoſées à cet effet, je reſtais à la pluie, & je crois pouvoir attribuer à cette ſeule précaution d'avoir échappé à l'épidémie.

J'ai déja obſervé que le Gouvernement ne donnait aucun ſoin à la ſubſiſtance

[1] Il y eut des jours où la peſte enlevait aux ſeuls travaux de la pointe des Barbiers juſqu'à 20 Ouvriers, dont pluſieurs n'ont pas vécu trois heures après le premier ſymptôme de la maladie.

des ouvriers. Ceux-ci le maudissaient, & je crus ne pas devoir manquer cette occasion de me faire bénir, en chargeant tous les matins le bateau qui me conduisait de melons d'eau & de pain que je faisais distribuer aux ouvriers, avant de les mettre à l'ouvrage.

Un Turc habitant du Château d'Europe, & l'un des chefs du canton, après avoir suivi assiduement les travaux que je faisais faire, & s'être essayé plusieurs fois lui-même à lier des saucissons & à les placer, me pria de lui abandonner l'exécution de la batterie que j'avais tracée à la pointe des moulins située dans son voisinage. Mes ouvriers sont prêts, ajouta-t-il, je vous réponds qu'ils feront de bonne besogne, & je ne vous demande que de venir m'inspecter quelquefois. Le zèle & l'application de ce Turc m'avaient disposé favorablement; j'acceptai volontiers sa propo-

ſition. Dès le lendemain matin le rivage était couvert de chariots chargés de branchages, & j'y vis le nouvel ingénieur la harre à la main, montrant aux ouvriers l'uſage qu'ils devaient en faire. Scrupuleuſement attaché à ma méthode, mon émule ne négligea pas de régaler à ſes frais les pauvres gens qui travaillaient ſous ſes ordres. Cette batterie fut une des mieux exécutées ; cependant le Commiſſaire de la Porte, étonné du zèle de ce Turc, de ſon intelligence, & plus frappé ſans doute de la dépenſe qu'il faiſait par pure généroſité, en rendit compte à la Porte & reçut ordre de louer ſon zèle & de lui compter 300 piaſtres à titre d'indemnité. Le Turc mandé à cet effet, après avoir reçu aſſez froidement les complimens du Commiſſaire, finit par refuſer abſolument l'indemnité qu'on lui offrait. Il ajouta que ce ferait perdre tout le fruit de la bonne

œuvre dont il s'occupait que d'en recevoir le prix, & qu'il ſerait trop honteux pour l'Empire-Ottoman, de voir un Français ſe ſacrifier pour ſa défenſe, tandis qu'aucun Turc ne daignerait y employer ſes talens & ſes facultés. Quelques inſtances qu'on lui fît, ce bon patriote fut inébranlable, & l'admiration du Commiſſaire durait encore, lorſque j'arrivai chez lui. Il ne fut pas moins ſurpris de ne pouvoir me faire partager ſon étonnement : cela eſt cependant incroyable, me dit-il, en fixant les quinze piles d'écus rangées par terre ; & je ne concevrai jamais qu'on puiſſe refuſer une pareille ſomme. Rien de ſi rare en effet que de trouver un Turc ſcrupuleux & délicat ſur cet article.

Les troupes deſtinées par le Grand-Seigneur à la défenſe du Détroit arrivaient de toutes parts, elles compoſaient un corps de 30,000 hommes, dont 15 mille

mille Asiatiques & 15 mille de la Turquie Européenne. Mais cette multitude dont j'ai déja donné une idée, plus capable d'accroître le désordre que de servir à la défense des batteries, pouvait à peine être contenue par la rigueur du Pacha, dont tous les talens pour le maintien de l'ordre, se réduisaient à diminuer le nombre des mutins par le nombre des exécutions.

Malgré les inconvéniens & les embarras que nous causait l'indiscipline de ces troupes, la nécessité de présenter au moins par le nombre une apparence de forces capable d'en imposer à l'ennemi, nous contraignoit d'employer tous les moyens capables d'empêcher la désertion dont nous étions constamment menacés. L'expédient qui me parut le plus convenable, fut de séparer toutes ces troupes de leurs habitations respectives, par l'intervalle d'un bras de

mer, en faisant passer les 15 mille Asiatiques en Europe & les 15 mille Européens en Asie. Ces dispositions faites, la difficulté d'échapper à la sévérité qui punissait les désordres, les rendit un peu moins fréquens ; mais rien ne pouvait vaincre la lâcheté de ces misérables qui n'avaient pas honte d'annoncer hautement leur répugnance à occuper les batteries. Je travaillai cependant à les perfectionner, & après avoir fait entourer celle des Barbiers d'un chemin couvert pour la préserver d'une surprise par terre, je me rapprochai des Châteaux où j'avais établi mes atteliers pour la construction des affûts dont nous manquions absolument.

Il y avait long-temps qu'aucun bateau n'était entré dans le canal, lorsque nous en vîmes paraître un rempli de Turcs armés jusqu'aux dents ; ils conduisaient sept malheureux Grecs propriétaires de

cette petite barque. Celui des Turcs qui paraissait commander aux autres, met pied à terre, annonce au peuple assemblé une prise Russe, & demande à parler au Pacha. Introduit sur le champ, il affirme que ces prisonniers sont des espions Russes : leur mort est déja prononcée ; mais il reclame en même-temps contre l'insolence d'un de ces prétendus espions qui, maître du bateau & attaqué à force ouverte, a osé le coucher en joue, & pour réparation de cet outrage, il demande au Pacha la permission d'être lui-même l'exécuteur de ce coupable. Pendant que l'on procédait au jugement, & que cette étrange faveur se demandait, je m'occupais de suppléer par des informations exactes à cette même formalité que la justice du Pacha croyait pouvoir négliger; j'appris que ces malheureux Grecs habitans de Mételin, n'en étaient sortis que pour aller à la pêche, &

n'avaient d'autre tort que d'avoir résisté précédemment aux vexations de ce Turc ; il avait épié leurs démarches pour aller les attaquer sous le spécieux prétexte d'espionnage, & l'exécution suivit de si près la sentence, que ne pouvant la prévenir, je n'eus en m'éclairant que l'affreuse certitude d'avoir vu périr des innocens.

On a déja vu par la description des Châteaux que la nombreuse artillerie qu'ils contenaient ne pouvait être utile à la défense du canal, qu'en la disposant plus avantageusement. Le Symoïs, ce fleuve si célèbre, mais qui n'est en effet qu'un petit ravin où les eaux des pluies forment un torrent, descend de la montagne & se jette à la mer au-dessous du Château d'Asie. Il me parut avantageux d'établir une batterie qui servant d'épaulement au Château contiendrait une partie de son

artillerie, & dont les approches seraient défendues par ce ravin. Par cette disposition, j'embrassais le côté du Château dont l'artillerie enfilait le canal. C'est aussi dans cette vue que les Turcs y avaient placé un énorme pierrier, dont le boulet en marbre pesait 1100 livres. Cette pièce fondue en bronze sous le règne d'Amurat, était composée de deux morceaux réunis par une vis, à l'endroit qui sépare la chambre de la volée, comme un pistolet à l'Anglaise. On juge bien que cette pièce dont la culasse était appuyée contre un massif de pierre, n'était portée que par des tronçons de poutres échancrées & disposées à cet effet, sous une petite voûte qui lui servait d'embrasure. Je ne pouvais employer cet énorme pierrier dans les ouvrages extérieurs, & comme ils étaient disposés de manière à en masquer le tir, les Turcs murmuraient de

l'eſpèce de mépris que je paraiſſais faire d'une bouche à feu, ſans doute unique dans l'univers. Le Pacha me fit des repréſentations à cet égard. Il convenait avec moi que la difficulté de charger cette pièce, ne permettait, en cas d'attaque, d'en tirer qu'un ſeul coup; mais il croyait ce coup ſi meurtrier, & la portée du boulet ſi étendue que, ſelon l'opinion générale, ce pierrier devait à lui ſeul détruire la flotte ennemie. Il m'était plus aiſé de céder à ce préjugé, que de le détruire, & ſans changer le plan de défenſe, je pouvais, en coupant l'épaulement ſur la direction de cette pièce en ménager le tir; mais je voulus avant juger l'effet de ſon boulet: l'aſſemblée frémit à cette propoſition, les vieillards aſſurèrent d'après une ancienne tradition que cette pièce, qui n'avait cependant jamais été tirée, devait produire un tel ébranlement, que le

Château & la Ville en feraient renversés. Il eut été possible en effet qu'il tomba quelques pierres de la muraille ; mais j'assurai que le Grand-Seigneur ne regretterait pas cette dégradation, & que la direction de cette pièce ne permettait pas de supposer que la Ville pût souffrir de l'explosion qu'elle produirait. Jamais canon n'avait eu sans doute une réputation plus redoutable, amis, ennemis, tout devait en souffrir. Il y avait un mois qu'on s'était déterminé à charger ce pierrier dont la chambre contenait 330 livres de poudre. J'envoyai chercher le maître Canonnier pour en préparer l'amorce. Ceux qui m'entendirent donner cet ordre, disparurent aussi-tôt pour se mettre à l'abri du danger qu'ils prévoyaient. Le Pacha lui-même se préparait à la retraite, & ce ne fut qu'après les plus vives instances & la démonstration la plus précise,

qu'il ne courait aucun risque dans un petit Kiosk, situé à l'angle du Château, d'où il pourrait cependant observer l'effet du boulet, que je parvins à lui faire occuper ce poste ; il me restait à déterminer le maître Canonnier, & quoiqu'il fût le seul qui n'eut pas fui, tout ce qu'il me dit pour intéresser ma pitié n'annonçait pas son courage. Ce ne fut aussi qu'en lui promettant d'être de moitié, que je parvins à l'étourdir plutôt qu'à l'animer. J'étais sur le massif de pierre derrière la pièce lorsqu'il y mit le feu : une commotion semblable à celle d'un tremblement de terre précéda le coup. Je vis alors le boulet se séparer en trois morceaux à la distance de 300 toises, & ces quartiers de rocher traverser le canal, s'élever à ricochets sur la montagne opposée, & laisser la surface de la mer écumante sur toute la largeur du canal. Cette épreuve en

diſſipant les craintes chimériques du peuple, du Pacha & des Canonniers, me démontrait auſſi le terrible effet d'un ſemblable boulet, & je coupai l'épaulement dans ſa direction.

Cette batterie qui couvrait le Château, était deſtinée à contenir une partie de la groſſe artillerie, aux affûts de laquelle je faiſais faire les réparations les plus urgentes depuis mon arrivée aux Dardanelles, par un Charpentier français que j'avais débarqué à cet effet, & dont l'intelligence m'a été conſtamment de la plus grande utilité.

Dans le nombre des pièces qui devaient entrer en batterie, une énorme coulevrine de ſoixante livres de balle, était tellement engagée ſous la voûte qui lui ſervait d'embrâſure, que cet inconvénient joint à ſon grand poids rendoit inſuffiſans les moyens ordinaires de tranſporter les pièces. Je demandai

aux vaiſſeaux de guerre les apparaux dont j'avais beſoin; mais la Marine du Grand-Seigneur était ſi mal outillée, que mes recherches furent vaines; je ne pus m'empêcher d'en faire quelques reproches au fameux Haſſan Pacha, qui n'était alors que Capitaine de pavillon de l'Amiral. Cet homme que l'on a vu depuis ſe diſtinguer par ſa témérité, m'offrit alors l'occaſion de juger qu'il croyait que la bonne volonté pouvoit remplacer les connoiſſances qui exigent la plus profonde étude. Que voulez-vous faire, me dit-il, de cordages & de moufles? A quoi bon ces moyens, quand nous avons des bras à votre diſpoſition; montrez-moi le poids que vous voulez mouvoir, le lieu où il doit être tranſporté, j'en fais mon affaire. Quoi! lui dis-je, vous voulez porter à bras une pièce de canon qui pèſe plus de ſept mille livres? combien d'hommes y mettrez-

vous ? Cinq cent, s'il le faut, me répliqua-t-il vivement; qu'importe le nombre, pourvu que la besogne se fasse? Je vois, dis-je au Pacha qui était présent à cette singulière discussion, que le brave Hassan ne connaît rien d'impossible: allons voir où ses cinq cent hommes pourront placer leurs mains.

Tandis que Hassan rassemblait ses moyens, & que nous nous préparions à aller juger de l'emploi qu'il pourrait en faire, j'envoyai mon Charpentier prendre sur un bâtiment français, six matelots avec les cordages & les poulies de bronze que j'avais inutilement cherchées sur le vaisseau Amiral. Arrivés avec le Pacha, auprès de la coulevrine, nous ne tardâmes pas à voir paraître Hassan & ses vigoureux compagnons, également convaincus du succès que leur Chef m'avoit promis; mais les trente premiers qui se précipitèrent au travail,

en entourant cette pièce qui pouvait à peine les contenir, réduisirent leurs camarades à n'être que spectateurs des vains efforts qu'ils firent pour la mouvoir. Cette première tentative fut renouvellée par d'autres hommes dont les efforts se trouvèrent également impuissans. Hassan piqué des premières difficultés, s'étonne de la résistance qu'il éprouve, & venait d'avouer sa défaite, lorsque les six matelots que j'avais demandé, arrivèrent avec les outils nécessaires; tout fut bientôt disposé, & en moins d'un quart-d'heure la pièce fut conduite sur sa plate-forme. Il restait à la mettre sur son affût, & ce fut alors que Hassan, ne croyant pas mes six matelots suffisans à beaucoup près pour cette manœuvre, m'offrit encore le secours des siens. A quoi bon, lui dis-je, à mon tour, quatre de mes gens suffisent. J'envoyai aussi-tôt cher-

cher une chèvre que j'avais fait construire, & dont les Turcs ne connaissaient pas l'usage. Ce ne fut pas non plus sans une extrême admiration, qu'ils virent cette énorme pièce s'enlever avec facilité, sous les efforts de quatre hommes seulement, & cette manœuvre très-peu remarquable par-tout ailleurs, fit un grand effet sur Hassan & ses compagnons.

On a déjà vu que l'Escadre Russe en s'éloignant des boulets rouges que j'avais fait préparer, était allée former le siége de Lemnos; cependant il se passait peu de nuits sans que la terreur qui voit toujours ce qu'elle redoute, ne nous donnât quelque alerte, & lorsque les canons des premiers Châteaux qui prodiguaient leurs boulets au premier fantôme que les gardes croyaient voir, se faisaient entendre, ceux des Dardanelles voyaient déja l'ennemi sous

leurs batteries. Le désordre qui régnait alors, annonçait assez celui qu'aurait occasionné un danger réel. Ce fut aussi pour faire perdre aux Turcs l'habitude de s'effrayer inutilement, & leur procurer le moyen de distinguer leur ennemi, avant que d'en rien craindre, que je préparai des balles à feu pour les tirer à la première alerte. Cet expédient réussit au-delà de mes souhaits, & le moyen de porter promptement un grand foyer de lumière du côté de l'ennemi, persuada bientôt aux Turcs, que pouvant le voir sans en être vus, la nuit même leur était devenue favorable.

Les travaux étaient achevés, l'artillerie placée, les dépôts de munitions suffisamment garnis, & il ne me restait plus qu'à faire occuper les batteries; mais il me fallait avant tout, établir dans l'opinion publique, que des

épaulemens de vingt-deux pieds d'épaisseur, garantissaient plus sûrement la vie des hommes que des murailles séches qu'on pourrait culbuter à la première volée: l'habitude avait prévalu, il me revenait de toutes parts que les troupes destinées aux batteries, ne s'y rendraient que pour avoir l'air d'obéir, & dans le ferme dessein de les abandonner à la première apparition de l'ennemi. Je me déterminai alors au choix d'un expédient qui aurait été souverainement ridicule s'il n'eut pas été le seul capable de convaincre l'ignorance. J'indiquai pour le lendemain, à dix heures du matin, l'épreuve des batteries. Je me rendis seul de ma personne à celle des Barbiers, en même-tems que mes gens furent occuper la batterie opposée, afin d'en pointer l'artillerie sur l'épaulement qui me couvrait, & la servir aussi-tôt que le bateau qui m'aurait mené se serait

mis à l'écart. La foule s'était rendue avec empressement à ce nouveau spectacle, & tous les boulets du calibre de trente-six, en s'enterrant dans l'épaulement, derrière lequel je m'étais placé, sans y causer aucun dommage, persuadèrent aux Turcs qu'ils pouvaient prendre ma place sans danger; ils montrèrent cependant une préférence marquée pour la batterie éprouvée; mais on parvint à leur persuader que toutes les autres avaient le même avantage. La disposition des ouvrages depuis l'embouchure du canal, jusqu'à la pointe de Nagara, où j'avais établi les dernières batteries, opposait aux ennemis des feux croisés & non interrompus pendant l'espace de sept lieues; je pouvais présumer d'ailleurs que n'ayant jamais essayé de forcer le passage, lorsque le canal était sans défense, les Russes avaient abandonné ce projet. Je sentis encore que

ma

ma présence à Constantinople serait plus utile qu'aux Dardanelles, pour la défense même des Châteaux, si je parvenais à y perfectionner la construction des affûts & l'école de l'artillerie ; deux objets également intéressans & également négligés.

La petite rade de Nagara où plus de soixante bâtimens Européens étaient détenus, m'offrait la facilité de noliser un bâtiment Français, sur lequel je m'embarquai, & qui me conduisit jusqu'à six lieues de Constantinople, où nous trouvâmes le vent contraire ; mais j'avais trop d'impatience de suivre mes opérations pour céder à cette difficulté, & m'étant procuré un bateau grec armé de quatre rameurs, je me transportai à Constantinople. Mon premier soin fut de faire observer au Gouvernement, que si la Capitale n'avait plus à craindre l'apparition de la flotte Russe, il n'était

pas moins utile pour sa tranquillité, d'empêcher les petits débarquemens que l'ennemi pouvait opérer dans le Golfe d'Enos; en effet, on n'avait pris aucunes mesures pour garder cette côte, & quoique ces incursions n'eussent eu d'autre objet que celui de ravager quelques villages, la disposition des esprits était telle, que la nouvelle du débarquement de deux cent hommes en grossissant le nombre jusqu'à son arrivée dans la Capitale, y aurait apporté le plus grand désordre. Ces considérations présentées de ma part au Grand-Seigneur, déterminèrent Sa Hautesse à élever son Sélictar à la dignité de Pacha à trois queues, avec le titre de Séraskier sur cette côte; mais j'appris bientôt que cet homme rendu à son poste, n'avait autour de lui que quelques valets plus capables de vexer le pays que de le défendre, & sur ce que je représentai

au Visir, l'inconvénient de se reposer sur un Général qui manquait de troupes. Tant pis pour lui, me répondit-il froidement; il est chargé de défendre la côte, si les ennemis débarquent, sa tête en répondra. Lorsqu'une semblable garantie paraît suffisante dans un Etat, rien sans doute ne peut le préserver des malheurs de la guerre, que la négligence de ses ennemis.

Ce n'est aussi qu'à cet avantage que la Porte dut les premiers succès de Hassan. Ce Turc que j'avais laissé aux Dardanelles, où l'on a vu qu'il faisait peu de cas des forces méchaniques, avait conçu le projet d'aller avec 4000 volontaires, sur des petits bateaux, & sans aucune artillerie, débarquer à Lemnos, pour en faire lever le siége, & faire partir la flotte Russe. Ce projet m'avait paru fou; on ne pouvait en effet le justifier qu'en présumant qu'aucune

frégate garde-côte en obsérvation, ne se trouverait à portée de noyer ces avanturiers ; que leur débarquement s'opérerait assez secrétement pour que les troupes occupées du siége, n'en reçussent aucun avis ; que surprises par Hassan, elles ne prendraient d'autre parti que celui d'une fuite honteuse vers le Port S. Antoine ; que poursuivies jusqu'au rivage, la protection de leur escadre, loin de les inviter à faire tête, ne leur inspirerait que le desir de s'y réfugier ; & qu'enfin, après les avoir fait s'embarquer dans le plus grand désordre, Hassan & ses compagnons le pistolet à la main, verraient de dessus la plage une escadre de sept vaisseaux de ligne, lever l'ancre avec précipitation. J'avais cru devoir combattre ce projet à Constantinople ; mais après l'avoir discuté avec le Visir, il me répondit froidement, je conçois tout le

ridicule du plan que Haſſan propoſe, mais ce ſera 4000 coquins de moins, cela vaut bien une victoire. Ce ne fut que ſous ce point de vue qu'on lui permit d'agir, & c'eſt avec des moyens auſſi inſuffiſans que l'heureux Haſſan exécuta, ou plutôt vit opérer l'impoſſible.

Je m'étais ſervi des moyens ſecrets qui me rapprochaient du Grand-Seigneur, pour faire ſentir à ce Prince la néceſſité de pourvoir l'artillerie des Dardanelles, d'affûts mieux conſtruits, & de Canonniers plus habiles. L'armée Turque détruite, ou du moins totalement diſſipée à l'affaire de Craoul, avait déja fait penſer à Sa Hauteſſe que la promptitude du feu de l'artillerie Ruſſe, était le principal motif du découragement de ſes troupes; elle me fit demander ſi je pourrais former des Canonniers à ce genre d'exercice inconnu juſqu'alors aux

Turcs [1], & ſur ma réponſe, elle ordonna au Viſir & à ſes Miniſtres de conférer avec moi ſur cet objet, & de favoriſer tous les moyens que je croirais utiles.

Si dans le moment de la détreſſe où Conſtantinople ſe trouvait par l'incendie de la flotte Ottomane, les Miniſtres Turcs m'avaient vu avec plaiſir accepter une commiſſion qui marquait de la part du Grand-Seigneur, une confiance dont ils n'étaient pas jaloux, ils ne virent pas du même œil cette même confiance, s'étendre ſur des objets dont la manutention ſervait également leur avidité & celle de leurs protégés ; cependant Sultan Muſtapha, était trop abſolu pour qu'on osât faire valoir contre moi la loi fanatique, ou

[1] Leur artillerie était ſi mal ſervie que dans le journal d'un ſiége, envoyé par les Turcs, ils annonçaient avec emphaſe, qu'après avoir paſſé toute la nuit à charger leurs canons, ils avaient fait un feu d'enfer le matin.

l'uſage abſurde qui ne permet pas aux vrais Croyans d'accepter les ſervices d'un Chrétien. D'ailleurs le premier pas était fait, & les Miniſtres qui commençaient à me jalouſer, ſe réduiſirent à exiger ſeulement que je gardaſſe l'incognito. Le nom du Grand-Seigneur employé pour me faire prendre le vêtement d'Interprête, ſous le ſpécieux prétexte que la populace verrait avec peine un Européen s'occuper des détails juſqu'alors confiés aux ſeuls Muſulmans, ne me perſuada, ni que le Grand-Seigneur avait eu cette ridicule prévoyance, ni que la populace, après m'avoir vu commander aux Dardanelles, me verrait, avec chagrin chargé d'opérations en apparence, bien moins importantes. Je crus cependant devoir céder un moment à la baſſe jalouſie des Miniſtres; je connaiſſais leur côté faible; le Grand-Seigneur voulait m'employer, il voulait

tout vivement, & ses Ministres redoutaient & son impatience, & l'opinion qu'il avait de leur incapacité. Ils craignaient sans doute aussi que je ne profitasse de mon crédit sur son esprit, pour opérer quelque mutation; mais si cette crainte justifiait le desir qu'ils avaient de m'éloigner, elle ne pouvait leur offrir qu'un danger éventuel, & cette crainte devait toujours céder à un danger plus pressant celui de mécontenter leur Maître; ce fut aussi, muni de cette arme qu'il dépendait de moi de tourner contr'eux, que je me rendis à la Porte, en prenant d'abord le maintien grave qui convenait à mon nouveau vêtement: j'écoutai froidement les différens objets que le Visir était chargé de traiter avec moi. L'école de promptitude était celui dont le Grand-Seigneur desirait, que je m'occupasse au plutôt. Je vis bien à la vivacité,

que le Visir mettait dans les instances qu'il me fit à cet égard, que le Grand-Seigneur ne lui avait pas laissé le choix des moyens que je devais employer; & continuant dans la seconde conférence, que j'eus le lendemain à ce sujet, d'affecter une nonchalance & une lenteur à me mouvoir, qui ne m'était pas habituelle, le Visir me demanda avec empressement, si j'étais incommodé, ou si j'avais quelque sujet de mécontentement capable de diminuer mon zèle. Rien de tout cela, lui dis-je, j'éprouve seulement l'effet physique de la robe que vous m'avez fait prendre, elle invite au repos, une sorte d'apathie qu'elle procure, sans doute, commence à me gagner, & si vous persistez à vouloir que je la conserve, je serai bientôt au niveau de tout ce qui vous entoure. Vous croyez donc, me dit en riant le premier Ministre, que notre habit nuit

à notre activité ? Cela pourrait bien être, continua-t-il ! Quoi qu'il en soit, comme le Grand-Seigneur connaît la vôtre, désire en faire usage, & s'en prendrait à nous, s'il la voyait diminuer, vêtissez-vous commodément, demandez-nous ce dont vous avez besoin, & faites, je vous prie, la plus grande diligence, pour préparer l'essai du tir de promptitude dont le Grand-Seigneur veut être témoin. La Porte m'envoya le lendemain matin un Officier d'Artillerie en habit de cérémonie, chargé de m'accompagner par-tout, de me précéder le bâton à la main, & de veiller à ma sûreté, ainsi qu'à ma libre entrée dans les fonderies, dans les arcenaux & autres lieux où je pourrais avoir besoin.

Je trouvai heureusement deux petites pièces de quatre prises sur les Russes, dans la guerre qui avait précédé le

traité de Belgrade, mais il fallait les faire monter & outiller; la nécessité de former des ouvriers à ce nouveau genre de travail, me rendit ce premier essai d'autant plus pénible, & d'autant plus fâcheux, que la peste qui enleva cette année 150 mille ames à Constantinople, était alors dans sa plus grande force. Obligé de diriger moi-même les ouvriers, dont plusieurs étaient attaqués de cette maladie, je n'avais pour m'en préserver, que l'odeur salubre des forges, j'y ajoutais la précaution de n'employer que le bout de ma canne, pour diriger l'ouvrage, & ce qui, peut-être, contribua plus que tout cela à me préserver de ce fléau, ce fut de ne jamais me livrer aux funestes idées qu'il présente.

Les Juifs qui s'emparent toujours de l'industrie qu'on néglige, ou qu'on méprise, sont à Constantinople, en pos-

ſeſſion de tous les ouvrages où l'on emploie le poil de cochon, ils me ſervirent utilement pour la fabrication des fouloirs. Je travaillais trop en public, pour que la moindre de mes opérations ne fût pas connue ; mais j'ignorais ce qu'elles pouvaient avoir de ſcandaleux. On m'avait annoncé que le Grand-Seigneur devait aſſiſter aux premières leçons que je donnerais au détachement de 50 Canonniers Turcs, deſtinés à être mes élèves. Cependant le Viſir prévenu que ma petite artillerie était prête, fit dreſſer ſes tentes à Kiathana (lieu de l'école), & j'appris alors qu'au lieu de la viſite du Grand-Seigneur, je n'aurais que celle de ſes Miniſtres. Je m'y rendis de grand matin, pour recevoir cette petite Cour. Le Chef de l'artillerie m'avait précédé, & me fit ſaluer en arrivant ; il voulait ſans doute, par des politeſſes dont je ne me méfiais

pas, masquer la petite trahison qu'il m'avait préparée, & que je ne pouvais prévoir.

L'ordre établi pour la marche des Ministres de la Porte, devait faire arriver tous les subalternes à la suite du Grand-Visir; & je commençai à soupçonner quelque avanie, en voyant paraître d'abord le Grand-Trésorier. Je m'avance à sa rencontre: Où sont les pièces que vous avez fait préparer, me dit-il, avec un air préoccupé? Là, lui répondis-je, au milieu de cette foule qui les entoure; en effet, plus de dix mille ames étaient sorties de la Ville pour voir cette nouvelle manière de tirer le canon; ce ne fut pas non plus sans difficulté que nous pénétrâmes au travers d'une populace qui ne connaît aucuns égards, & qui ne cède jamais qu'à la violence. La première observation du Grand-Trésorier, m'éclaira sur la chi-

cane qu'on vouloit me faire. Qu'est-ce que c'est que cela, me dit-il, en montrant les fouloirs garnis en brosse, pour servir d'écouvillon? Je feignis de ne pas appercevoir le but de cette question. C'est un fouloir, lui répondis-je: Fort bien, me répliqua-t-il; mais je vous demande ce qui l'environne?

LE BARON.

C'est l'écouvillon.

LE TRÉSORIER.

Ce n'est pas non plus cela que je vous demande. Il semble que vous ayez oublié le Turc; mais je vais m'expliquer plus clairement, de quoi est composée cette brosse?

LE BARON.

J'ai pu ne pas vous entendre; mais

il me semble que vous n'avez besoin que de vos yeux pour voir que c'est du poil.

LE TRÉSORIER.

C'est aussi ce que j'apperçois très-distinctement, mais il reste à savoir quelle sorte de poil.

LE BARON.

Oh ! puisque vous voulez que je vous le nomme, c'est du poil de cochon, le seul propre à cet usage.

LE TRÉSORIER.

Et voilà précisément celui dont nous ne pouvons nous servir.

LE BARON.

Il faudrai cependant bien vous y résoudre, & si pour vous y autoriser, le

Fedsa du Mufti eſt néceſſaire, je me charge de l'obtenir.

Ici la foule qui nous entourait & qui avait déjà murmuré ſourdement, éclata par le cri général de *Dieu nous en préſerve*. Le grand Tréſorier en pâlit, & me prenant par le bras, de grace, me dit-il d'une voix tremblante, ne prononcez pas le nom du Mufti. Voulez-vous nous faire mettre en pièces ? Mais j'étais ſi animé contre tant d'abſurdités, que ſans égard pour cet avis, je dis en élevant la voix : A quoi ſert ce ridicule tintamare pour du poil de cochon, lorſque toutes vos moſquées en ſont pleines. Ce dernier mot que je n'avais pas lâché ſans motif, mit le comble à l'agitation du peuple & à l'effroi du grand Tréſorier, qui croyait déjà voir enſanglanter la ſcène. Je montai auſſi-tôt ſur l'affût d'un canon, d'où je regardai la foule dont les murmures fanatiques avaient redoublé,

blé, le mot ſilence que je prononçai fortement, & dont elle fut étonnée, me tint lieu du droit de lui en impoſer. Profitant auſſi-tôt du calme momentané que j'avais opéré: n'y a-t-il pas parmi vous, m'écriai-je, quelque Peintre? qu'il paraiſſe, & nous juge. Un vieillard vénérable éleve alors la voix, je ſuis Peintre, me dit-il, que voulez-vous? Je veux, lui repliquai-je, ſi vous êtes bon Muſulman, que vous diſiez la vérité, en répondant aux queſtions que je vais vous faire. Pendant cette ſcène, le grand Tréſorier que j'avais également étonné, s'était un peu remis de ſa frayeur, & ſoupçonnant que j'avais envie de me ſervir du Peintre pour nous tirer d'affaire, il le fit approcher, & lui ordonna d'être exact dans ſes réponſes.

LE BARON *au Peintre.*

Avez-vous peint l'intérieur de quelque Moſquée?

LE PEINTRE.

Plusieurs, & des plus considérables.

LE BARON.

De quels outils vous êtes-vous servi ?

LE PEINTRE.

De plusieurs couleurs.

LE BARON.

Souvenez-vous que vous êtes Musulman, que vous devez hommage à la vérité. Pourquoi tergiversez-vous ; la couleur n'est pas un outil, c'est un moyen; vous vous serviez de brosses ; de quoi sont faits ces gros pinceaux ?

LE PEINTRE.

Ils sont d'un poil blanc. Nous les

achetons tous faits, & nous ne les préparons pas.

LE BARON.

Vous savez cependant de quel animal est ce poil, & c'est ce qu'il faut me dire?

LE TRÉSORIER *au Peintre.*

Oui, tu dois dire la vérité; il est important de la savoir.

LE PEINTRE *au Trésorier en élevant la voix.*

En ce cas, Seigneur, je la dirai, tous nos pinceaux sont de poils de cochon.

LE BARON *au Peintre.*

Fort bien; mais ce n'est pas tout, qu'est devenu le poil, après vous être servi de vos pinceaux; & la Mosquée achevée, qu'avez-vous rapporté au logis?

LE PEINTRE.

Ma foi, je n'y ai rapporté que les manches, & le poil eſt reſté au mur.

LE BARON.

Vous voyez donc que puiſque le poil de cochon ne ſouille pas vos Moſquées, il n'y a nul inconvénient à vous en ſervir contre vos ennemis.

Le cri de *louange à Dieu*, fut la réponſe que le peuple fit unanimement, & le grand Tréſorier ſaiſi d'une joie d'autant plus vive qu'elle ſuccédait à la crainte, ſe débarraſſe auſſi-tôt d'une ſuperbe peliſſe de martre de Sibérie, la jette à terre, s'empare d'un des fouloirs, le fait jouer dans l'ame de la pièce : allons, mes amis, dit-il, ſervons-nous de cette nouvelle invention pour le ſalut & la gloire des vrais Croyans.

Le ridicule dénouement de cette

ſcène était ſans doute digne de ſon ſujet. Le Tréſorier était content, le peuple était enchanté; mais cette preuve de leur commune ineptie m'aurait déterminé à les y abandonner, ſi les difficultés même n'avaient pas été pour moi une ſorte d'aiguillon auquel il m'était impoſſible de réſiſter. La ſcène qui venait de ſe paſſer, racontée au Viſir & aux autres Miniſtres, à leur arrivée, les diſpoſa aux applaudiſſemens qu'ils donnèrent à l'agilité des Canonniers, dont la promptitude ſe réduiſit cependant dans ce premier eſſai à tirer cinq coups par minute. C'était ſans doute beaucoup pour des Turcs, & l'on pouvait ſe flatter que des hommes plus jeunes que ceux que l'on m'avait donné, n'auraient beſoin que d'être exercés pendant quelques tems pour arriver au degré de perfection deſiré. Pluſieurs Turcs, ſpectateurs, offrirent même de s'engager; mais tout le monde blâ-

mait les foulọirs recourbés, & croyait qu'en ſimplifiant cet inſtrument l'on ajouterait à la promptitude. Cette obſervation populaire avait déja paſſé juſqu'à la tente du Viſir, lorſque je m'y rendis. Ma petite troupe m'y avait ſuivi, & le grand Tréſorier toujours preſſé de parler, ouvrit l'avis d'employer le fouloir droit comme le plus facile. Je combattis cette propoſition en démontrant le danger auquel les Canonniers feraient expoſés. Bon, reprit-il, avec gaieté, quelques Canonniers de plus ou de moins, qu'importe, pourvu que le Grand-Seigneur ſoit bien ſervi. Ce propos me parut ſi indécent, & cette occaſion ſi favorable pour me venger de ce Miniſtre, & m'établir avantageuſement dans l'eſprit du peuple, qu'élevant la voix de manière à être entendu des Canonniers qui bordaient la haie devant la tente, je lui répon-

dis que ne pouvant séparer les intérêts du Grand-Seigneur de la conservation de ses sujets ; je ne me permettrais jamais de les traiter aussi légérement, & que je renoncerais plutôt à la gloire de le servir que d'avoir à me reprocher le moindre accident. Cette courte harangue en excitant un murmure subit parmi les Canonniers & parmi le peuple amassé en foule derriere eux, força les applaudissemens du Visir ; & lorsque je sortis pour faire recommencer l'exercice, la troupe des Canonniers encore échauffée de ce qu'elle venait d'entendre, m'entoura avec précipitation, m'enleva de terre, rendit graces à Dieu de ma réponse, & dit à plusieurs reprises, & à très-haute voix: Eh, qu'importe, quelques Trésoriers de plus ou de moins, pourvu que le Grand-Seigneur soit bien servi.

La seconde reprise de l'exercice était à peine terminée que le Visir me fit

prier de venir lui parler. Votre essai a si bien réussi, me dit-il, que nous ne pourrons plus douter du succès lorsque vous aurez pris toutes les mesures nécessaires, & sur lesquelles nous demanderons les ordres du Grand-Seigneur; mais comme il est d'usage que les Bureaux soient fermés, lorsque nous nous absentons de la Porte; que nos sorties sont d'ailleurs une espèce de récréation dont nous jouissons rarement & que nous prolongeons volontiers, je desirerais que vous fissiez tirer ces Canonniers au blanc, vous resterez avec nous pendant ce temps, nous causerons, tout cela nous amusera. Une butte que j'avais fait construire, & qui se trouvait en face de la tente du Visir, lui avait sans doute fourni cette idée. Je lui objectai en vain que les pieces étaient trop courtes, qu'elles serviraient mal l'objet qu'il se proposait, & qu'aucun boulet ne tou-

cherait la butte où il n'y avait d'ailleurs qu'un ſeul piquet pour en déterminer le centre. Cela eſt égal, me répliqua-t-il, ils feront du bruit, c'eſt tout ce qu'il nous faut. Les pièces furent auſſi-tôt traînées devant la tente du Viſir, d'où nous nous amuſâmes pendant quelque temps à obſerver les coups, qui, comme je l'avais prévu, donnaient tantôt à droite, tantôt à gauche. Pendant cette occupation qui ſuffiſait à l'amuſement des Miniſtres d'un grand Empire, le Tréſorier toujours prêt à ſe diſtinguer, & qui n'avait ceſſé d'accuſer les Canonniers de manquer d'adreſſe, nous annonce qu'il va eſſayer la ſienne. Auſſitôt, il ſe lève, ôte ſa péliſſe, retrouſſe ſes habits, s'empare d'une pièce, & ſe faiſant aider d'un de ſes ſervants, met tous ſes ſoins à la bien pointer ; curieux de l'examiner de plus près, & d'épier quelque nouvelle occaſion de le punir de

l'aventure du matin, je m'étais levé pour me rapprocher de lui, je fis ſigne au maître Canonnier de lui préſenter la mêche pour m'amuſer de l'embarras qu'il aurait à s'en ſervir. La main lui tremblait ſi fort, qu'il ne put jamais la diriger ſur la poudre. Quoi donc, lui dis-je, vous venez donner des leçons, & vous avez peur? Je me ſaiſis en même-tems de ſa main, que je dirigeai ſur l'amorce; mais il avait pointé ſi haut, qu'on ne put obſerver la direction du boulet. Vous êtes auſſi mal adroit que les autres, lui dit le Viſir, lorſque nous rentrâmes, & je ſuis certain qu'il n'y a que Tott qui puiſſe nous donner des leçons; m'adreſſant en même-tems la parole: vous devriez bien, continua-t-il, montrer au Tréſorier comment on touche la butte. Je ne ferais pas plus heureux, lui répondis-je, & tandis qu'il inſiſte, & que je me défends d'une

épreuve dont le résultat pouvait leur faire penser que je n'en savais pas plus qu'eux, le premier Interprête du Roi qui m'avait accompagné à Kiathana, me dit en Français : pourquoi ne pas essayer ? Vous toucherez peut-être. Le Visir remarque à ses gestes qu'il m'invite à le satisfaire. Il redouble ses instances, & me réduit enfin à la nécessité de pointer une piece. Mais j'étais si certain de perdre le boulet, qu'excepté de placer la pièce dans la direction du but, je ne pris aucun soin pour en assurer le coup. Cependant on admire ma promptitude ; le Canonnier apprête son boute-feu, tous les yeux sont attentifs, le coup part, & je partage véritablement l'étonnement de tout le monde, en voyant couper le piquet qui désignait le centre de la butte. Le cri de Machalla [1] retentissait

[1] *Machalla* : (*ce que Dieu a fait*), expression de la plus grande admiration.

de toutes parts. Le premier Interprête s'applaudiſſait de ſa prophétie, & le Viſir auquel je voulais perſuader que c'était un coup de haſard, me dit avec le ſourire d'un homme qui croit avoir pénétré un grand myſtère : ſoit ; c'eſt un haſard ; mais cette épreuve ſuffit, nous n'en voulons pas d'autre, & ne doutons pas que le haſard ne vous favoriſe toujours. Je fis de vains efforts pour diſſiper un préjugé auſſi ridicule ; mais cette journée ſemblait deſtinée à me dévoiler l'ignorance des Turcs. Cependant j'obtins l'avantage d'avoir écarté les difficultés qu'elle voulait oppoſer aux innovations, & celui de m'être emparé de la multitude.

Le Grand-Seigneur auquel on rendit compte de ce premier eſſai, donna ordre auſſi-tôt de faire parvenir à ſon armée des Canonniers inſtruits, & toutes les choſes néceſſaires à cette nouvelle in-

vention. L'esprit de cet ordre n'était pas douteux, mais on se contenta d'obéir à la lettre. Plusieurs balles de chalons Anglais achetés pour faire 20000 sacs à cartouches, fournirent de jolis habits d'été à ceux qui inspectaient le travail; cinquante pièces de 4, mal fondues, mais accompagnés de nouveaux fouloirs, furent embarquées sans affûts, parce que l'ordre n'en avait pas parlé. Les cinquante Canonniers eurent ordre de les accompagner à Varna, où il durent laisser leurs canons ensablés sur le rivage, faute de moyens de les transporter, & ce fut là tout le fruit de la ponctualité des Ministres du Grand-Seigneur. Ce Prince ne tarda pas à être instruit du peu de succès des soins qu'il se donnait, & le Visir qui commandait l'armée, ayant représenté à Sa Hautesse la nécessité de le pourvoir de pontons & de gens instruits dans l'art de les employer, (mé-

thode jusqu'alors inconnue aux Turcs), Sultan Mustapha, me chargea de cette besogne. Il voulut aussi qu'elle me fut entièrement abandonnée.

Assuré par une longue expérience de la déprédation des sommes destinées aux dépenses utiles, ce Prince exigea sur-tout que la Trésorerie ne comptât qu'avec moi seul, des frais que mon travail pourrait occasionner. Vous pouvez, me dit le Visir, prendre l'argent qui vous sera nécessaire, il vous sera remis sur votre simple quittance; & ce témoignage de la confiance de notre Empereur doit d'autant plus vous flatter qu'il ne l'accorde à aucun de nous. J'en prise infiniment le motif, lui repliquai-je, mais je ne me permettrai jamais d'en user, & plein de zèle pour tout ce qui peut intéresser le service de Sa Hautesse, je ne me refuse qu'au maniement de ses deniers. Le Tefterdar & le Reis-Effendi

appellés à la conférence que j'avais avec le premier Miniſtre, relativement à la fabrication des pontons, ſe réunirent à lui pour me preſſer de m'occuper de ce travail ſans reſtriction ; mais je perſiſtai à demander la nomination d'un homme de confiance uniquement chargé de la comptabilité. Un homme de confiance, reprit le Viſir avec vivacité ! où le trouver ? pour moi je n'en connais point. En connaiſſez-vous, continua-t-il en s'adreſſant au grand Tréſorier ? Non, Seigneur, répondit celui-ci. Le Viſir ſe tournant enſuite du côté du Reis-Effendi : & vous, pouvez-vous nous en indiquer ? moins que perſonne, répondit-il en riant, je ne connais que des fripons. Vous voyez, me dit alors le premier Miniſtre, que vous exigez l'impoſſible : voilà à quoi nous ſommes réduits ; mais il y a un parti à prendre, c'eſt en abattant beaucoup de têtes qu'on peut

remédier au désordre. Je fus d'autant plus révolté de cette solution, que ces juges si sévères pour les délits des autres en étaient la véritable cause; & ne pouvant résister au désir de leur en donner la preuve, en leur citant un exemple récent: je sais, répliquai-je au Visir, que votre Altesse est dépositaire de l'autorité Souveraine; mais par cela même que cette autorité émane de Dieu, vous ne pouvez en user qu'avec justice. Croyez-vous donc, interrompit-il, qu'on s'en écarte en punissant les voleurs? Oui sans doute, repris-je, lorsque les vols sont autorisés, ils cessent d'être punissables. De quel droit, par exemple, pourriez-vous sévir contre les déprédations de l'Inspecteur des frontières, que vous avez fait partir la semaine dernière, chargé d'examiner & de certifier l'approvisionnement des Places? Sa nomination lui a couté vingt bourses,
son

son équipage & ses frais lui auront coûté autant, aucun appointement n'est attaché à ses fonctions, n'est ce pas donner un consentement tacite à l'espoir que cet homme a conçu de doubler sa mise ? Serait-il juste de le rechercher sur les abus qui en résulteront [1]. Sultan Soliman de glorieuse mémoire, ajoutai-je, en établissant des surveillans sur tous les objets de l'administration, leur avait assigné des appointemens proportionnés à leurs emplois; il avait aussi le droit de les punir. Supprimer les émolumens légitimes, c'est autoriser la rapine, qui les remplace. Payez le Trésorier que je vous demande, je répondrai de son honnêteté. Pendant cette harangue mes auditeurs se regardaient, & le Visir,

[1] C'est sur le rapport d'une inspection faite sur les mêmes principes, que, pendant la négociation de Belgrade, la Porte assurait M. de Villeneuve que la Forteresse d'Oczakow était parfaitement approvisionnée; elle fut prise peu de tems après faute de munitions nécessaires à sa défense.

loin de rien objecter, dit à ses collégues : je ne croyais pas qu'il nous connût si bien. On décida ensuite que, puisque je persistais à avoir un acolyte pour la manutention des deniers, on proposerait au Grand-Seigneur de nommer à cette place Chamlu-Hussein-Effendi. On lui donnera des appointemens, mais, ajouta le Visir en riant, nous ne vous conseillons cependant pas d'en répondre.

Le Grand-Seigneur avait trop d'empressement de me voir occupé de la fabrication des pontons, pour me faire attendre la nomination du nouvel Intendant, & Chamlu-Hussein qui avait suivi le dernier Ambassadeur Turc en France, me donna bientôt l'occasion de juger que le Visir ne l'avait pas choisi pour diminuer les dépenses que mon travail allait occasionner. J'établis mes atteliers à l'arsenal, & tandis que

j'y surveillais la construction des carcasses, le corps des chaudronniers chargé de préparer les feuilles de cuivre, m'apportaient journellement des échantillons qui prouvaient plus de mauvaise foi que de mal-adresse. Le talent que ces ouvriers ont de manier le cuivre est en effet si connu, que, ne soupçonnant pas leur véritable motif, je persistai à exiger d'eux un travail auquel je savais qu'ils pouvaient suffire, & ces malheureux réduits au désespoir, & ne pouvant s'expliquer en présence de l'Intendant, se déterminèrent à réclamer sécrètement mon humanité, pour se mettre à l'abri de la véxation dont ils étaient menacés. Le chef de cette communauté, député vers moi, m'avoua que la mal-adresse de ses compagnons n'était que feinte. Vous avez déja, me dit-il, deviné une parti de notre secret, je viens vous confier le reste. La Porte

veut nous assujettir au prix du Miry [1]. Nous sommes ruinés, si vous nous employez; nous serons sévérement punis, si vous vous plaignez. Notre sort est entre vos mains. Ces deux écueils étaient embarrassans; mais je n'hésitai cependant pas à les en garantir, & prétextant l'avantage qui résulterait de la légéreté des pontons, j'annonçai le lendemain à la Porte que je les ferais garnir en cuir. C'était sans doute rejetter sur le corps des Tanneurs la vexation dont je préservais celui des Chaudronniers; mais le bon marché de ce dernier expédient la rendait moins onéreuse.

Une compagnie de Jénissaires uniquement attachée au service des pompes, & casernée dans l'enceinte de l'arsenal,

[1] Le Miry ou fisc chez les Turcs a imposé la loi barbare & jamais économique de soumettre les travaux publics à un taux si bas, que cette vexation y produit constamment le double effet de ruiner le vendeur & l'acheteur.

m'offrait un grand nombre d'ouvriers accoutumés par le travail des tuyaux de cuirs à celui qui m'était nécessaire pour coudre & préparer le doublage des pontons. Le chef de cette compagnie eut ordre de me seconder ; c'était une véritable aubaine pour lui, elle me valut sa bienveillance & anima son zèle. J'étais occupé des différens objets que ce travail exigeait, & le Grand-Seigneur me pressait d'établir quelques pontons sur la rivière de Kiathana [1], afin d'essayer si cette sorte de pont que l'ignorance ne cessait de calomnier, suffirait effectivement au transport de l'artillerie. J'allais journellement à l'arsenal, & je

[1] Un moulin à papier, anciennement établi sur cette riviere, lui a donné son nom ainsi qu'à la prairie qu'elle parcourt. Cette petite riviere qui a son embouchure au fond du Port de Constantinople, qu'on nomme aussi les eaux douces, est sur-tout célébre par le Palais que Sultan-Achmet fit bâtir sur son cours à trois quarts de lieue de la Capitale. Il ne sert plus au Grand-Seigneur que pour quelques parties de

m'y rendais un matin par un verglas si dangereux, que, malgré toutes précautions, je ne pus éviter une chûte qui me foula le pied gauche. Je ne sentis d'abord qu'un grand engourdissement, & je me faisais soutenir par mon Laquais pour continuer ma route, lorsqu'après quelques pas, les douleurs se développèrent si vivement, que j'eus peine à gagner la caserne des Jénissaires pompiers, par une porte de leur jardin que je trouvai heureusement ouverte. Le Colonel n'y était pas, mais les Officiers & les Soldats ne montrèrent pas moins d'empressement à me prêter tous les

plaisir, ou pour assister aux exercices d'Artillerie qu'on y a établi; mais on y voit encore les Cascades qui décoraient ce Palais. On apperçoit aussi sur les deux côtes qui bordent le vallon les débris des bâtimens que l'on y avait construit pour loger les Grands. Cette grossiere imitation du Château de Marly, dont l'idée avait été fournie par le pere du dernier Ambassadeur Turc, a été détruite par les rebelles qui détronèrent Sultan-Achmet.

secours dont ils croyaient que j'avais besoin ; l'un m'offrait du café, l'autre une pipe, celui-ci à manger : aucun d'eux n'imaginait ce qui pouvait m'être véritablement utile. Quoique je fusse presque évanoui, j'eus assez de connaissance pour appercevoir qu'avec de tels Médecins je ne pouvais, sans le plus grand danger, céder à l'excès de mes douleurs. Je rassemblai mes forces, je me fis déchausser pour plonger mon pied dans l'eau froide ; & les Jénissaires qui n'auraient pas deviné ce reméde, n'ayant pas d'autre vase, m'apportèrent la marmite de la compagnie [1]. Ce bain à la glace était sans doute le seul moyen

[1] La considération dont jouit la marmite des Jénissaires, ne peut être comparée qu'à celle que nous accordons aux drapeaux. Elle est au degré de deshonorer la troupe qui se la laisserait enlever par l'ennemi. C'est aussi, d'après ce préjugé que le Colonel est nommé Donneur de soupe, que le Major est appellé Chef-de-Cuisine, & que les marmitons & le porteur d'eau en sont les Aides-Majors.

de me procurer un bien éventuel ; mais il augmenta les douleurs du moment à tel point, que pendant trois quarts d'heure que j'y restai jusqu'à l'arrivée d'une chaise à porteurs que j'avais envoyé chercher, je ne pus me préserver de l'évanouissement qui me menaçait à chaque instant, qu'en respirant du vinaigre, & en me faisant jetter de l'eau au visage ; les Jénissaires ne concevaient pas que j'accordasse une préférence à ces secours, sur le vin & le café qu'ils ne cessaient de m'offrir. L'accident qui venait de m'arriver avait eu trop de témoins, pour que le bruit ne s'en répandît pas promptement. A peine étais-je chez moi, que le Visir me fit témoigner l'intérêt qu'il y prenait. Le Grand-Seigneur eut même la bonté d'envoyer savoir de mes nouvelles ; mais ce Prince était trop actif, pour m'accorder le repos dont j'avais besoin :

il me fit presser de suivre les travaux; & l'invitation de me faire porter & de ne négliger aucun des moyens qui pouvaient assurer ma guérison, prouvait seulement qu'il était impatient de voir les pontons.

Je me rendis le troisième jour de ma chûte à mes atteliers, & le pont ne tarda pas à être établi sur la rivière de Kiathana, vis-à-vis le Kiosk du Grand-Ecuyer. Sultan Mustapha voulut juger par ses propres yeux du succès de cette entreprise. Il donna ordre à l'Arrabadgi-Bachi [1], de conduire au nouveau pont quatre pièces de canon, & sa Hautesse me fit avertir en même-temps de m'y

[1] Le Chef des charrois; cette charge fut établie par Sultan-Soliman, qui fonda en même tems l'entretien de 4000 chevaux pour le tirage de l'artillerie; mais les biens domaniaux destinés à cette dépense ayant été successivement concédés à des particuliers qu'on voulait favoriser, toute redevance fut bientôt méconnue, & les pièces de canon furent trainées à Kiathana par les chevaux qu'on enleva des moulins.

trouver après la prière du matin, ainsi que Chamlu-Hussein-Effendi. Nous y étions à peine arrivés, que nous vîmes paraître un bateau à trois paires de rames, semblables à ceux dont le peuple se sert journellement, mais tellement connu que nos bateliers ne s'y trompèrent pas. En effet il aborda, & nous en vîmes sortir le Grand-Seigneur vêtu comme un Oda-Bachi [1]; il était accompagné de deux de ses gens déguisés en Jénissaires. Ceux-ci se mirent à l'écart en arrivant, & s'y tinrent constamment, pendant que Hussein & moi accompagnions Sultan Mustapha sur le pont dont il examina la structure avec beaucoup de soins. Il fit ensuite passer l'artillerie à plusieurs reprises, & ne négligea aucun des détails qui pouvaient

[1] Chef de chambrée : cette charge militaire équivaut à celle de Capitaine, & chez les Turcs les différentes formes de turban y distinguent tous les états & tous les grades.

l'éclairer sur la manière de transporter & d'établir ces ponts militaires. Ce Prince qui me tenait depuis long-temps debout, s'appercevant que je souffrais, me parla avec intérêt de l'accident qui m'était arrivé, & mon acolyte, croyant faire sa cour à son Maître, en faisant valoir mon activité, insistait sur la fatigue dont je l'accablais, & ne démontrait que son inertie. Vous ne savez donc pas, lui dit le Grand-Seigneur, pourquoi cette différence entre vous deux : je vais vous l'expliquer. Lorsque Tott est venu au monde, il est tombé sur ses deux pieds, s'est mis à courir, & vous, Hussein, vous êtes tombé sur le cul, & vous y êtes resté. Si cette apostrophe humilia le courtisan, il en fut bientôt consolé par l'ordre de distribuer à mes gens un sac de sequins [1],

[1] Le sequin est une monnaie d'or ; mais il y en a de diffé-

que son Maître lui donna en allant s'embarquer. La vivacité avec laquelle Sultan Mustapha s'approcha de son bateau, ne lui ayant pas permis d'appercevoir une marche en sortant du Kiosh, le faux pas qu'elle lui fit faire, l'aurait exposé à une chûte dangereuse, si nous ne nous fussions pas empressés de le soutenir. Tandis que ce Prince en s'embarquant, applaudissait au succès du nouveau pont, & m'engageait à presser les travaux qui pouvaient assurer à son armée l'avantage d'avoir des pontons, je voyais Hussein uniquement occupé à crever le petit sac de séquins qu'il tenait dans sa poche [1], afin de les mêler

rentes valeurs. Le séquin le plus en usage vaut à peu-près 7 liv. de notre monnaie.

[1] Les Turcs ont toujours les habits de dessous croisés & fixés par une ceinture qui retient tout ce qu'ils placent sous ces revers, entre la doublure desquels il y a des poches ménagées pour les montres, l'argent & autres effets qu'ils soignent plus particuliérement.

avec ceux qui lui appartenaient : de cette manière, confondant sa générosité avec celle du Prince, mon collégue se contenta de distribuer dix séquins à chacun de mes gens, & crut pouvoir en sûreté de conscience s'en réserver au moins deux cent pour son compte.

Le Visir & les Ministres de la Porte ne virent pas sans jalousie le rendez-vous que je venais d'avoir avec leur Maître, & sous le spécieux prétexte de conserver au peuple le spectacle d'une invention aussi utile que nouvelle pour Constantinople ; mais en effet dans la seule vue de faire pourrir les pontons, ils ordonnèrent que ce pont demeurât jusqu'à nouvel ordre. Cependant le soin des ouvriers qui le veillaient, empêcha l'effet de cette basse jalousie ; le peuple en profita ; le pont fut pendant quarante jours le but de ses promenades, & la nécessité de rendre à la riviere sa navigation

contraignit les Ministres à attendre une autre occasion pour me nuire.

J'étais convenu avec le Grand-Seigneur que l'on accompagnerait les cinquante pontons destinés pour l'armée, d'un nombre suffisant d'hommes capables de s'en servir, & d'un chef assez instruit pour les bien commander; mais cette instruction si nécessaire fut précisément l'article négligé. On embarqua tout l'attirail, tout s'achemina vers l'armée, & le chef des Pontonniers s'y rendit avec sa troupe, sans avoir daigné faire connaissance ni avec moi, ni avec les pontons.

Ces différens envois ne servaient qu'à encombrer le Port de Varna, & le Grand-Visir laissa bientôt dans l'oubli ce qu'il avait demandé à la Porte avec le plus d'instance.

L'armée Ottomane croupissait également à Babagdag où son camp fut établi

pendant près de trois ans. L'approvisionnement que l'ignorance des Généraux n'aurait pu calculer, & que l'arrivée imprévue d'une multitude de volontaires rendait incalculable, en présentant successivement l'abondance ou la disette, le gaspillage ou les plaintes, accrurent l'indiscipline au degré de braver l'autorité qui n'avait pas su la maintenir; le despotisme dont l'art n'est pas de conserver, mais qui excelle toujours dans celui de détruire, s'empressa de donner à Abdi-Pacha la place de Jénissaire-Aga, afin de remettre la haute police de l'armée entre les mains d'un homme dont la réputation était celle d'un bourreau. Son premier soin fut aussi de faire creuser de grands puits, & son occupation journalière de les remplir de soldats qu'il faisait étrangler sur le moindre prétexte & sans aucun examen. Abdi-Pacha n'était pas depuis trois mois en place que le

public lui reprochait déja la mort de plus de trente mille hommes, & que le Gouvernement s'applaudissait d'avoir trouvé un expédient aussi efficace pour assurer le bon ordre & l'abondance. Les moyens que les Turcs emploient pour surprendre leur ennemi, ne sont pas moins étranges. On a vu le Grand-Trésorier, commandant un détachement de nuit, se faire éclairer par la flamme des bois résineux, disposés à cet effet dans des réchauds de fer fixés au bout de longues perches. Abdi-Pacha fut surnommé le faiseur de puits, & le Grand-Trésorier ne fut plus désigné que sous le nom du flamboyant.

Quelque fût l'ignorance des Turcs, il n'était pas moins vrai qu'il manquait à leur armée une artillerie de campagne, dont les plus grands talens n'auraient pu se passer. On ne pouvait employer les fonderies déja établies. Tout le travail

travail se faisait dans des fourneaux d'Usine[1], & le bronze calciné d'abord par l'action des soufflets, & réfroidi ensuite au fond des bassins, n'arrivait qu'en pâte dans les moules, dont la défectuosité ajoutait un vice de plus aux pièces qui en sortaient. Je proposai l'établissement d'un fourneau de réverbère, celui d'une machine à forer les pièces. Le projet de fondre sans soufflets, de couler plein, de forer ensuite, fit rire les fondeurs Turcs. Mais le Grand-Seigneur m'avait accordé sa confiance; il chargea ses Ministres de conférer avec moi sur cet objet, & ceux-ci ne s'occupèrent bientôt qu'à faire échouer mon entreprise. Le premier moyen qu'ils employèrent fut de rejetter la proposition que je leur fis d'attirer à Constantinople les ouvriers

1 Fourneaux d'usage pour les fontes de fer.

dont j'avais beſoin, & dont je préſentai la liſte au Viſir. Vous propoſez, me répondit ce premier Miniſtre, des choſes ſi étranges, que nos plus habiles ouvriers les regardent comme impoſſibles; commencez donc par nous en démontrer le ſuccès; faites ſeulement une pièce telle que vous l'annoncez, & nous ferons venir enſuite tous les ouvriers que vous voudrez. Une réponſe auſſi abſurde m'aurait ſans doute juſtifié d'abandonner les Turcs à leur ineptie: elle me révolta; je m'aveuglai ſur la témérité de l'entrepriſe, & nous convînmes que le lendemain je me rendrais avec un des Miniſtres de la Porte, pour choiſir le lieu où la nouvelle fonderie ſerait établie. Cependant je n'eus pas plutôt fait ce coup de tête, que, réfléchiſſant ſur l'énormité du travail, je penſai aux moyens d'en venir à bout. M. le Comte de Saint-Prieſt ne pouvait

ignorer aucune de mes démarches, & je devais perſonnellement à cet Ambaſſadeur d'autant plus de confiance, que peu d'hommes à ſa place auraient mis les mêmes ſoins dont il favoriſait conſtamment tout ce qui pouvait augmenter mon crédit à la Porte. Le projet de diriger la fabrication d'une nouvelle artillerie paraiſſait auſſi un aſſez grand effort, pour qu'il n'imaginât pas qu'on pût aller au-delà; & lorſqu'en lui racontant ce qui venait de ſe paſſer, je lui dis la réponſe du Viſir pour refuſer les ouvriers, il en fut ſi indigné, que m'interrompant vivement, j'eſpère, me dit-il, que vous les avez envoyé paître? Point du tout, lui répondis-je, j'ai accepté. Mais le calme de ma réponſe ne put tranquilliſer M. de Saint-Prieſt; ſa prudence calculait tous les inconvéniens; ſes lumières prévoyaient toutes les difficultés, ſon amitié les

exagérait, & je ne parvins à le rassurer un peu qu'en lui garantissant le succès. J'avais besoin de me le garantir à moi-même; je n'avais jamais vu de fonderie, & mon goût pour les arts, dont je m'étais toujours amusé, n'avait pu me porter vers celui qui ne peut jamais amuser personne. L'étude que je dus en faire devint aussi pour moi un travail sérieux, & je me rendis au rendez-vous du Grand-Trésorier, nommé pour m'accompagner dans la recherche du terrein de la nouvelle fonderie, qu'après avoir bien étudié la position & la nature du sol propre à cet établissement; mais nous parcourûmes envain les différens endroits qui pouvaient me convenir; on trouvait des difficultés par-tout, & je vis clairement que la jalousie des Ministres voulait se faire une alliée des eaux de la mer, en me plaçant sur le rivage. Il eût sans doute été plus prudent de

ſaiſir ce nouvel obſtacle, pour renoncer à la beſogne; mais l'entêtement abondonne rarement les frais qu'il a fait. J'obſervai ſeulement qu'il en coûterait davantage au Grand-Seigneur, & j'ajoutai avec aſſez d'humeur, pour faire voir au Grand-Tréſorier que je n'étais pas ſa dupe, que s'il ne voulait pas ménager les tréſors de ſon Maître, j'établirais la fonderie au milieu du Port. Le Chéir-Emini [1], fut chargé de payer les dépenſes, & un Grec, prétendu Architecte, eut le ſoin de raſſembler les ouvriers, & de leur faire exécuter mes ordres. J'avais étudié le premier plan, & trouvé le moyen de le défendre des eaux; mais il me fallait conſtamment joindre la pratique à la théorie; être tout à la fois architecte, maçon, tailleur de pierres, forgeron, ſerrurier. Mes plans

[1] L'Intendant de la ville: ſa charge eſt plus particuliérement analogue à celle de Surintendant des bâtimens.

n'étaient que pour moi, personne ne les entendait; aucune analogie entre le travail que j'ordonnais, & celui auquel les ouvriers étaient habitués; & j'ai dû souvent, pour vaincre les difficultés d'une mauvaise habitude, mettre le maçon à la forge, & donner la truelle au forgeron. Un Grec, expert dans l'art de faire des moulins, apporta cependant quelqu'intelligence & quelque propreté dans la construction de la machine à forer. Les Mémoires de Saint-Remi & l'Encyclopédie me guidaient journellement, & me suffirent jusqu'au moment où je dus faire les moules; mais là je fus arrêté tout court. La terre des Chartreux, la seule indiquée sans désigner ce dont elle est composée, ne me donnant aucune lumière sur les analogues que j'aurais pu me procurer, j'eus recours à un mêlange de glaise, de sable & de plâtre qui m'en tint lieu.

Enfin, tout étant diſpoſé pour mettre le feu au fourneau, je le chargeai de trente milliers de métal; & la matière étant en bain au bout de treize heures, pendant leſquelles je dus ſupporter ſeul la fatigue d'un travail que perſonne ne pouvait partager avec moi, je coulai à la pointe du jour vingt pièces de canon avec un ſuccès qui ſurprit & enchanta les Turcs, tranquilliſa M. de Saint-Prieſt, & m'étonna plus que perſonne. J'avouai alors à cet Ambaſſadeur que c'était la première fonte que j'euſſe vue. Il frémit de la témérité de mon entrepriſe : elle pouvait en effet paraître folle ; mais on ne peut cependant diſconvenir qu'une ſorte d'obſtination dans le vouloir, & de la docilité dans l'action, ſont deux moyens auxquels les plus grands obſtacles réſiſtent difficilement.

Toutes les abſurdités & les calomnies que l'ignorance & la mauvaiſe-foi

avaient rassemblé contre moi, disparurent. La possibilité de fondre sans soufflets était démontrée, & la machine à forer ne laissa bientôt aucun doute sur la perfection du nouveau travail. La Porte n'opposa plus d'obstacles à l'arrivée des ouvriers ; l'état que j'en avais présenté fut agréé ; mais le fondeur fut si mal choisi par la personne de Marseille, à laquelle je donnai ce soin, que j'ai toujours dû surveiller les fontes, & congédier enfin cet homme, lorsque mon charpentier que j'employais à tout fut en état de le remplacer.

Tandis que je travaillais à Constantinople à préparer aux Turcs une meilleure artillerie, celle des Russes, en agissant sur le Danube, assurait à mes opérations le concours du Grand-Visir ; & quelques bombes tirées à ricochet, ayant dissipé la cavalerie Ottomane, la Porte demanda avec instance des mortiers

dispofés pour le même effet, & des bombardiers en état de s'en servir. La plaine d'Ocmeidan[1], fut choisie pour faire les épreuves dont je fus requis de m'occuper. Tout étant préparé, les Ministres de la Porte, toujours empressés d'être mes Juges, fixerent le lendemain pour venir y assister; mais le Grand-Seigneur leur envoya ordre de vaquer à leurs emplois, en leur faisant dire qu'il irait lui-même à Ocmeidan. Cet avis, qui ne me parvint que fort tard, m'obligeait de partir à la pointe du jour, pour dévancer l'arrivée de tout ce qui précède le Grand-Seigneur. J'avais eu soin de

[1] Ocmeidan, ou la plaine des Fléches, dont une partie est parsemée de petites colonnes de marbre chargées d'inscriptions. Leurs distances désignent celle que les Fléches ont parcouru, & le nom de ceux qui les ont lancées : les Empereurs Turcs ont eu presque tous la vanité de prétendre à ce genre de célébrité. Ocmeidan est aussi le lieu où l'on donne ordinairement les fêtes relatives à la Circoncision des Princes Ottomans. Le Grand-Seigneur y a un fort beau Kiosk ainsi que les bâtimens nécessaires pour recevoir sa Cour.

préparer la veille, ce qui devait servir aux expériences; & dans ce soin je m'étais réservé celui de charger moi-même les bombes, afin d'être sans inquiétude sur les accidens qui pouvaient résulter de la moindre négligence à cet égard. La foule du peuple qui se rassemblait & grossissait à chaque instant, me fit m'applaudir de ma prévoyance; mais l'imprudence de cette populace ne me tranquillisait pas sur les dangers, auxquels son ignorance pouvait d'autant plus l'exposer, qu'accoutumés à voir tirer les bombes en l'air, les Turcs ne pouvaient se persuader que j'eusse besoin d'un espace découvert en avant du mortier, & je dus attendre l'arrivée du Grand-Seigneur pour disposer le tir des pièces. Le Cheir-Emini [1] qui, dans cette expé-

[1] Cheir-Emini, l'Intendant de la ville & plus particulièrement l'Intendant du Sérail. Il surveille tous les bâtimens publics & ceux du Grand-Seigneur, il a aussi les menus,

rience, m'avait été donné pout collègue, se promenait en long & en large avec le bâton blanc à la main [1], lorsqu'un Officier du Sérail, accourant à toute bride, lui donna l'ordre de se placer avec moi au pied de l'escalier, où Sa Hautesse devait mettre pied à terre, & il ajouta que je devais prendre le bâton blanc dont je fus pourvu à l'instant. Sultan Mustapha ne tarda pas à paraître ; il me salua avec bonté, & son fils Sultan Sélim qui l'accompagnait, m'examina depuis les pieds jusqu'à la tête avec la plus grande attention. M. le Comte de Saint-Priest, curieux de voir ce spectacle, était arrivé à cheval quelque tems avant le Grand-Seigneur, & s'était placé

& par commission fait tout ce qui tient à la comptabilité dans les dépenses extraordinaires ; mais cette charge ainsi que toutes celles du Gouvernement Turc en participant à un régime aussi monstrueux ne peuvent être assimilées à aucune charge des Gouvernemens Européens.

[1] Ce bâton est la marque de Commandant.

dans un des appartemens voisin du Kiosk où Sa Hautesse venait de s'asseoir avec son fils. On ne tarda pas à informer Mustapha de cette circonstance ; j'ai su depuis qu'elle avait été cause d'une sorte de circonspection que le Grand-Seigneur s'imposa dans la crainte de déplaire à M. de Saint-Priest ; & ces petits détails cesseront de paraître minutieux, quand on verra qu'ils développent le moral de la Nation qu'ils concernent.

Nous étions restés, le Cheir-Emini & moi, à la place qu'on nous avait assigné ; nous y attendions les ordres de l'Empereur, lorsque le Sélictar-Aga vint me dire de sa part que j'étais le maître de faire commencer le tire des bombes à ricochets, je lui représentai alors que la foule qui nous environnait & qui excédait vingt-mille ames de tout âge & de tout sexe, devait avant tout être écartée, de manière à ce que l'avant du mortier

fût totalement découvert. Aussi-tôt une vingtaine d'Asséquis [1], le bâton haut, firent reculer la populace ; mais ils ne vinrent pas si aisément à bout de la disposer de manière à laisser un libre passage aux bombes, dont les ricochets ne dépendent que d'un tire plus ou moins horisontal. Il se fit enfin une trouée d'environ vingt toises de large, mais si profonde, qu'il était à craindre que le premier bond se faisant dans son étendue, quelqu'inégalité dans le terrein ne renvoyât la bombe sur les spectateurs. Dans ce cas, le peuple n'aurait pas manqué de rejetter sur moi le blâme

1 Asséquis, espèce de Bostandgis d'élite, dont un détachément accompagne toujours le Grand-Seigneur ; ils sont armés de sabre & portent à la main un bâton blanc qui indique le commandement du Grand-Seigneur, dont ils sont les exécuteurs. Ce sont aussi les Asséquis, qui par troupes, font l'office de la Maréchaussée dans le voisinage de la Cour; ils font, ainsi que les Bostandgis, leur service à cheval, excepté dans les promenades du Grand-Seigneur, où ils le précédent à pied.

que ſon ignorance ſeule aurait mérité; cependant la première bombe ayant touché terre, par-delà la multitude, je fus plus tranquille. Déja ſix bombes avaient été lancées, & après douze ou treize bonds, étaient allées crever à plus d'un quart de lieue; il ne m'en reſtait plus qu'une des ſept que j'avais chargé, comme je l'ai déja dit avec le plus grand ſoin; elle part, touche terre au milieu de la trouée, y reſte, & continue de brûler ſa fuſée. C'eſt ſans doute le cas de dire qu'elle dura vingt mortelles ſecondes, pendant leſquelles je ne voyais que les victimes d'un accident auſſi ſingulier qu'imprévu. Cependant aucun des aſſiſtans ne bouge. On regarde cette bombe avec la même curioſité que celles qui l'avaient précédées; elle n'éclata point. Je reſpirai alors, & l'examen que j'ai fait enſuite de cette bombe m'ayant prouvé qu'elle avait été chargée dans toutes

les règles, je ne pus découvrir la cause d'une exception aussi heureuse. On n'avait pas eu le temps de s'appercevoir de mon inquiétude. Cet événement fut applaudi comme une gentilesse par laquelle j'avais voulu finir. On se glorifiait même de n'avoir point eu peur; & quelques bombes tirées avec un mortier de onze pouces, dirigées sur une tente placée à six-cent toises, en abattant le but, achevèrent de completter la satisfaction du Grand-Seigneur & des Beyeux qui s'étaient rassemblés. Sa Hautesse avait fait apporter avec elle une pelisse d'hermine, dont elle comptait me faire revêtir; mais, comme je l'ai déja fait pressentir, la présence de M. le Comte de Saint-Priest, qu'elle n'avait pas prévue, la détermina à supprimer cette distinction, dans la crainte de déplaire à l'Ambassadeur du Roi pour lequel on n'en avait pas préparé. L'expédient qui parut

le plus conciliant, fut de m'envoyer à la Porte pour y recevoir ce témoignage de la ſatisfaction du Grand-Seigneur. Un des Officiers de la ſuite, courut y porter ſes ordres, & le Cheir-Emini eut celui de m'y conduire. Cependant le peuple qui avait applaudi aux épreuves, qui s'attendait même à m'en voir recevoir la récompenſe, étonné d'abord de me voir conduire à la Porte, crut bientôt que c'était pour m'y punir, & finit par trouver cela fort juſte.

Le Grand-Viſir, prévenu de mon arrivée m'attendait dans la ſalle d'Audience, où tous les Miniſtres étaient raſſemblés. J'y reçus leurs félicitations ſur la ſatisfaction du Grand-Seigneur. Sa Hauteſſe, me dit le premier Miniſtre, m'a chargé de vous en donner des marques publiques. Auſſi-tôt il fait ſigne au Maître de cérémonie de me revêtir d'une peliſſe

d'hermine,

d'hermine, & le Hasnadar [1] arrivant en même-tems me remit une bourse de 200 séquins. Je me tournai aussi-tôt vers les gens qui m'avaient accompagné, & leur montrant ma pélisse; j'ai reçu leur dis-je avec reconnaissance, ce témoignage distingué de la bonté du Grand-Seigneur, remerciez le Grand-Visir de ce grouppe, dont il vous fait présent. Cet expédient que je préférai à la discussion de nos usages réciproques fut pour le Visir, une leçon suffisante, & pour moi le préservatif de cette politesse orientale [2]. Le

[1] Trésorier.

[2] C'est dans cet usage Turc de donner de l'argent, que M. de Bonneval trouva la plus grande mortification, qu'un homme comme lui pût recevoir. L'Ambassadeur extraordinaire de l'Empereur, qui dans l'armée Autrichienne avait été aux ordres du Transfuge, reçu suivant l'usage, le dîner du Visir. La Porte avait choisi Kiathana pour le lieu de la fête. M. de Bonneval eut ordre de s'y trouver avec le corps des Bombardiers dont il était le chef. L'exercice fini, le Visir le fit appeller & lui remit une poignée de séquins que sa position le força d'accepter avec soumission.

jour commençait à tomber lorſque je quittai la Porte, & je n'arrivai que la nuit fermée au fauxbourg de Péra. Deux Officiers, un d'Artillerie, & l'autre de Marine, chargés de m'accompagner & de veiller à ma sûreté, me précédaient ſur les deux trotoirs. Je n'avais plus que trente pas à faire pour arriver chez moi, lorſque dans l'obſcurité, l'Officier de Marine que je ſuivais, fut arrêté par des gens qui venant à ſa rencontre, lui demandent bruſquement de quel Corps il eſt; & ſur ſa réponſe lui lâchent deux coups de piſtolet, celui-ci ripoſte; l'Officier d'Artillerie fait également feu en criant au ſecours. Auſſi-tôt ſix Jéniſſaires du Palais d'Allemagne, dont la porte était vis-à-vis la mienne ſortent avec leurs carabines, & ſans autre inſtruction que la lueur des coups que mes gardes recevaient & rendaient, ils font ſur nous une décharge générale. Ce ſecours n'était

pas ſans doute celui que nous déſirions ; il ſuffit cependant pour mettre nos ennemis en fuite, & le tems qu'il fallut aux auxiliaires pour recharger leurs armes me donna heureuſement celui de rentrer chez moi ſans qu'aucun de nous fut bleſſé.

Quoique je n'euſſe porté aucune plainte ſur une attaque, qui dans le fait ne m'était pas perſonnelle, les Officiers chargés de la police de Péra, envoyèrent auſſi-tôt m'aſſurer de leur vigilance à punir les coupables, ſi je voulais les leur déſigner. Le Grand-Viſir envoya auſſi le lendemain matin ſavoir de mes nouvelles & prendre des informations ſur l'attaque de la veille ; le Grand-Seigneur lui-même eut la bonté de s'en occuper ; mais le Gouvernement, dut bientôt ſe livrer à des ſoins plus importans dont l'objet expliquera la pétarade que je venais d'eſſuyer, & dont les ſuites développe-

ront les mœurs des Turcs, l'efprit des Corps & la lâcheté du Gouvernement.

Il exiftait depuis quelque temps une animofité entre les Jéniffaires de la compagnie des Laffes & les troupes de la Marine. Elle avait pris naiffance dans une des tavernes de Galata, où un jeune enfant de treize à quatorze ans danfait habituellement pour achalander le cabaret. Après avoir plu réciproquement aux deux partis, il devint bientôt l'objet de leur diffention : enlevé fucceffivement de l'un à l'autre les deux Corps fe déclarèrent enfin une guerre publique dont Galata fut le théâtre. L'acharnement fut au point qu'un des partis s'étant retiré dans l'enceinte de la principale Mofquée, l'autre enleva du canon à des bâtimens marchands qu'il traîna & tira fur la porte de ce temple. Chaque coin de rue était une embufcade, la nuit même n'interrompait pas ce feu de

bilbaude, dont chaque coup résonnait dans l'oreille du Grand-Seigneur. Tout commerce, toute communication étaient interrompus ; cependant le Gouvernement qui n'avait pas songé à prévenir le mal dans son principe, qui aurait dû même en appercevoir la fermentation dans l'attaque de mes gens ; mais qui croit toujours que le meilleur moyen d'ordre est dans la destruction de l'espèce humaine, prit d'abord le parti de laisser les combattans se détruire entre eux, en essayant toutefois quelques démarches conciliantes qui n'eurent aucun succès. Ce vacarme scandaleux durait depuis trois jours ; plus de cinquante personnes tuées en avaient été les victimes. Je me trouvais chez le Visir lorsqu'on vint lui rendre compte d'un surcroît d'acharnement dans les parties belligérentes. Tant de bravoure à Galata, & tant de lâcheté sur le Danube, dit le

Vifir, prouve qu'il n'y a que les chapeaux qui faffent peur aux Turcs. Nous ne pourrons en venir à bout, à moins, ajouta-t-il en riant, que Tott avec une vingtaine de Français n'aille les mettre à la raifon. Il était cependant tems d'y penfer férieufement, & l'on pouvait craindre que les autres compagnies des Jéniffaires en prenant parti pour leurs camarades, n'étendiffent le tumulte jufques dans Conftantinople. Cela même rendait les moyens de vigueur difficiles. On en prit un politique, ce fut de s'emparer de l'objet de la querelle; mais celui des deux partis qui en était nanti ne confentit à le céder que fur l'affurance la plus pofitive qu'il n'appartiendrait pas au parti oppofé; & l'enfant livré à ce prix fut pendu à la grande fatisfaction de ceux qui fe battaient un inftant avant pour lui.

Pendant ce tumulte, je traitais avec

les Miniſtres de la Porte de la formation d'un nouveau corps d'Artillerie. Ce n'eſt pas que les Turcs manquaſſent de troupes deſtinées à ce ſervice; mais plus de quarante mille hommes enrôlés & ſoudoyés ſous le nom de Topchi [1], formait déja un corps trop nombreux; mais qui n'était en effet qu'un ver rongeur dont l'entretien était auſſi onéreux qu'inutile. Sans réunion, comme ſans diſcipline, cette troupe, ainſi que celle des Jéniſſaires, eſt répandue dans la Capitale & dans l'Empire. Un billet nommé Eſſamé [2], dont chaque ſoldat eſt porteur, lui garantit ſa paie, ſoit qu'il le préſente en perſonne, ſoit qu'il l'envoie par Procureur, ſouvent même il vend ce billet de paie, & dans tous les cas ne rejoint ſes drapeaux, que faute de pouvoir mieux faire, & ſeulement pour participer au dîner deſ-

[1] Canonniers.

[2] Paye.

tiné à ceux qui veulent bien résider à la chambrée. Cet abus paraîtra sur-tout sensible à l'aspect des casernes des Jénissaires. Elles occupent dans Constantinople des emplacemens de choix; Sultan Soliman qui les fit construire, prodigua dans les plafonds des portiques, un luxe de dorure que ses successeurs ont toujours entretenu; mais il y avait établi une discipline qui ne lui a pas succédé: l'abandon de la régle, en anéantissant l'esprit de ce corps a porté à 400,000 le nombre des soudoyés (celui des enrôlés est innombrable) & l'on en compte à peine 20,000 rassemblés; il faut encore observer que ce petit nombre est plus généralement composé de basses paies, & de ceux qui n'en ayant point servent pour en obtenir. Cette solde qui ne se distribue que tous les trois mois est portée progressivement depuis trois aspres jusqu'à quatre-vingt-

dix-neuf [1]. Ce moyen de récompenser les services militaires livré nécessairement à l'arbitraire des Chefs devait seul opérer la destruction de cette milice. La faveur qui abuse de tout s'est fait attribuer aussi une infinité de paies fortes, ainsi que la plupart des domaines aliénés à redevance militaire. Ces différens objets sont devenus en Turquie la récompense que l'homme en crédit accorde à ses valets, & l'Empire aux besoins duquel le Législateur avait pourvu, dépouillé aujourd'hui, trouve à peine dans les lambeaux qui lui restent, de quoi subvenir aux besoins les plus urgens. Si l'on excepte en effet le produit des

[1] L'aspre qu'on pourrait évaluer six deniers donnerait pour les 99 aspres, 49 sols & demi; mais qu'il faut par l'estimation des monnaies réduire à 39 sols 6 deniers, en observant toutefois que ce calcul qui se rapproche du change établi par le commerce, est encore bien au-dessus de celui que donnerait l'examen des valeurs intrinséques. Celle des monnaies d'argent du Grand-Seigneur offrent à peine 7 deniers de fin.

vexations que le Grand-Seigneur enfouit dans son trésor particulier sous le titre légal, mais non moins tyrannique de confiscation, les revenus de l'Empire portés sur les Registres à plus de 500 millions, n'en produisent que 74 effectifs au trésor public. Cette somme doit cependant fournir à la paye des troupes, à l'entretien de la Marine & aux autres dépenses courantes & non prévues, tandis que les 400 millions de revenus domaniaux aliénés par Sultan Soliman, pour l'entretien d'une nombreuse cavalerie, celui de 4000 chevaux de trait pour l'artillerie, réparation des forteresses, entretien des chemins, &c. ne constituent que la fortune particulière de ceux qui en jouissent, & que dans le cas de guerre le Grand-Seigneur est obligé d'employer ses trésors en réserve pour pourvoir instantanément au déficit de ces objets.

Sultan Mustapha commençait à épuiser les siens, & ne trouvait pas dans l'emploi de plus de 600 millions qu'il venait de fournir de quoi le consoler d'un aussi grand sacrifice; il avait senti la nécessité d'une nouvelle formation de troupes, & voulut que je donnasse seul des règles au nouveau Corps d'Artillerie; mais il fallait avant tout, que le trésor public pourvût à la dépense annuel qu'il devait occasionner. Le Grand-Trésorier ne parvint à former un revenu de 100 mille écus, qu'en s'emparant d'un petit droit que les commis de ses bureaux s'étaient arrogés. La Porte s'occupa ensuite du nom qu'on donnerait au nouveau corps; les savans furent consultés sur cet objet, & le nom de Suratchis [1], fut unanimement adopté. Le Grand-Seigneur agréa l'Ordonnance que j'avais rédigée, & la consacra dans le Hattu-

[1] Diligent.

Humayonn [1], qui émana du trône pour la création du nouveau corps. Son uniforme fut également fixé, & comme il fallait le rendre aussi leste que l'activité de son service l'exigeait, sans cependant présenter un nouveau costume que l'ignorance eut tourné en ridicule, contre lequel le fanatisme se serait même soulevé, je parvins à tout concilier en empruntant la forme de l'habit Albanais, & le corps des Suratchis, porté au complet de six cent soldats, fut caserné avec ses Officiers à Kiathana, où l'Ecole était déja établie, quoique son exercice dût se borner à celui du canon, l'usage de la baïonnette devenue indispensable, ne permettait pas de négliger cette occasion d'accoutumer les Turcs à la porter. On pouvait croire aussi que les Turcs vain-

[1] Edit suprême qui a force de Loi, & dont l'effet est obligatoire à perpétuité.

cus par cette arme, dont la Ruſſie venait de ſe ſervir avec ſuccès, la critique épargnerait cette nouveauté. Cependant il fallut pour la faire taire, en impoſer aux préjugés, en faiſant parler le Mufti. Ce chef de la Loi, accompagné du Viſir & de tous les Miniſtres, ſe tranſporta à l'Ecole, on me prévint de cette viſite extraordinaire; j'allai la recevoir, & l'exercice terminé, le chef de la Loi me pria de faire ranger le corps en bataille devant le Kiosk où il s'était placé: il me demanda alors un des nouveaux fuſils, que je lui préſentai, & après être entré avec moi dans tous les détails ſur l'utilité de la baïonnette, il prononça à haute voix une prière pour bénir cette arme, & en appliquer l'uſage à la défenſe de la vraie foi, l'exclamation de *loué ſoit Dieu*, prononcée par rout le corps, fut répétée par la foule du peuple, que la curioſité avait attiré;

& les fanatiques toujours disposés à applaudir, soit à la bénédiction, soit à l'anathême, ne s'entretinrent bientôt plus que des avantages qu'on venait d'assurer à l'Empire.

Le corps des Jénissaires voyait avec plus d'intérêt l'exactitude du prêt qu'on distribuait chaque semaine au Suratchis, ainsi que l'uniforme dont ils étaient vêtus, & cette Milice disait hautement qu'elle recevrait avec plaisir la même discipline, pourvu que ce fût au même prix; en effet, ce corps autrefois borné aux enfans de tribut, & si redoutable à ses maîtres, avili depuis long-tems par l'abandon de ses règles, était enfin négligé au point, qu'à l'époque de la formation des Suratchis, le Grand-Seigneur devait aux Jénissaires la solde de neuf quartiers, ce qui faisait vingt-sept mois de paie arriérés. Cependant jamais ce corps ne donna moins d'in-

quiétude au Souverain ; mais cette tranquillité, loin d'être la preuve de sa soumission, n'était qu'un présage certain du succès des ennemis. Les troubles dans un Gouvernement despotique, n'annoncent jamais que l'énergie de la nation, lorsqu'elle n'en a plus contre l'oppression intérieure ; que lui reste-t-il à opposer à des forces étrangères ?

La sévérité des peines militaires déja établie, m'offrait une occasion de me faire aimer des soldats, sans rien sacrifier de la discipline, & je m'empressai de substituer à la bastonnade & aux fers, des moyens qui moins violens en apparence, garantissaient le bon ordre & la soumission, en établissant en même-tems le sentiment d'honneur dont le militaire ne peut se passer, & dont le mot n'est pas même dans la langue turque. Des doublemens de garde furent la peine des fautes légères ; le collet retourné

& les paremens rabattus, ſans interruption de ſervice, fut la punition réſervée à des fautes plus graves, & la déſertion qui juſques-là n'avoit jamais été punie, fut condamnée aux galères; enfin, ce qui était inoui chez les Turcs, on poſa des ſentinelles, & quelques Tartares anciennement au ſervice de Ruſſie, enrôlés dans le nouveau corps, y donnèrent l'exemple de l'exactitude dans le ſervice. Cette troupe eſſentiellement deſtinée à celui de la petite artillerie, était journellement exercée, & parvint bientôt à tirer quinze coups par minute [1], mais je me refuſai conſtamment au deſir qu'elle avait de s'occuper du maniement des armes, parce que ce corps était trop faible pour réprimer

[1] Moins de promptitude dans le tir & plus de ſoins pour ajuſter le coup euſſent ſans doute été préférable; mais les Turcs n'étaient encore qu'effrayés du bruit, ils déſiraient d'en faire: un meilleur calcul était au-deſſus de leurs connaiſſances.

les railleries des autres corps, & j'observerai que M. de Bonneval n'a échoué dans le projet d'en former un en Turquie, à l'inſtar des Européens [1], que parce qu'ignorant l'eſprit de la nation qu'il avait adopté, il commença par où il faut finir. L'exercice, proprement dit, était d'ailleurs inutile à l'objet de la nouvelle troupe, qui, pour faire ſon ſervice, devait toujours commencer par poſer ſes armes au faiſceau.

Sultan Muſtapha venait fréquemment à ces exercices, ſe plaiſait à voir la promp-

[1] Les Turcs m'ont aſſuré que M. de Bonneval, qui avait raſſemblé à Suetary un corps d'Albanais; après l'avoir exercé à tourner à droite & à gauche pendant quelque tems, n'avait jamais pu obtenir d'eux la promeſſe de revenir l'année d'après pour le même objet, & qu'un Derviche, en les voyant pirouetter, s'étant retourné vers quelques Jéniſſaires que la curioſité avait raſſemblé, leur avait dit: *On vous prépare le même ſort que Pierre-le-Grand a fait ſubir aux Streliz.* Mais c'eſt bien moins le murmure que ce mot excita qui fit évanouir ce fantôme de diſcipline, que l'intérêt même de ceux qu'on diſciplinait, & qu'il fallait commencer par payer.

titude du feu, & récompenſait toujours l'agilité des canonniers; mais jamais il ne ſe permettait de rien ordonner que par mon canal, & je profitais de ces occaſions, pour exciter l'activité des Miniſtres, en animant la ſienne; celle du Viſir, qui aurait dû ſe borner à favoriſer mes travaux de tout ſon pouvoir, le porta à vouloir les inſpecter. Il arrive dans une de ſes promenades à Kiathana, ſans m'en prévenir, & demande une répétition de l'exercice que je faiſais tous les matins. Nous ne le pouvons ſans ordre, répond l'Officier qui commandait; les miens ne ſuffiſent-ils pas, répliqua le Viſir? Nous les reſpecterons ſans doute, répartit l'Officier, ſur tout ce qui ne concernera pas notre diſcipline; mais, ſur ce point, nous ne connaiſſons que notre Adgibektache [1].

[1] Adgibektache, Derviche Santon révéré des Turcs & conſidéré comme le fondateur des Jéniſſaires, quoiqu'il n'en

Le Visir souriant à cette réponse, s'en contenta, & c'est par lui qu'elle m'est revenue.

Il y avait déja quelque temps que le Grand-Seigneur m'avait consulté sur les moyens à prendre pour mettre le canal de la mer Noire hors d'insulte. J'avais proposé la construction de deux Châteaux vers son embouchure; mais je croyais ce projet abandonné, lorsque je fus informé des travaux que la Porte faisait aux deux Phares d'Europe & d'Asie. Ils étaient confiés à l'intelligence de deux architectes aussi peu inst

soit que le Législateur. Il vivait sous le régne d'Amurat premier; & lorsque ce Prince, de l'avis de ses Visirs, forma de la portion d'esclaves qui lui était échue en partage une nouvelle milice (Yeni-Tchéry), il l'adressa à Adgibektache pour lui donner des réglemens & la bénir. On raconte que, pour sanctifier ce nouveau corps, il adressa à Dieu ses prières, après avoir placé la manche de sa robe blanche sur la tête du chef de cette troupe, & que le feutre blanc qui pend encore au bonnet des Jénissaires ne s'est conservé qu'en mémoire de la manche d'Adgibektache.

truits des lignes de défense, que des règles de Vitruve. On vit bientôt à l'ouverture du canal, & hors de la portée des boulets de trente-six, s'élever de mauvaises tours, & quelques murailles sèches qui devaient contenir l'Artillerie; une couche d'eau de chaux, en blanchissant le tout, mit bientôt les Ministres en état d'annoncer au Grand-Seigneur la perfection de cet ouvrage; mais Sultan Mustapha, qui avait sans doute prétendu que j'en surveillasse l'exécution, étonné de ne point m'appercevoir dans le compte qu'on lui rendait, en demanda la raison. Ses Ministres, qui ne cherchaient qu'à m'éloigner, s'excusèrent sur ce que l'ordre ne leur avait pas enjoint de me consulter; mais Sa Hautesse ne voulant pas s'en rapporter à eux, leur donna la mortification de soumettre leur ouvrage à mon

inspection. Le Reis Effendi [1] & le Grand Trésorier furent chargés de me conduire aux nouveaux Châteaux, pour y décider s'il fallait, ou les conserver, ou les détruire. La douceur avec laquelle le Grand-Visir me fit cette invitation, me prouva que le Grand-Seigneur en avait peu mis dans l'ordre qu'il venait de donner à ses Ministres; mais si cette circonstance excitait leur inquiétude, elle n'était pas moins embarrassante pour moi, & je devais, ou trahir les intérêts qui m'étaient confiés, ou sacrifier des innocens. Je ne pouvais en effet me dissimuler qu'en improuvant les travaux qu'on venoit de faire, ceux qui les avaient ordonnés, en rejetteraient le blâme sur les deux architectes, & que ceux-ci n'ayant pu ni mieux faire, ni refuser de s'en charger, il y aurait une grande barbarie à les

[1] Ministre des Affaires Etrangères.

en inculper. Nous conduisîmes ces malheureux avec nous, & leur premier soin, lorsque nous arrivâmes, fut de me représenter le danger qu'ils couraient si je désapprouvais leur ouvrage; mais en me bornant à les assurer que leur ignorance devait les sauver, je ne les tranquillisai pas. Cependant les deux Ministres me pressaient de prononcer, & blâmaient déja la maçonnerie, ainsi que le mauvais état des logemens qu'on avait pratiqué dans l'intérieur de l'enceinte. C'est-là le moins intéressant, leur répondis-je; l'essentiel est que les boulets se croisent; on pourra aisément remédier au reste. Aussitôt un des architectes s'empressa de garantir que les boulets traverseraient; c'est ce dont vous ne devez pas vous mêler, répliquai-je; vous avez construit sur les emplacemens qu'on vous a indiqué; si les distances sont trop grandes pour le tir des pièces,

il ſera inutile d'examiner les principes de votre conſtruction, parce qu'il faudra tout détruire, & prendre une meilleure poſition. Le Grec s'apperçut alors de la ſottiſe qu'il avait faite de parler artillerie, & les canonniers reçurent ordre de préparer les pièces. Le Grand-Tréſorier, celui de tous les Miniſtres qui avait eu plus directement part à ce travail, me propoſa d'aller ſur le rivage, juger l'effet des boulets; le maître canonnier, ajouta-t-il, m'aſſure qu'il les a déja vu ſe croiſer. J'ai tant de confiance, lui répondis-je, dans ſes obſervations, que je me garderai bien de les répéter à la même place; c'eſt ſur le donjon que je vous propoſe d'en faire de nouvelles; ſon élévation nous mettra plus à portée de juger les coups. Nous fûmes auſſi-tôt nous établir dans les créneaux d'une mauvaiſe tour, prudemment deſtinée à ſervir de magaſin à

poudre. Un pavillon déployé ayant été donné pour ſignal, nous jugeâmes bien diſtinctement que les deux boulets d'Aſie & d'Europe parcoururent à peine le tiers de l'eſpace qui ſéparait les deux Châteaux; & cette expérience répétée pluſieurs fois, en donnant les mêmes réſultats, décidait la queſtion. L'examen de la conſtruction des Châteaux était devenu ſuperflu, & l'inutilité de ces Forterèſſes démontrée. On dreſſa le procès-verbal de manière à diſſiper l'inquiétude des deux Architectes; je dînai avec les deux Miniſtres; nous nous rembarquâmes enſuite pour retourner à Conſtantinople, & examiner, chemin faiſant, la poſition la plus convenable aux deux Forts qu'on croyait néceſſaires à la défenſe du Boſphore; nous la trouvâmes bientôt, & les deux premiers caps que nous rencontrâmes, placés à une diſtance convenable, & ſitués de ma-

nière à défendre les mouillages qui font en avant, semblaient destinés à cet effet. On verbalisa en conséquence; les Ministres furent rendre compte de leur commission, dont le résultat fut pour moi, pendant plus de six mois, de n'en entendre pas parler.

Les travaux de la fonderie, & l'école journalière du nouveau régiment de canonniers, me fournissaient assez d'occupations pour me distraire de toute autre idée, & je ne pensais plus au projet de fortifier le canal; je devais même croire que le Grand-Seigneur l'avait abandonné, lorsque deux messages, l'un du Visir, l'autre du Reis-Effendi, arrivant en même-tems pour me presser de me rendre à la Porte, me firent soupçonner quelques ordres de l'intérieur [1],

[1] Ce terme qui traduit le mot Turc, est consacré par l'usage pour désigner le Palais du Grand-Seigneur, & semble effectivement mieux qu'aucun autre convenir au Despotisme.

dont l'exécution ne pouvait souffrir aucun retard; mais je n'avais pu prévoir l'agitation dans laquelle je trouvai les Ministres; réunis chez le Visir, ils étaient encore effrayés de la colère & des menaces de leur Maître [1]. Sultan Mustapha, qui venait souvent à la Porte conférer avec ses Ministres, & se faire rendre compte de leur gestion, était venu le matin; bien informé sans doute que la construction des nouveaux Châteaux n'était pas commencée, il convoqua ses Ministres avec précipitation, & son début les fit trembler. Vous êtes des traîtres, leur dit-il; vous avez déja ébranlé mon Trône; vous ne travaillez qu'à le détruire : la colère éclatait dans ses yeux : son auditoire était interdit. Ismaël Bey [2], plus hardi que les autres,

[1] Les détails de cette scène m'ont été confiés par le Reis-Effendi.

[2] C'est le nom du Reis-Effendi.

parce qu'il était plus sûr de la faveur de son Maître, osa seul prendre la parole pour le supplier de nommer le traître. Vous-même, lui répliqua le Sultan : où sont les Châteaux que Tott devait construire depuis plus de six mois? Il a décidé l'emplacement convenable; lui avez-vous fourni les moyens de poser la première pierre? Les Ministres opposèrent, pour leur justification, qu'ils n'en avaient pas reçu l'ordre. L'Empereur assura qu'il l'avait donné, & l'on ne parvint à le calmer, qu'en lui garantissant que les ouvriers y seroient le lendemain. Nous convînmes de l'heure à laquelle nous nous y rendrions, pour y donner seulement quelques coups de pioche : formalité que les Ministres exigeaient, afin de pouvoir garantir à leur Maître, en sûreté de conscience, que le travail était commencé. Il me fallait, pour l'entreprendre, un préalable plus

utile, & je m'occupai des plans dont le site était susceptible, tandis que le Visir consulta les astrologues, afin de connaître le jour & l'heure la plus favorable pour poser la première pierre. Ils venaient d'en fixer l'époque, & j'allais partir pour me rendre à cette cérémonie [1] lorsqu'un Turc, suivi de plusieurs tchoadars, arrive chez moi, & se fait annoncer de la part du Grand-Seigneur. Le maintien important du personnage, & sa gravité silencieuse, ne pouvaient servir promptement le desir que j'avais d'apprendre l'objet de sa mission. Sa lenteur à avaler sa tasse de café, prélude de toutes les conversations turques, ajoutait encore à mon impatience. Il tire enfin de son sein un petit sac

[1] Cette science absurde que la crainte soudoie, & qui ne présage avec certitude que le dégré d'ignorance de ceux qui s'y livrent, est tellement révérée à Constantinople qu'il y existe un Munedgim-Bachi, *Chef des Devins.*

de satin rouge, qu'il me présente de la part de son Maître, en me faisant compliment sur la distinction qu'il renferme, & les prérogatives qui y sont attachées. Pendant ce tems j'ouvre le sac ; j'en tire un paquet de mouchoirs brodés en or, & qui servaient d'enveloppe à quatre morceaux d'ébène, qui, réunis bout à bout par des charnières en argent, donnaient en se développant l'étalon du pic de construction [1]. Vous pouvez, continua le Turc, disposer actuellement de tous les ouvriers qui sont à Constantinople ; & le pic du Grand-Seigneur qui vous est confié, étend votre autorité sur eux, jusqu'aux peines afflictives. D'aussi grands avantages perdaient beau-

[1] Pic est le nom de l'aune Turque ; mais il y en a de plusieurs espèces. Notre aune marchande équivaut à un pic, & trois-quarts de pic d'usage pour les draps. L'indassé est une autre sorte de pic qui mesure d'autres étoffes, & le pic de maçonnerie plus grand que les autres, équivaut à deux pieds quatre pouces trois lignes.

coup de leur valeur dans mes mains ; mais je ne pouvais me dispenser de montrer le cas que j'en faisais, en donnant un présent au porteur, & quelques séquins à sa suite ; je joignis l'étalon à différens instrumens que j'emportais, & je partis pour me rendre à l'emplacement des nouveaux Châteaux, où je trouvai environ quarante piqueurs d'ouvriers déja rassemblés ; chacun d'eux était muni d'un double pic, & cette marque d'autorité me rappellant celle dont je venais d'être revêtu, je voulus, en attendant l'heure astrologique qui devait amener les Ministres, employer ce tems à vérifier les mesures des piqueurs, afin d'y établir l'uniformité sans laquelle je ne pouvais espérer aucune exactitude. Tous ces Messieurs m'entouraient assez familièrement, & leur chef qui se disait architecte, qui croyait l'être, & qui paraissait déja compter sur ma docilité

à ſes conſeils, me propoſa de vérifier toutes les meſures ſur la ſienne. Il faut avant tout vérifier la vôtre, lui répondis-je; & prenant auſſi-tôt parmi mes inſtrumens le petit ſac cramoiſi, j'en tirai l'étalon. A ſon aſpect, la troupe des piqueurs fit un eſcarre à dix pas de moi, & je profitai de cette première ſurpriſe pour établir mon autorité, par un acte de ſévérité, impoſant, ſans être cruel, j'ordonnai la vérification des meſures, en enjoignant de briſer toutes celles qui ne ſe trouveraient pas conformes à l'étalon; aucune n'échappa à cet arrêt, celle du chef eut le même ſort; j'en fis conſtruire ſur le champ de nouvelles que je fis poinçonner, & l'on était encore occupé à ce travail, lorſque les Miniſtres arrivèrent. Leur premier ſoin fut de ſe transporter à l'endroit que j'avais marqué pour poſer la première pierre; elle était préparée, ainſi

que le ciment & les ouvriers. Le Grand-Tréforier tenait d'une main la fentence aftrologique, & fa montre de l'autre; il obferva la minute avec la dévotion la plus fcrupuleufe, & le nom de Dieu prononcé à la dernière feconde, donna le fignal qui acheva cette ridicule cérémonie.

Mon premier travail devait être d'attaquer le fol, afin de l'applanir & d'en tirer les matériaux néceffaires à la conftruction des Châteaux. Cette opération ne pouvait s'effectuer qu'avec de la poudre dans un roc vif, dont la qualité était une matrice de porphire. Je raffemblai & fis barraquer auprès des travaux quinze cent Macédoniens, qui font les Auvergnats de la Turquie.

L'école d'artillerie, la fonderie & les nouveaux Châteaux, me forçaient de parcourir journellement fix lieues d'efpace qui les féparaient. Le Grand-Seigneur donna

donna ordre au Boſtandgi-Bachi de me fournir des bateliers du Sérail, que le tréſor public fut chargé de payer extraordinairement, & dès ce moment mon bateau fut remiſé à l'arſenal à côté de la felouque du Grand-Seigneur.

Les premiers travaux de la nouvelle fonderie devaient avoir pour objet la conſtruction d'un train d'artillerie de campagne qui manquait abſolument aux Turcs, & que le nouveau Corps était deſtiné à ſervir. Le Grand-Viſir dans toutes les lettres qu'il écrivait de l'armée, ne ceſſait de reclamer ce ſecours, & le Grand-Seigneur m'avait chargé de préparer 50 pièces de 4 avec leurs affûts, que trois cent Suratchis formés à l'école, devaient accompagner. Le charonage fut encore un ſurcroît à mes travaux, & ceux des Châteaux étaient pouſſés avec la plus grande activité, afin de ſatisfaire l'impatience

que le Grand-Seigneur avait de voir les batteries basses achevées & garnies de leur artillerie ; mais si l'applanissement du rocher plaçait les pierres à côté du travail, les masses de porphire que ces pierres contenaient, en résistant aux outils les mieux acérés, en rendaient la coupe difficile. Cependant les bras infatigables des Macédoniens surmontèrent ces difficultés.

Nonobstant la célérité que le Grand-Seigneur désirait, j'avais établi un jour de repos & permis aux ouvriers d'aller le Dimanche se récréer au village voisin. Ceux qui travaillaient au Château d'Europe profitaient de cette liberté, pour aller se divertir à Fanaraki [1]. Vingt-deux Macédoniens, chacun le fusil sur l'épaule s'y étaient rendus, & réunis

[1] Village situé en Europe sur la pointe du cap qui forme l'embouchure, & qui prend son nom du fanal qu'on y a placé.

dans une taverne ils y chantaient les victoires d'Alexandre. Pendant ce temps une groſſe ſaïque chargée de munitions pour Varna, contrariée par les vents, était venue mouiller à l'abri d'un écueil ſitué en avant du village. Quatre-vingt-dix ſoldats Turcs embarqués ſur cette ſaïque venaient de mettre pied à terre, lorſqu'un de mes ouvriers ayant quitté ſes compagnons, pour aller reſpirer l'air, s'approche de la côte, où il trouve les nouveaux débarqués armés juſqu'aux dents. Un d'eux fier de la ſupériorité que ſa troupe lui aſſurait, s'approche du Macédonien, & lui donne un ſoufflet à tour de bras. Celui-ci ſans armes pour venger ſon affront & peu familiariſé avec la langue Turque, fait ſeulement ſigne au champion qui l'attaque, de l'attendre ; qu'il va revenir, il le quitte auſſitôt, retourne à la taverne, ne dit mot à ſes compagnons, s'empare de ſon fuſil,

ſans qu'ils s'en apperçoivent, & retourne à la côte où les Turcs étaient encore. Il y diſtingue ſon adverſaire, & lui montrant ſa joue, lui fait ſigne de recommencer. Mais le Turc qui avait déja le piſtolet à la main lui lâche ſon coup à bout portant, manque le Macédonien, qui dans l'inſtant lui met ſa bourre dans le ventre, & périt lui-même ſous le feu de plus de 80 coups de fuſils que les autres Turcs lui lâchent. Cependant cette décharge réveille l'attention des vingt & un Macédoniens; un de leurs compagnons manque; ils s'arment, courent à la côte, voient en y arrivant leur camarade étendu à côté d'un Turc, & ſans autres informations chargent leurs ennemis, en couchent neuf ſur la place, & culbutent les autres v rsla mer, avec une telle précipitation, que partie dans les chaloupes, partie à la nage, ces braves gagnent leur vaiſſeau, en coupent le cable, & n'échap-

pent qu'en prenant le large. Cette aventure était trop sérieuse pour ne pas m'en informer sur le champ. Deux Macédoniens députés vers moi, m'en rendent compte; & désirant prévenir celui qu'on en rendrait au Visir, je partis sur le champ pour aller chez ce premier Ministre, où je me constituai plaignant sur l'insulte faite aux ouvriers des Châteaux. Le Visir après m'avoir écouté, me dit froidement : cela est bien; qu'il n'en soit plus question. Comme j'ignorais qu'il fût déja informé de cette scène, je ne trouvai pas cette réponse suffisante à ma demande, & je crus devoir insister. Alors le Ministre forcé de s'expliquer, me dit avec vivacité : Mais que prétendez-vous donc? neuf Mahométans couchés sur la place ne vous paraissent-ils pas un nombre suffisant de victimes pour venger la mort d'un infidele. Je m'adoucis alors, & lui représentai qu'il fallait

cependant pourvoir par les ordres les plus févères à la tranquillité des travaux. Bon, ajouta-t-il, en riant, avec vos 1500 Macédoniens vous feriez la conquête du pays. Vos moyens de vous garder, valent mieux que ceux que je pourrais vous fournir. Je favais cela aussi bien que le Visir, je ne voulais obtenir que l'impunité, & je me retirai content de ma négociation, & parfaitement tranquille fur les fuites de cette affaire, nonobstant les menaces de la compagnie des Lasses qu'aucun de fes membres n'eut le courage d'effectuer.

Le Grand-Seigneur m'avait donné la jouissance d'une maifon de campagne louée à fes frais & fituée fur le bord de la mer dans le village de Tarapia. Je l'occupais l'été, & fa position en me plaçant à la même distance de Constantinople & des Châteaux, me mettait à portée de vaquer aux différens travaux

dont j'étais chargé. J'appris en revenant un jour de la fonderie, qu'un bâtiment Turc de la mer Noire, contrarié par les vents vis-à-vis Tarapia venait de chavirer à l'entrée du Port. Le temps était si serein, & la brise si maniable, qu'il était difficile de concevoir cet accident: curieux d'en connaître le motif je m'avance de ce côté; & le premier objet qui me frappe est la quille du vaisseau qu'on voyait à découvert. Le capitaine & cinq ou six matelots qui composaient son équipage, assis sur le rivage qu'ils avaient gagné à la nage, considéraient douloureusement ce désastre. Ils m'apprirent qu'une jeune fille & sa mere, passagers sur le même bâtiment, avaient péri sans qu'il eut été possible de leur porter aucun secours. Mais ces détails ne m'expliquaient pas la raison d'un événement aussi extraordinaire. Ce ne fut qu'après beaucoup de questions que

je parvins à découvrir que ce bâtiment chargé de planches jusqu'à mi-mât était parti de Synope sans aucun lest. Je frémis du danger que ces malheureux avaient couru, & qu'ils ne pouvaient éviter au moindre changement de vent. Ils ne durent aussi le bonheur de ne pas chavirer en pleine mer qu'à la durée du vent en pouppe qui les avait amenés dans le canal, où un vent très-faible du Sud en les forçant d'arriver avait fait justice de leur ignorance. Cette conduite attestait que le Capitaine & ses matelots navigeaient pour la première fois. J'eus pitié de ces naufragés, je leur offris des secours pour relever leur bâtiment; & ma pitié augmenta, lorsqu'ils m'apprirent qu'un Turc se disant expert dans la marine, venait de leur faire donner d'avance cent séquins pour cette opération. Je pouvais croire que cette somme, seul débris de leur naufrage,

devenait encore pour eux une perte plus réelle, & je ne me trompai pas. En effet, quelques cordages apportés de Conſtantinople dans une chaloupe qu'une douzaine de Leventis [1] accompagnaient, ne ſervirent, en rapprochant le bâtiment de la côte, qu'à le placer ſur des rochers où la moindre agitation de la mer pouvait le briſer. Cependant ces marins officieux formant de nouvelles prétentions pour continuer leur travail, diſparurent ſur le refus. Le déſeſpoir des naufragés était à ſon comble; j'envoyai auſſitôt des ordres aux Châteaux pour faire venir les cabeſtans & autres apparaux qui m'étaient néceſſaires, & avec leſquels je mis dans un après midi le bâtiment en état de remettre en mer pour gagner Conſtantinople. C'était un un ſpectacle vraiment intéreſſant que la

[1] Matelots de l'Amirauté attachés au ſervice des vaiſſeaux de guerre.

joie de ces malheureux, & leur empressement à rassembler le présent qu'ils voulaient me faire, & que je refusai en exigeant seulement qu'ils ne navigeassent plus sans lest : les malheurs portent conseil, me dit le Capitaine, & je profiterai de celui que vous me donnez pour vous offrir un hommage de ma reconnaissance, plus digne que celui-ci du service que vous m'avez rendu. En effet, quelques mois après, on vint m'avertir que cet homme accompagné des mêmes matelots chargés de raisins secs, de beurre & d'autres provisions de la mer Noire, conduisait aussi plusieurs moutons ; je le fis entrer, bien déterminé cependant à n'en rien recevoir. Voici, me dit-il en m'appercevant, les malheureux que vous avez sauvés. Dieu a béni votre bonne œuvre, nous avons fait un heureux voyage ; nous vous devons tout ce que nous possédons,

& nous vous apportons le tribut de notre reconnaiſſance. Je ſuis fort aiſe de vous revoir, lui répondis-je; mais je ne veux pas perdre le mérite de vous avoir obligé en en recevant le prix. Vous ne devez pas avoir cette crainte, me repliqua-t-il, & nous nous ſommes impoſés ce tribut annuel, afin que Dieu favoriſe notre commerce. Je me défendis alors plus que jamais de rien accepter, & le Turc, plus affecté de ma réſiſtance que je ne le croyais, me dit en pâliſſant: Vous pouvez ſans doute nous refuſer; mais ſoyez certain que nous n'emporterons votre refus que pour aller au même inſtant nous replacer avec notre bâtiment au même lieu & dans la même poſition dont vous nous avez tirés. Le ton qui accompagnait cette phraſe me fit une telle impreſſion, que ne pouvant me défendre de la crainte de pouſſer ces malheureux au déſeſpoir, j'acceptai

leur préſent, mais en exigeant d'eux qu'il ſerait le dernier [1].

Le Grand-Viſir déſirait depuis long-temps viſiter la nouvelle fonderie, & j'y étais occupé du nouveau train de campagne que l'on ne ceſſait de demander de l'armée lorſqu'on m'annonça le premier Miniſtre. L'activité qui régnait alors dans tous les atteliers me mit en état de lui faire parcourir les détails de ce travail, & parvenu dans les forges, il s'aſſit ſur une enclume. Nous diſſertions avec un grand intérêt ſur les objets les plus importans, tandis qu'un des Tchoadar du Viſir m'interrompait à chaque inſtant pour me demander

[1] Ce trait qui peint fortement le ſentiment de la reconnaiſſance, ne doit pas plus ſervir à caractériſer la Nation Turque qu'elle ne le ferait par un trait iſolé d'ingratitude. C'eſt ſur la teinte générale qu'il faut juger les hommes. On ne peut ſe la procurer qu'en raſſemblant les différentes couleurs qui la compoſent, & ce n'eſt qu'après les avoir mélangé qu'on en apperçoit la véritable nuance.

ſa bonne main. Ennuyé enfin de ſes importunités, & plus choqué de ce que ſon Maître les ſupportait, je crus les réprimer en lui diſant vivement qu'il attendit au moins que notre converſation fût terminée. Bon, me dit-il, alors il s'en ira, & je n'aurai plus le temps de vous attendre. Cette réponſe inſolente ne le parut qu'à moi. Je donnai deux ſéquins; on m'allégua qu'il y avait beaucoup de monde, j'en donnai quatre; & le Viſir qui s'était tû recommença à me queſtionner comme auparavant. Enſuite il regagna ſon bateau après avoir fait diſtribuer par ſon Tréſorier une centaine de ſéquins aux ouvriers, & fait donner particulièrement à mes gens. Je l'avais reconduit juſqu'à ſon bateau, il y était déja placé & ſes rameurs commençaient à s'ébranler, lorſque l'Officier d'Artillerie qui m'accompagnait par-tout ſaiſit la pouppe du bateau, l'arrête &

demande à ſon tour la bonne main qu'il n'a pas reçue. Un Officier de la Marine également commis à ma garde ſe met auſſi ſur les rangs ; cependant le premier Miniſtre demande à ſon Tréſorier pourquoi ces deux hommes n'ont pas eu part à la diſtribution. Ceux - ci répondent qu'ils marchaient en avant ; ils inſiſtent, & le Viſir, dont un ſeul regard eut fait trembler le plus intrépide, ne s'en débarraſſe qu'en donnant à chacun de ces importuns quatre ſéquins. Pouvais-je me plaindre de ſon valet, quand les miens n'avaient pas plus de ménagement pour lui ?

Ce premier Miniſtre dont j'ai déja eſquiſſé le caractère, ne conſervait ſa place qu'en abandonnant les rênes de l'Empire au Reis-Effendi, dont l'eſprit fin & ſournois, gouvernait avec une telle inſouciance que cauſant un jour avec lui, & la converſation s'étant étendue ſur

la conquête de Conſtantinople faite par les Turcs ſur les Grecs, & ſur l'inſtabilité des Empires les plus puiſſans, il me demanda où je penſais qu'une guerre malheureuſe pouvait les conduire. Vis-à-vis, lui dis-je. Il regarde auſſitôt par la fenêtre, examine le côte d'Aſie, & ſe tournant avec un viſage riant : mon âmi, me dit-il, il y a des vallons délicieux, nous y bâtirons de jolis Kiosk. Il eſt facile de juger d'après cette réponſe, qu'Iſmaël-Bey, faiblement affecté des déſaſtres qu'il ne partageait pas directement, ſe bornait à déblayer les affaires courantes, prenait toujours les ordres du Grand-Seigneur ſur tous les objets capables de le compromettre, & tenait plus à ſa place qu'à ſes devoirs. Ses liaiſons avec Iſed-Bey l'avaient élevé, elles le maintenaient, & celui-ci ſatisfait de la faveur de ſon Maître la conſervait ſans intrigues, en

jouissait sans ambition, & se passionnait pour le bien, sans être assez instruit pour l'opérer.

J'étais fort lié avec ce favori, il était l'organe entre son Maître & moi, & lui rendait compte de nos conversations; elles me fournissaient un moyen indirect d'insinuation dont j'usais souvent. C'était aussi par Ised-Bey que le Grand-Seigneur me consultait, & ce Prince qui s'instruisait journellement, & dont les vues commençaient à s'étendre au-delà des limites ordinaires, traita avec un grand intérêt, le projet de la jonction des deux mers par l'Isthme de Suéz. Il voulut même ajouter aux connaissances que j'avais à cet égard, celles des différens Commissaires qui avaient été en Egypte, & l'on verra dans la quatrième Partie de ces Mémoires que si Mustapha avait assez vécu pour entreprendre ce travail, il eut trouvé

trouvé dans le local des facilités qui l'auraient mis à même d'opérer la plus grande révolution dont la politique soit susceptible. Il était sans doute bien loin de ce degré d'instruction, lorsque cédant à l'appas d'un bénéfice apparent, il avait altéré ses monnoies. Un certain Tair-Aga qui avait joui au commencement du regne de Mustapha de sa faveur & de la place de Surintendant des monnoies lui fit adopter cette erreur, & j'ai lieu de présumer que parvenu à mieux connaître ses véritables intérêts, l'époque de la paix eut été celle de la refonte de toutes les monnoies; mais le sacrifice que cette opération exigeait, ne pouvait se faire pendant la guerre, il fallait des espèces quelconques. Les trésors commençaient à s'épuiser, l'hôtel des monnoies frappait nuit & jour, & l'argent réduit au bas titre de sept deniers de fin en perdant de

ſa ductilité, écraſait ſouvent au premier coup de balancier, des coins dont l'acier était auſſi mal préparé que mal trempé. Cet inconvénient qui retardait, arrêtait même une fabrication qui ne ſouffrait point de délai, demandait un prompt remède. On me pria de l'indiquer, & dans le principe qu'avec les ignorans, il faut paraître ſavoir ce que l'on ne ſait pas, ſi l'on veut conſerver le mérite de ce que l'on ſait, je me chargeai de ce travail. J'en étudiai les principes, & je parvins bientôt à rendre les coins auſſi ſolides qu'on le deſirait. Tandis que je faiſais toutes ces opérations, les ouvriers que j'inſtruiſais, intéreſſés à la deſtruction des coins ne pouvant attaquer la bonté du travail, cherchaient à me chicaner ſur les moyens que j'employais pour perfectionner la trempe; ils prétendaient que je n'avais ſubſtitué de l'urine à l'eau qu'ils em-

ployaient, que pour avoir le plaisir de souiller le nom du Grand-Seigneur en le trempant dans un mélange aussi impur; & après avoir divulgué cette ridicule supposition, ils la firent parvenir au Grand-Seigneur en forme de plainte légale : il était difficile qu'une telle absurdité eut son effet; mais tel est la force des préjugés que le Grand-Seigneur lui-même crut devoir éclaircir ce fait; peut-être aussi crut-il que je ne manquerais pas de moyens pour détruire cette accusation. Elle me fut communiquée de sa part avec l'invitation d'y donner ma réponse. Je la trouvai dans le texte même de mes accusateurs, & convenant de tous les faits & de l'importance du nom de l'Empereur, j'ajoutai que quelque respectable qu'il fût, il ne convenait pas aux hommes de lui accorder plus d'égards qu'à celui de Dieu qu'on traçait journellement sur

une matière uniquement composée des haillons qu'on abandonne dans la fange ; cette réponse en fournissant au Grand-Seigneur le moyen de ne pas se croire insulté, ridiculisa la calomnie.

Ce Prince non content d'emprunter quelques notions utiles pour rémedier momentanément aux vices qui infectaient toutes les parties de l'administration, désirait étendre les connaissances & les fonder dans une Ecole de Mathématiques qu'il me pria d'établir & de diriger. Le corps des Mathématiciens, créé par Soliman, ne tarda pas à réclamer contre cette innovation ; elle supposait l'ignorance des Muhendis [1] dont le chef garantissait l'instruction ; & Sa Hautesse décida que préalablement ces Géomètres seraient admis à l'examen que j'en ferais en présence de deux Ministres nommés Commissaires à cet

[1] Géomètres.

effet. Le jour pris on s'aſſembla, & ſi les Savans n'étaient pas tranquilles, j'éprouvais moi-même, une ſorte d'inquiétude. En effet ma poſition était embaraſſante; je voulais vaincre, je craignais d'humilier; j'étais placé entre mon amour-propre & ma délicateſſe. L'aſſemblée était compoſée du Reis-Effendi, du Grand-Tréſorier, du Cheir-Eminy [1], du chef des Géomètres, & de ſix Savans choiſis dans le corps pour en défendre l'honneur. J'étais la bête noire de cette aſſemblée, qu'Iſmaël-Bey ouvrit par un diſcours où l'intérêt de l'État était réuni à la volonté du Maître, & toutes les têtes s'étant inclinées, je fus requis de commencer l'examen. J'y réfléchiſſais depuis long-temps, & décidé pour le parti de la douceur, je demandai modeſtement au chef quelle était la valeur des trois

[1] L'Intendant des Bâtimens.

angles d'un triangle : je fus requis de recommencer ma queſtion, & tous les Savans s'étant mutuellement conſidérés, le plus hardi d'entr'eux me dit avec fermeté, c'eſt ſelon le triangle. Les bras m'en tombèrent, & j'avoue que j'avais beſoin d'une réponſe auſſi abſurde pour que ma queſtion ne me laiſſât aucun regret. Il était inutile de pouſſer l'examen plus loin ; je me contentai de réſoudre ma demande & de démontrer cette vérité Mathématique. L'ignorance de ces prétendus Géomètres n'avait plus beſoin de l'être ; mais je n'en dois pas moins de juſtice à leur zèle pour les ſciences ; ils demandèrent tous à être reçus à la nouvelle école, & nous ne nous occupâmes plus que de ſon établiſſement.

J'étais allé à la Porte pour traiter de quelques objets qui y étaient relatifs : le Viſir m'avait engagé à les terminer

avec le Mektoubtchi [1]. Je trouvai celui-ci occupé d'une dépêche pressée, & j'attendais assis sur son sopha, qu'il eut terminé, lorsqu'un Chek [2] de la Mecque vint s'y asseoir à côté de moi. C'était un de ces fanatiques, qui, parce qu'ils sont nés en terre sainte, se croient des êtres supérieurs, bravent le pouvoir temporel, prostituent le nom de Dieu, affectent le mépris des richesses, & mendient avec insolence. J'avais souvent vu ce même homme forcer la porte du Visir, venir se placer à côté de lui, & ne quitter cette place qu'en recevant quelque monnoie d'or, seul moyen de s'en débarrasser. C'était aussi ce qu'il attendait avec le maintien le plus orgueilleux, & le Mektoubtchi

[1] Secrétaire des Commandemens.

[2] Espece de Princes Arabes descendans de Mahomet & qui desservent la Mosquée sainte, se croient toute insolence permise & mandient auprès des Grands.

qui n'était pas difpofé à ufer de cette facilité, entra devant lui dans les détails relatifs au nouvel établiffement, & m'entretint en fa préfence de tous les autres objets qui intéreffaient les différens travaux dont j'étais chargé. Attentif à ces difcours le Chek me confidérait avec étonnement, & femblait avoir peine à accorder mon habit avec l'autorité que je paraiffais exercer. Cependant le Mektoubtchi appellé par le Vifir, me prie d'attendre fon retour, & me laiffe en tiers avec ce Chek & un Secrétaire occupé à écrire dans un coin de l'appartement. Le filence que nous gardâmes tous trois pendant quelque temps fut interrompu par l'Emir, car le turban verd du Chek défignait fa parenté avec le Prophête. Puifque vous vous occupez, me dit-il, à fervir la vraie foi, que ne l'embraffez-vous, en abjurant des erreurs que les

meilleures actions ne peuvent abſoudre. A peine eut-il fini ce petit diſcours apoſtolique, que le Secrétaire dont la plume était tombée des mains, le menaça d'aller ſur le champ rendre compte au Viſir de ſon inſolence envers moi, afin de le faire chaſſer de la Porte. Mais j'interrompis le Secrétaire pour le prier de ſe calmer, & de me laiſſer le ſoin de répondre au Chek que cette réprimande avait un peu déconcerté. Je conçois, dis-je à ce béat Muſulman, que vous profitiez de toutes les occaſions de propager votre croyance, & je vous remercie de m'en croire digne; mais je connais une miſſion plus intéreſſante pour votre zèle, c'eſt là converſion d'une foule de têtes vertes qui comme vous parens du Prophête, n'en ſont pas moins infidéles à ſa loi. Allez les convertir, & quand vous aurez completté ce grand œuvre, venez me retrouver, je verrai

alors ce que j'aurai à faire. Un éclat de rire du Secrétaire couvrit ce malheureux Chek de confusion ; il sortit, & les valets qui écoutent toujours aux portes, le reconduisirent en lui demandant, s'il allait convertir les têtes vertes. Bientôt toute la Porte fut instruite de ce sarcasme, & le malheureux Chek n'osa plus s'y présenter. Le Mektoubtchi informé à son retour de cette scène, m'en fit des excuses, rit de son dénouement, & expédia les ordres dont j'avais besoin pour l'établissement de la nouvelle école.

Destinée particulièrement à la marine, cette école fut établie à l'arsenal; mais on ne pouvait y admettre que des hommes en état de servir l'intérêt du moment qui l'établissait, & plusieurs Capitaines de vaisseaux à barbe blanche, en se joignant aux autres écoliers déja d'un âge mûr, me dispensaient de dé-

fendre les espiégleries. Je dictais journellement la leçon en Turc : chaque écolier l'écrivait dans son cahier, & je chargeais l'un d'eux à mon choix d'en être le répétiteur pour le lendemain [1]. Cette méthode, en fixant l'attention de mes écoliers, leur fit faire les progrès les plus rapides; au bout de trois mois, ils étaient en état d'appliquer sur le terrein les quatre problêmes de la Trigonométrie rectiligne. C'était aussi à quoi devait se borner mon travail dans ce genre. Il ne fallait que des Ingénieurs de campagne, & des Marins en état de prendre hauteur, faire des relevemens, & calculer la route du vaisseau. C'était encore assez pour des écoliers de 60 ans. J'étais convenu

[1] La méthode de rendre les écoliers professeurs les uns des autres s'appliquerait avec succès dans les maisons d'éducation. On n'apprend bien que ce que l'on montre, & associer l'amour-propre à l'application, c'est assurer l'instruction.

avec Sultan Muſtapha que cette inſtruction ſerait perfectionnée par la pratique ; & que deux frégates conſtamment armées évolueraient ſous ſes yeux dans le canal qui ſépare Conſtantinople & les iſles des Princes [1]. La conſtruction des vaiſſeaux avait également beſoin d'être dirigée ſur de meilleurs principes. On me demanda des plans que je m'empreſſai de fournir, mais dans leſquels on n'adopta que la décoration des poupes. Les proportions qui réduiſaient la hauteur des ponts furent rejettées par rapport à la hauteur des turbans, & celles qui ajoutaient à l'évévation des mâts le fut par la ſeule raiſon, qu'en faiſant coucher le bâtiment, l'équipage ſerait mal à ſon aiſe. C'eſt à l'arſenal, c'eſt à moi que ces difficultés ont été

[1] Ce projet qui ne pouvait avoir ſon exécution qu'après quelques mois d'école, fut négligée après la mort de Muſtapha, dont l'activité pouvait ſeule donner de l'ame à des Miniſtres corrompus par la nature même du Gouvernement.

faites. Je ne puis ni douter de ces abſurdités, ni forcer à les croire. Le vaiſſeau *la Ferme* cédé au Grand-Seigneur, ne ſervit pas même à réformer les barres de gouvernail, parce que la force du deſpote qui peut tout anéantir, ne ſuffit pas pour réformer. On a déja vu que l'établiſſement de la nouvelle fonderie n'avait pas détruit l'ancienne. Les fonds deſtinés à l'artillerie y étaient verſés, & ce n'était qu'avec peine, qu'on obtenait ceux qu'il fallait à un travail reconnu plus utile. Le corps des Géomètres avait des biens domaniaux, la nouvelle école n'avait pas même des encouragemens; & de tous les nouveaux établiſſemens, le ſeul corps des Suratchis, fondé à perpétuité, jouiſſait des fonds deſtinés à ſon entretien; mais on a déja obſervé que pour les raſſembler il avait fallu les enlever à des fripons ſubalternes dont le crédit ne

fût pas sans doute assez puissant pour garantir le fruit de leurs déprédations.

Les abus qui existaient dans l'administration de la Marine mieux protégés pouvaient difficilement être attaqués : cependant les dépenses excessives qui se passaient en compte pour la mâture des vaisseaux, faute d'une machine à mâter dont j'avais souvent parlé, invita le Gouvernement à me prier d'en faire construire une. On fixa son emplacement à côté du carénage ; le Surintendant de la Marine eut ordre de me faire fournir tous les bois nécessaires. J'établis mon Charpentier dans un hangard convenable, & j'en déterminai la hauteur à 120 pieds : le mauvais fond m'obligeant à en établir la base sur pilotis, ce genre de travail dont dépendait la solidité de l'ouvrage, m'engagea à y donner les plus grands soins, & l'on en sera moins étonné que du reproche que

me fit l'Amiral ſur ce que je faiſais ferrer les pilotis. C'était, diſait-il, jetter l'argent du Grand-Seigneur à la mer. Il m'accuſait auſſi de les trop multiplier; cependant Sa Hauteſſe ne crut pas devoir ſacrifier à cette petite économie, la ſolidité d'un travail dont la direction me fut entièrement abandonnée.

La Porte ne ceſſait de me donner l'eſpérance d'accorder aux Eleves de Mathématiques, un état ſans lequel ils ne pouvaient ſe vouer à cette étude; mais elle n'effectuait rien, & les jeunes gens commençaient à ſe laſſer de travailler à leurs frais & ſans aucune perſpective. Mes repréſentations à cet égard, me firent cependant obtenir par le canal du Surintendant de la monnaie, des médailles d'or qu'on fit frapper avec le chiffre du Grand-Seigneur d'un côté, & de l'autre une inſcription relative à l'école. Le Reis-Effendi eut ordre

d'assister au premier examen, de distribuer des médailles à ceux que j'indiquerais, de leur permettre de les porter attachées à une chaîne d'or, & d'y ajouter les promesses les plus positives d'avancement & de fortune. L'assiduité redoubla, & j'eus bientôt un écolier en état de se rendre à l'armée, qui toujours fixée à Babadag, ne prometttait pas une campagne plus active que les précédentes. Nous étions même si fort accoutumés à cette inaction, qu'il ne m'arrivait jamais de questionner les Ministres sur les opérations militaires. Il semble aussi qu'uniquement occupé du travail des Arsenaux & des Ecoles, je ne devais pas être interrogé sur ce qui se passait à l'armée. Cependant le Visir me demanda un jour fort sérieusement si l'armée Ottomane était nombreuse. C'est à vous que je m'adresserais, lui dis-je, si j'étais curieux de le savoir; je l'ignore, me répondit-il, comment

comment donc pourrai-je en être instruit? En lisant la Gazette de Vienne, me répliqua-t-il. Je restai confondu. Tant d'absurdités réunies ne pouvaient être balancées par les lumières naissantes de Mustapha; & ce qu'il y eut de plus malheureux pour cet Empire, c'est que ce Prince dont la santé était chancelante, que l'activité seule soutenait, succomba enfin pour laisser son trône à son frère, le seul qui restât des enfans d'Acmet, & qui enfermé depuis la mort de son père, joignait à un caractère doux qui desire toujours le repos, le besoin d'en jouir sur le trône après avoir vécu quarante ans dans la crainte & la solitude. Son premier soin fut de parcourir son propre Palais qu'il ne connaissait pas, d'ouvrir tous les coffres qu'il rencontrait, de distribuer à ceux qui l'environnaient, tout ce qu'il y avait de plus précieux, & la révolution physique qu'il éprouva fut

au point d'influer pendant plus d'un an sur l'intérêt le plus essentiel des Princes Orientaux, que leur propre despotisme semble n'avoir destiné qu'au seul objet de perpétuer les despotes.

On a déja vu les détails de la cérémonie du couronnement; & l'avénement d'Abdul-Hamid [1], ne présenta de remarquable que son premier Edit, dans lequel après tous les lieux communs usités en pareil cas, il enjoignait à ses Ministres de soigner les nouveaux établissemens de son prédécesseur. Le même esprit qui avait dicté cette phrase décida sans doute que la première sortie du Grand-Seigneur aurait pour objet l'Ecole d'Artillerie, & la Porte en me prévenant que je recevrais sa visite à Kiathana, m'invita à amuser le nouveau Souverain de la manière que je jugerais la plus convenable. On me laissait également le

[1] Serviteur de Dieu.

maître des honneurs à lui rendre ; & désirant fixer son attention sur la promptitude des Suratchis, j'ordonnai à un détachement de ce corps de se rendre avec une seule pièce auprès de Kara-Agatche[1], pour y saluer Sultan Abdul-Hamid de vingt-un coups de canon, lorsque son bâteau se présenterait. Ce premier acte eut tout le succès que je pouvais desirer, & le Grand-Seigneur étonné du second coup fit attendre sous les rames[2], que le salut fut terminé. Il me servit de signal pour ranger le régiment en bataille à 200 pas en avant du Kiosk où Sa Hautesse devait se placer, & comme les petites pièces de l'Ecole en étaient très-près, j'y fis mettre en sentinelle un Tarttare qui

[1] Palais du Grand-Seigneur située à l'entrée de la riviere de Kiathana au fond du Port.

[2] C'est en terme de marine suspendre l'action des rameurs, ce qui ne se pratique dans les saluts que par égard pour les honneurs qu'on reçoit, & n'est jamais pratiqué par le Souverain.

avait servi chez les Russes, afin que l'habitude de la discipline Européenne l'empêchât de s'écarter de sa consigne. La grosse artillerie que j'avais fait pointer sur la bute, salua aussi de vingt-un coups de canon à boulet, lorsque le Grand-Seigneur fut assis; & comme je me tenais très-près de son Kiosk, pour être à portée de recevoir ses ordres, je remarquai que ce Prince peu occupé de l'adresse des anciens Canonniers, mettait toute son attention à considérer celui des Suratchis, qui, la baïonnette au bout du fusil, était immobile à côté des petites pièces. Le salut fini, il fait approcher son Sélictar, lui parle, & celui-ci vient à moi pour me demander de la part de son Maître, la grace du coupable que je tiens en pénitence, alléguant que les premiers regards du Souverain doivent toujours annoncer sa clémence. Je m'approchai alors du Sultan

pour l'assurer que ce soldat en sentinelle, loin d'être châtié, étoit au contraire très-heureux d'avoir excité un instant l'attention & l'intérêt de son Empereur ; mais il suffit, ajoutai-je, que Votre Hautesse le juge puni, pour faire cesser la gêne où il paraît être [1], & me retournant du côté du Tartare, je lui ordonnai de rejoindre ses drapeaux. Non, qu'il reste, me dit le Grand-Seigneur ; demander la grace de cet homme que j'ai cru coupable, ce n'est pas le dispenser des regles que vous avez établies : loin de vouloir les enfreindre, je suis venu les connaître & les confirmer. Un second ordre remit le sentinelle à sa place & dans la même immobilité. Le Grand-Seigneur me dit alors de faire

[1] Les Turcs prétendent qu'il faut que la parole du Grand-Seigneur touche terre, un Despote ne peut se tromper, c'est aux esclaves à s'arranger pour qu'il ait raison.

commencer l'exercice, & tandis que je m'éloignais pour faire marcher le Régiment, Sa Hauteſſe fixant toujours ſon attention ſur le Tartare, donna quelques ſéquins à un de ſes Pages pour les porter à cet automate. Auſſitôt le Page s'en approche d'un air délibéré, & lui montrant l'or dont il eſt porteur: Voilà, lui dit-il, ce que l'Ombre de Dieu, le Roi des Rois & l'Aſyle du monde t'envoie; proſterne-toi. Mettez, lui répond le ſentinelle toujours immobile, ces ſéquins ſur l'affût de ce canon, & retirez-vous. Comment malheureux, répliqua le Page, ne trembles-tu pas devant le Maître du ſang[1]? Il te voit, t'entend, proſterne-toi. Faites ce que je vous dis, & retirez-vous, interrompt le Tartare. Le Page cependant obéit, & va rendre compte à ſon Maître, qui convaincu que je l'avais trompé, dit à ſon

[1] C'eſt un des titres du Grand-Seigneur.

Séliĉtar : Je vous l'avais bien dit que ce malheureux était en pénitence. Il ne peut même recevoir de l'argent ; mais n'en disons mot. Cependant ce préjugé ne put prendre de profondes racines, & cette scène était à peine terminée, que le Régiment en s'emparant de la batterie releva le Tartare qui n'oublia pas son argent, & montra une si grande agilité dans l'exercice, qu'il mérita encore l'attention d'Abdul-Hamid. Ce Prince parut prendre un plaisir assez vif à la promptitude des Canonniers. Je dus les faire exercer plusieurs fois dans la journée, & pour le satisfaire, je fis consommer à la dernière reprise cent vingt cartouches par pieces en moins de huit minutes. Différentes manœuvres d'artillerie, & quelques bombes tirées au but complétèrent cette journée, dans laquelle le nouveau Souverain paraissait préférer des occupations militaires aux différens amu-

ſemens dont un emprisonnement de quarante ans devait le rendre plus avide. On a cependant déja dû observer que par un effet aſſez extraordinaire, Abdul-Hamid en parvenant au trône était déchu des droits du Harem. Les Docteurs Turcs & les Médecins Européens, conſultés ſur cet événement, après en avoir diſcuté le principe, engagèrent Sa Hauteſſe à une diſſipation qui écartât de ſa penſée, tout ce qui pouvait y avoir rapport, & détruire ainſi l'effet en détruiſant la cauſe; de fréquentes promenades, de la muſique, & quelques bouffonneries occupèrent ſeules ce Prince, tandis que ſes Favoris deſiraient la fin d'une guerre qui conſommait des ſommes immenſes qu'ils croyaient pouvoir mieux employer, & que les Miniſtres voyaient avec effroi s'approcher le moment où l'ennemi les forcerait à recevoir une loi humiliante.

Un ſimple Boſtandgi attaché à Abdul-

Hamid dans ſa retraite, était devenu ſon favori ſur le trône. Accoutumé à de petits ſervices extérieurs, une baſſe intrigue était ſon ſeul talent, il y joignit dans la faveur une inſolence qui n'avait pu ſe développer juſques-là. Le Viſir Caïmakan fut ſa première victime; on lui ſubſtitua cet Haſſan-Pacha ſurnommé *Kouyoudgy* (le faiſeur de puits) dont j'ai déja parlé, & dont la cruauté ne pouvait offrir que des moyens d'ordres deſtructifs. Iſed-Bey dont j'ai fait auſſi connaître le caractère doux & bienfaiſans fut également dépoſſédé de la Surintendance des monnaies, & replacé en même-tems dans la charge très-inférieure de Cheir-Emini. Mon premier ſoin fut d'aller lui marquer mes regrets; mais mon amitié n'eût bientôt qu'à jouir avec lui de ſa nouvelle poſition; les pauvres l'avaient ſuivi, ils occupaient la porte de ſon nouveau domicile, & ce dépla-

cement faifait trop d'honneur au difgracié, pour ne pas le dédommager de fa difgrace; cependant le nouveau Vifir choifi fur la réputation de fa févérité, voulut la juftifier, en faifant fervir la cour même de fon Palais à la première exécution qu'il ordonna, & l'on eut affez de peine à lui faire entendre qu'il y avait des convenances capables de contrarier fa volonté.

L'Intendant des Fonderies que je dirigeais, ne tarda pas à craindre d'être une de fes victimes. Je le vis arriver un jour plus tard qu'à l'ordinaire. La terreur était peinte fur fon vifage, à peine fes gens pouvaient-il le foutenir : qu'avez-vous donc, lui dis-je, quel événement peut vous réduire dans l'état où je vous vois: je fuis perdu, répondit-il; le nouveau Caïmakam, vient de m'affurer qu'il me ferait couper la tête, fi dans deux jours, les cinquante pieces auxquelles vous

faites travailler, n'étaient pas en route pour l'armée; ce qu'il demande est impossible; vous ne pouvez me sauver; & je prie Dieu qu'il vous préserve vous-même de quelques malheurs qui feraient la honte de notre Empire. Le désordre qui régnait dans les idées du Nasir [1], ne pouvait encore admettre la discussion, je m'attachai d'abord à le calmer, & lorsque je le vis susceptible de m'écouter, je lui demandai ce qu'il avait répondu au Ministre. Je me suis bien gardé, me répondit-il, de lui dire un seul mot, ç'eût été le dernier de ma vie : en ce cas, ajoutai-je, votre affaire est bonne, soyez sans inquiétude, & faites exactement ce que je vais vous prescrire; partez dans l'instant, allez le trouver, dites-lui bien humblement que vous êtes venu m'annoncer ses ordres, que je les ai reçu avec un ton que vous

[1] L'Intendant.

ne pouvez vous permettre de lui rendre, & que sur vos instances réitérées pour m'amener à les exécuter, je vous ai répondu assez brusquement que votre affaire seulement était de payer les dépenses, & que pour tout le reste, le Ministre devant s'adresser directement à moi, je savais ce que j'aurais alors à lui répondre. Voilà, ajoutai-je, un moyen de vous tirer d'affaire; & n'ayez aucune inquiétude sur mon compte, je veux donner une petite leçon à votre faiseur de puits; mais ce ne fut pas sans peine que j'obtins de Seide-Effendi une démarche qui le ramenait en présence du coupeur de têtes; cependant sa crainte devait être un motif de courage, & je parvins à le persuader. J'appris à son retour que cette attaque avait produit l'effet de tourner contre moi l'humeur de Mustapha-Pacha. L'Intendant questionné sur mon compte avait assuré, que

j'étais aussi zèlé pour les intérêts du Grand-Seigneur, que peu maniable sur toute autre considération. J'étais en effet bien décidé à repousser tout procédé qui ne me paraîtrait pas convenable, & je ne tardai pas à entrer en scène avec le Caïmakam. Il envoya le lendemain à la Fonderie un des Mekters [1], pour me dire de venir à la Porte; & ce Tchoadar qui avait sans doute jugé par le ton de son Maître que ses dispositions ne m'étaient pas favorables, crut pouvoir, par anticipation, m'aborder familièrement, & me prendre par le bras en exécutant sa commission. Ma première réponse fut un coup de poing dans la poitrine, & mon premier mot, l'ordre de jetter cet insolent hors de la Fonderie du Grand-

[1] Mekters: ce titre qui désignerait des Musiciens, est donné à des Tchoadars ou Valets-de-pied plus particulièrement destinés aux commissions extérieures: ils appartiennent au Visiriat, ce sont des emplois dont le casuel est assez lucratif pour les faire desirer.

Seigneur, où il osait venir m'insulter. Déjà les Ouvriers, quoique Turcs, accouraient pour mettre l'envoyé du Visir à la Porte, lorsque celui-ci effrayé d'une semblable réception protesta de son innocence, & me pria plus poliment de venir à la Porte où son Maître l'avait chargé de me conduire. Tout ce que je puis faire, lui dis-je, c'est de partager le différend ; je vous pardonne, sortez, & ne remettez pas le pied ici ; mais dites exactement à votre Maître la manière dont je vous ai reçu, afin qu'il recommande plus de circonspection aux gens qu'il pourrait m'envoyer encore. Je me garderai bien, répliqua le Tchoadar, de lui dire un mot de tout cela ; cet homme n'est pas aussi traitable que ses prédécesseurs, & je vous prie en grace de venir lui parler, Dieu sait ce qui m'arriverait, s'il me voyait arriver seul. Il faut cependant, lui dis-je, vous y

réſoudre : je ne ſuis pas d'humeur à aller aujourd'hui à la Porte, peut-être irai-je demain, & le Mekter après s'être épuiſé en inſtance, ne pouvant rien obtenir de plus ſatisfaiſant ſe retira. Mon Naſir témoin de cette ſcène, me demanda ce que je pouvais eſpérer de cette conduite; votre ſalut, lui répondis-je, & ma tranquillité. Il faut étonner Muſtapha-Pacha pour le rendre traitable; c'eſt un ſoin dont je me charge, & je vous réponds que je le rendrai auſſi doux demain, qu'il vous a paru brutal hier.

Je fus le jour ſuivant chez le Caïmakan, mais notre converſation pouvant être aſſez vive, je crus devoir m'aſſurer d'un témoin, & je choiſis le Drogman de la Porte. Cette précaution avait encore pour objet de m'aſſurer d'un Interprête pour commencer la converſation, & ne la prendre directement qu'au moment, où je la croirais convenable. Le

début de Mustapha-Pacha, fut tel que je l'avais prévu, brutal & impérieux; & voyant que j'affectais pendant qu'il me parlait, de regarder par-tout excepté de son côté, il demanda au Drogman de la Porte si je ne savais pas le Turc. Celui-ci répondit que oui, & pourquoi donc ne me répond-il pas, reprit le Visir? C'est, lui dis-je, en prenant la parole, que je n'ai jamais parlé debout à vos prédécesseurs; faites appeller le Maître des Cérémonies, il vous dira les usages que vous ignorez encore. Au reste, ajoutai-je, je vais vous les apprendre. Je m'avance alors, je prends place à côté de lui, & j'entame aussi-tôt une conversation vague sur son voyage & sur son arrivée. Pendant ce tems on apporta le café & les pipes; & après avoir suffisamment repoussé son empressement à me parler d'Artillerie, en l'interrompant à chaque instant par des questions

questions relatives à la Cour ; je consentis enfin à écouter tout ce qu'il avait à me dire à ce sujet, ce qu'il fit d'une manière assez mesurée, en rejettant l'absolu qu'il y mettait sur les ordres pressans qu'il avait reçu de Babadag [1]. Je crois, lui dis-je, que vous vous êtes bien fait expliquer la lettre du Grand-Visir [2]; mais je dois vous donner un avis également nécessaire à votre tranquillité, à la mienne & au bien du service. Le Grand-Seigneur vous a chargé du bon ordre & de l'approvisionnement de la Capitale ; il s'est entièrement reposé sur moi pour tout ce qui concerne l'artillerie & les différens détails militaires ; faisons chacun notre besogne : vous devez fournir à la mienne les secours qui sont en votre pouvoir, faire parvenir

[1] Ville près du Balkan, où l'armée Ottomane était campée depuis trois ans.

[2] Mustapha-Pacha-Caïmakan ne savait ni lire ni écrire.

mes demandes & mes obſervations à votre Maître, lorſque j'employerai votre canal à cet effet. C'eſt ainſi que vos prédéceſſeurs, gens très-inſtruits, ſe ſont toujours conduits, & je vous prie d'accorder auſſi à leur exemple quelques égards à Seid-Effendi. Ce Naſir eſt ſi facile à intimider que ſa frayeur ne vous ferait pas grand honneur. J'ai dû rire, continuai-je, de celle que vous lui avez donné avant-hier ; il ſe croyait perdu, mais je l'ai raſſuré. Pendant toute cette harangue, le Caïmakan m'avait regardé avec étonnement, il me fit compliment ſur ma facilité à parler Turc, & comme il croyait ſans doute qu'on ne pouvait l'enviſager ſans frémir, il loua auſſi mon courage, devina que j'étais militaire ; après quoi je pris congé de lui : mais à peine étais-je ſorti de ſon appartement avec mon Collégue, qui riait ſous cape de la petite leçon que je venais de don-

ner au Caïmakan, que celui-ci le fit rappeller pour lui dire : ce Français me paraît avoir du nerf; mais il parle beaucoup. Je ne crois cependant pas, répliqua le Drogman, que Votre Alteſſe ait rien entendu de ſa part qui ſoit déplacé ; d'accord, reprit Muſtapha, tout ce qu'il a dit eſt à merveille ; mais encore une fois, il parle beaucoup. Après ce petit dialogue que l'Interprête me rapporta ſur le champ, je m'empreſſai d'aller raſſurer mon Naſir, & le faire rire de ſa peur.

Auſſi-tôt que le train d'artillerie & le détachement du nouveau corps furent partis pour l'armée, je fus chargé de la fonte des pièces pour les nouveaux forts; le Grand-Seigneur me fit prier en même-temps de ſoigner la conſtruction de deux petites pièces de modèle dont il voulait faire hommage au tombeau du Prophète. Il venait de nommer ſon Favori à la

dignité de Surré-Emini. Cette commission dont l'objet est de conduire les Pélérins à la Mecque, considérée comme un emploi seulement lucratif, ne pouvait présenter au public que le déclin de la faveur, & l'avidité imprudente du Favori. Je fus le voir pour lui consigner l'offrande dont on m'avait donné le soin, & je profitai de cette occasion pour examiner les différens présens dont il allait faire hommage à la Mecque. Il me fit d'abord remarquer l'étoffe de soie verte & or destinée à couvrir le tombeau; mais si son tissu est remarquable par son épaisseur, ce qui ne l'est pas moins, c'est que la République de Venise a contracté l'usage de faire à la Porte ce présent à chaque renouvellement de ses Ambassadeurs. Elle entretient à cet effet un métier toujours battant, ce qui peut-être ressemble trop à un tribut [1]. Je

[1] On ne peut disconvenir en effet que la liberté de don-

passai bientôt à des objets plus dignes d'amuser des enfans, que propres à la gravité du sujet auquel ils étaient destinés. C'était plusieurs bâts de chameaux portans des petits Kiosks, dans l'intérieur desquels, on avait représenté les arts utiles, tel que le labour, les moissons, les moulins, les boulangers, &c; de petites banderolles enrichissaient ces différens tableaux qui devaient ouvrir la marche de cette sainte Caravanne.

Tandis que la confiance du Favori voyait avec plaisir arriver le moment de son départ, Umer-Effendi, grand Trésorier, qui n'avait pas eu besoin de s'éloigner pour assurer sa fortune, avait

ner est la seule différence qu'il y ait entre le tribut & le présent. Etablir l'usage de donner la même chose aux mêmes époques, c'est en quelque manière fonder un droit; ce droit acquiert plus de force, lorsqu'il est en faveur des peuples qui n'ont de loix que leurs coutumes. L'étude des mœurs donnera toujours les premiers élémens de la politique, & c'est les méconnaître, qu'établir des usages, quand on peut nier la servitude.

également su s'en garantir la jouissance, en dépit des ennemis que son ton important lui avait procuré ; leurs intrigues n'avaient jamais eu pour but que de l'éloigner par quelque emploi qu'il avait toujours eu l'adresse d'éviter ; mais il était réservé à Kouyoudgi-Pacha d'écarter toute difficulté. En effet Umer appellé devant lui & proclamé Gouverneur d'une Province, voulut en vain refuser une dignité d'épée, en alléguant son état de plume ; le Visir le fit décoëffer pour lui faire mettre le turban qui lui était destiné ; le Trésorier se débattit quelque tems contre cette violence, mais il fut bientôt forcé de céder à cette étrange manière d'élever un homme en dignité. Cependant Mustapha-Pacha ne tarda pas à être la victime du peu de mesure qui dirigeait ses actions, & les plaintes des gens de Loi déterminèrent sa déposition & son

exil en Asie, où peu de temps après, on le mit à sa vraie place, en lui donnant le soin de parcourir les Provinces, pour les purger des Brigands que la guerre y avait multiplié.

On lui donna pour successeur cet Izzet-Bey, qui devenu d'évêque, meunier, fut élevé à la première dignité, lorsqu'il s'y attendait & la désirait le moins. Ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est que la charge de Chéin-Emini qu'il occupait, n'avait jamais été jusqu'alors un échelon du Visirat. La nécessité d'opposer la fermeté à l'emportement, l'humanité à la barbarie, la douceur à la brutalité, & la circonspection à l'imprudence, fut peut-être le seul motif de ce choix; & je me rendis le troisième jour de son installation à la Porte, pour complimenter le nouveau Ministre; il me reçut avec le même air qu'il avait conservé dans sa

disgrace. Je m'étais placé, sur le sopha, à cette distance que les égards déterminent, & ce que j'avais à lui dire, ne devant pas être entendu de la foule qui se tenait debout vis-à-vis nous, nous nous penchâmes réciproquement pour causer en baissant la voix; cependant cette attitude devenue gênante, il me dit de m'approcher; mais observant alors une certaine retenue, qui ne l'avait pas encore frappé, il me dit à haute voix: Comment donc, mon Ami, vous craignez de m'approcher; puis ouvrant sa pelisse & l'étendant sur le sopha, levez-vous, ajouta-t-il, asséyez-vous sur cette fourure, voilà votre place, si vous l'avez oublié, je dois m'en souvenir. La multitude qui obéit toujours au mouvement qu'on lui imprime, s'écria avec enthousiasme, vive notre nouveau Maître.

Les négociations de paix, entamées depuis long-tems, n'étaient arrêtées que

par la crainte personnel du Grand-Visir.

La Porte le pressait de conclure; mais si on ne lui laissait aucun doute sur le desir de voir terminer la guerre à quelque prix que ce fût, il ne pouvait se dissimuler que le blâme d'une paix honteuse, rejaillissant sur lui seul, le sacrifice de sa vie suivrait la signature du traité: arrêté par cette considération, il demandait une autorisation qu'on lui refusait, sous le prétexte de son inutilité, mais en effet, par le même motif qui la lui faisait demander, & les Ministres qui ne pensaient qu'à leur conservation, traitaient de pusillanimité, le soin qu'il prenait de la sienne; mais enfin sa femme, l'une des sœurs du Grand-Seigneur, mit fin à cette discussion. Cette Sultane écrivit à son mari, qu'il pouvait tout signer sans inquiétude, & ce mari très-vieux à la vérité,

mourut après avoir signé la paix, & congédié l'armée.

Ised-Pacha qui n'avait eu jusqu'alors que la dignité de Caïmakan, reçut avec les sceaux, celle de Grand-Visir, & le Gouvernement Turc, concentré dans la Capitale, fut bien-tôt rendu à ses anciens erremens. On continuait cependant les établissemens que j'avais formés; mais les Fonderies, l'École d'Artillerie & celle de Mathématiques n'offrant plus à mon activité que des objets à suivre, sans espoir de les augmenter, je me déterminai à revenir en France, sans cependant annoncer à la Porte un abandon qu'elle ne paraissait pas desirer; elle me pria même de nommer aux différens établissemens des Vékils [1].

Le Grand-Seigneur me fit revêtir,

[1] Vekils, veut dire Substitut, Procureur, homme tenant lieu de celui qui s'absente.

lorſque je pris congé, d'une très-belle peliſſe de martre zibeline; mais je reçus bien-tôt des adieux auxquels je fus plus ſenſible. Le bâtiment qui devait me conduire à Smyrne, pour m'y embarquer ſur une frégate du Roi, avait déja levé l'ancre, & déployait ſes voiles, lorſque pluſieurs bateaux l'abordèrent. Je me vis alors entouré de tous mes Elèves, chacun un livre ou un inſtrument à la main: Avant de nous quitter, me diſaient-ils avec attendriſſement, donnez-nous au moins une dernière leçon, elle ſe gravera mieux dans notre mémoire, que toutes les autres. Celui-ci ouvrait ſon livre pour expliquer le quarré de l'hypoténuſe, celui-là avec une longue barbe blanche braquait ſon ſextan pour prendre hauteur, un autre me faiſait des queſtions ſur le quartier de réduction, & tous m'accompagnèrent juſqu'à plus

de deux lieues en mer, où nous nous séparâmes avec un attendrissement d'autant plus vif, que les Turcs n'y sont pas sujets, & que j'y étais moins préparé.

Fin de la troisième Partie.

